This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

287. a, b (Final Add.)

LA FABLE
DES
ABEILLES.
TOME SECOND.

LA FABLE
DES
ABEILLES,
OU
LES FRIPONS
DEVENUS
HONNESTES GENS.

AVEC

LE COMMENTAIRE,

Où l'on prouve que les Vices des Particuliers tendent à l'avantage du Public.

TRADUIT DE L'ANGLOIS
Sur la ſixiéme Edition.

TOME SECOND.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. CICERO de Nat. Deor. Lib. II.

A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. L.

RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE
DE LA
VERTU MORALE.

TOus les Animaux qui n'ont point reçu d'éducation, uniquement attentifs à ſe procurer des plaiſirs, ſuivent naturellement la pente de leurs inclinations, ſans s'embaraſſer ſi ce qui les accomode fait du bien ou du mal aux autres. De-là vient que dans l'état de Nature, les Créatures qui raiſonnent le moins, & qui ont le moins de déſirs, ſont les plus propres à vivre paiſiblement enſemble. Il ſembleroit donc que naturellement il n'y auroit point de créature qui fût moins capable de vivre long-tems en ſociété que

l'Homme. Cependant les qualités bonnes ou mauvaiſes ſont de telle nature, qu'il eſt le ſeul Etre que l'on puiſſe jamais civiliſer. Mais il faut pour cela le gêner par un certain gouvernement, & le régler par des Loix. On peut encore, il eſt vrai, le dompter par un pouvoir ſupérieur. Mais il s'aime trop, il a trop de fierté, il eſt trop rempli de ruſes, pour être rendu traitable, & pour être perfectionné autant qu'il peut l'être par la force ſeule. Pour en venir à bout, il faut le prendre par ſon foible.

C'eſt ce qui engagea les Légiſlateurs, & en général tous les ſages Fondateurs des ſociétés, à s'attacher principalement à perſuader ceux qu'ils avoient à gouverner, qu'il étoit plus avantageux à chacun d'eux de dompter leurs appétits que de les ſatisfaire. Ils ſe ſont efforcés de leur montrer qu'il convenoit mieux d'avoir égard à l'intérêt public, que de ſe borner à celui qui leur paroiſſoit être leur intérêt particulier. La choſe n'étoit pas facile à perſuader. Auſſi, tous les beaux eſprits, tous les Philoſophes, tous les Orateurs réunirent-ils leurs puiſſans efforts pour inſpirer au genre humain

des

des ſentimens ſi utiles. Ils employerent tous les argumens imaginables pour en convaincre leurs peuples.

Je ne déciderai point s'ils ont été effectivement convaincu ; mais il eſt certain qu'il n'étoit pas poſſible de les terminer à déſaprouver leurs inclinations naturelles, & à préférer le bien d'autrui au leur propre, ſi on ne leur avoit offert un équivalent pour le ſacrifice qu'on exigeoit d'eux, & un dédommagement qui ſervît de récompenſe à la violence qu'ils devoient néceſſairement ſe faire pour agir ainſi.

Ceux qui entreprirent de civiliſer les hommes, ne l'ignoroient point. Mais bientôt ils s'apperçurent qu'ils ne pouvoient pas ſuffire à donner une ſi grande quantité de récompenſes réelles, pour dédommager les hommes dans chaque action particuliere faite pour le bien public. Ils furent donc obligés d'imaginer une récompenſe générale, qui, dans toutes les occaſions, ſervit comme d'équivalent aux efforts pénibles que les hommes feroient pour renoncer à eux-mêmes. Récompenſe, qui, ſans rien couter aux Légiſlateurs, ni aux autres, fut cependant un agréable dédommage-

tuent pour ceux qui la recevroient.

Inſtruits à fond de la force & de la foibleſſe de notre nature, ces hommes ſages remarquant qu'il n'y avoit perſonne d'aſſez ſauvage pour n'être point enchanté des *louanges*, ni perſonne dont le cœur fût aſſez bas pour ſouffrir patiemment le mépris, ils ont conclu que la *flatterie* étoit le plus puiſſant motif qu'on pût préſenter à la créature humaine.

Pour faire donc uſage de cette charmante ruſe, ils ont commencé par exalter l'excellence de notre nature par-deſſus celle des autres animaux. Les merveilles de notre ſagacité, la vaſte étendue de notre entendement, tels furent d'abord les objets de leurs louanges exceſſives. Cette faculté de notre ame qu'on nomme la *raiſon*, faculté qui nous met en état d'exécuter les plus nobles actions, mérita de même mille éloges pompeux.

C'eſt par l'artificieux moyen de la flatterie, qu'ils s'inſinuèrent d'abord agréablement dans le cœur des humains. Dès-lors ils commencerent à les inſtruire des Notions de L'HONNEUR & de la HONTE. Le premier fut repréſenté, comme le plus grand de tous

les

les biens auxquels les mortels puſſent aſpirer ; celle-ci, comme le plus grand des maux qu'ils euſſent à craindre. Après cela ils leur mirent devant les yeux, combien il ſeroit peu convenable à la dignité de créatures auſſi ſublimes, de ſatisfaire ces appétits qui leur ſont communs avec les brutes, tandis qu'ils négligeroient ces éminentes qualités qui les diſtinguent ſi glorieuſement de tous les Etres viſibles.

Ces Légiſlateurs avouerent que ces mouvemens de la nature qu'ils condamnoient, étoient effectivement très-vifs ; qu'il falloit beaucoup de peine pour y réſiſter, & beaucoup plus encore pour les vaincre. Mais ils ſe ſont tous étroitement ſervi de cet aveu, comme d'un motif à faire voir que d'un côté la victoire ſeroit plus glorieuſe, & que de l'autre l'eſclavage ſeroit plus infamant.

Pour donner encore plus d'émulation aux hommes, ils en diviſerent l'eſpece en deux claſſes très-différentes. L'une eſt compoſée de gens abjects, qui ont le cœur rampant. Ceux-ci courant toujours après la jouiſſance actuelle, ne ſont point capables d'un glorieux *renoncement à eux-mêmes.* In-

capaples de faire attention au bien d'autrui, leurs vues les plus relevées ſe bornent à leurs propres avantages. vils eſclaves de la volupté, ils s'abandonnent à leurs déſirs groſſiers, & ne font uſage de leur facultés intelligentes, que pour ſatisfaire leurs appétits ſenſuels. Ces hommes mépriſables, dit-on, ſont la partie la plus infame de leur eſpece, ils ne different des brutes que par leur figure humaine.

L'autre claſſe renferme ces créatures nobles qui ont les ſentimens élevés. Libres d'un intérêt ſordide, ils eſtiment les perfections de leur eſprit, comme ce qu'ils poſſedent de plus ſublime. Connoiſſant la juſte valeur de ce dont ils jouiſſent, ils ne trouvent de plaiſir qu'à orner cette partie diſtinguée, dans laquelle conſiſte leur excellence. Plein d'un juſte mépris pour ce qu'ils ont de commun avec les bêtes deſtituées de raiſon, ils oppoſent toujours l'idée qu'ils ont de leur prééminence à la violence de leurs inclinations. Ils ſe font une guerre continuelle à eux-mêmes, pour procurer la paix aux autres. Remplis d'une noble ambition, ils ne cherchent pas avec moins d'empreſſement le bien

public, que l'aſſujettiſſement de leurs paſſions. *Ils ſavent qu'il y a plus de grandeur & de courage à ſubjuguer ſes paſſions, qu'à emporter d'aſſaut les Places les plus fortes* *. Ces derniers ont été appellés les vrais modeles de leur ſublime eſpece. Ils ſurpaſſent beaucoup plus ceux de la premiere claſſe, que ceux-ci ne ſont audeſſus des bêtes des champs.

Les plus grandes, les plus excellentes des créatures, dans leurs eſpeces, ſont celles qui ont le plus de PRESOMPTION. Je parle du moins des animaux qui ne ſont pas trop imparfaits, pour ignorer ce que c'eſt que vanité. C'eſt ainſi que dans l'homme, le plus parfait de tous, la préſomption eſt ſi inſéparable de ſon eſſence, que, quelque ſoin qu'il prenne de la cacher ou de la pallier, ſans elle il manqueroit de l'une des principales choſes qui doivent entrer dans la compoſition de ſa nature. Les leçons & les remontrances des politiques, dont j'ai parlé, accommodées avec tant d'art à la bonne opinion que l'homme a de ſoi-

* Fortior eſt ſe, quàm qui fortiſſima
Vincit mœnia.

même, ne purent donc que faire impreſſion ſur lui. Il ſe laiſſa entêter de ces brillantes maximes.

Ces idées répanduës enſuite peu à peu parmi la multitude, ont dû non ſeulement être approuvées dans la ſpéculation par la plupart; mais elles ont engagé effectivement les plus fiers, les plus grands, les plus courageux, & les meilleurs d'entr'eux à s'expoſer à mille inconvéniens, & à ſouffrir divers maux, afin d'avoir le plaiſir de pouvoir ſe compter au nombre de ces hommes diſtingués de la ſeconde claſſe. Glorieux alors ils peuvent s'appliquer tous les éloges excellens qu'ils leur ont entendu donner. Ce fut ainſi que ſe formerent les *Héros*, & ce qui les fit admirer des perſonnes mêmes qui ne purent ſe réſoudre à les imiter.

De tout ce que nous avons dit, je conclus premierement, qne les Héros n'abandonneront jamais les belles notions qu'ils ont ſur la dignité des Créatures raiſonnables. Ils ſe ſont donné beaucoup de peine pour ſe rendre maîtres de quelques-uns de leurs appétits naturels, ils ont préféré le bien d'autrui à leur avantage propre, il eſt donc naturel qu'ils entretiennent l'orgueil

gueil qui les flatte. Comme ils ſont toujours à la tête du Gouvernement, ils ſoutiendront, de toutes leurs forces, l'eſtime due à ceux de la ſeconde claſſe, qu'ils ont eux-mêmes imités; ils s'efforceront à ſoutenir la ſupériorité de ceux-ci ſur le reſte de l'eſpece.

Je dis, en ſecond lieu, que ceux qui n'auront pas eu aſſez de préſomption, ou de courage pour s'exciter, & pour mortifier ce qu'ils avoient de plus cher, auront honte de leur état. Ils ont ſuivi les mouvemens ſenſuels de la nature; ils ſentiront qu'ils ſont du nombre de ces miſérables de la premiere claſſe, qu'on regarde généralement comme peu différens des brutes; ils le ſentiront, mais ils ne pourront l'avouer ſans confuſion. A l'exemple des autres, ils cacheront donc leurs imperfections; ils exalteront le *renoncement à ſoi-même*; ils paroîtront, autant que les autres, faire cas du bien Public. Il eſt fort probable que quelques-uns d'entr'eux admireront même chez les autres, ce qu'ils ne trouvent point chez eux. Convaincus, par leur propre expérience, de la force qu'il a fallu pour remporter une glorieuſe victoire ſur ſoi-même, ils ne pourront refuſer

refuſer leur admiration aux Vainqueurs. Les autres enfin, intimidés par la fermeté & par la valeur de ces hommes illuſtres de la ſeconde claſſe, ſeront portés à craindre la puiſſance de leurs Conducteurs. De tout cela on peut raiſonnablement conclure que, quelles que ſoient leurs penſées ſur les notions établies, perſonne n'oſera contredire ouvertement ce dont on n'oſeroit pas même douter ſans paſſer pour criminel.

Ce ſont-là, ou du moins ce peuvent avoir été les moyens dont on s'eſt ſervi pour civiliſer les hommes, & les rendre ſociables. Il ſuit de-là que les premiers Rudimens de la *Morale*, inventés par d'habiles politiques à deſſein de rendre les hommes dociles, de même qu'utiles les uns aux autres, ſervirent principalement à favoriſer l'Ambition de certaines gens, qui en tirerent pour eux-mêmes le premier bénéfice. Ils furent ſur-tout deſtinés à leur procurer l'avantage de gouverner un grand nombre de perſonnes avec plus de facilité & de ſûreté.

Ces principes de politique une fois établis, il étoit impoſſible que l'homme reſtât long-tems ſans être civiliſé.

Ceux

Ceux-là même qui étoient uniquement occupés à satisfaire leurs appétis, remarquerent bientôt que leur conduite mépriſée ne tournoit pas à leur avantage. Continuellement traverſés dans leurs deſſeins par les autres perſonnes, ils ne purent que s'appercevoir qu'en ſe gênant tant ſoit peu ou qu'en apportant plus de circonſpection, ils s'épargneroient bien des chagrins, & quantité de malheurs, qui arrivent ordinairement à ceux qui recherchent la volupté avec trop d'avidité.

Premierement, les gens de ce caractere mépriſable retirerent, auſſi bien que les autres, leur part du profit, des actions généreuſes qui ſe firent pour le bien de la Société ; & par conſéquent ils ne purent qu'en ſavoir bon gré à ceux qui en étoient les auteurs. En ſecond lieu, ils remarquerent que dans les occaſions où ils s'attachoient le plus ardemment à chercher leur avantage, ſans avoir égard à celui des autres, ils n'avoient point de plus grandes difficultés à combattre, que de la part de ceux qui leur reſſembloient le plus.

Ils trouverent donc qu'il étoit de l'intérêt des plus méchans, de recommander

mander avec le plus de force, & de donner le plus de louanges à ceux qui travailloient au bien général, indépendamment de leur avantage propre ; puiſque, ſans ſe gêner le moins du monde, ils profitoient des travaux & des victoires des autres. Par conſéquent ils ont dû s'accorder, avec le reſte du genre humain, à donner le nom de VICE, *à toute action que l'homme commettroit pour ſatisfaire quelques-uns de ſes appétis, ſans égard à l'intérêt public.* On a donné ce nom odieux à une action, dès-qu'on y obſervoit la moindre intention de faire du mal à quelqu'un ; ou même lorſqu'on voyoit qu'elle tendoit à rendre celui qui la faiſoit, moins utile aux autres. On s'eſt de-même accordé à donner le nom de VERTU *à toutes les actions qui étant contraires aux mouvemens de la nature, tendroient à procurer des avantages au prochain, & à vaincre toutes ſes paſſions, ſi l'on en excepte l'Ambition raiſonnable d'être bon.*

» ON M'OBJECTERA, peut-être, » qu'il n'y eut jamais de Société » qui ait été policée avant que la plus » grande partie des *Individus* y ait » admis quelque culte d'un Etre puiſ-

ſant

» ſant, Dominateur ſur toutes choſes. » D'où l'on conclura que les notions » du BIEN & du MAL MORAL, & la » diſtinction que l'on fait entre le VI- » CE & la VERTU, ne furent jamais » l'ouvrage des politiques, mais le pur » effet de la Religion.

Avant que de répondre à cette Objection, je dois répéter, en faveur de ceux qui ne liſent pas les *avant-propos*, ou les *Introductions*, ce que j'y ai dit, ſavoir, que dans ces *Recherches ſur la Vertu Morale*, » je ne veux » parler ni des JUIFS, ni des CHRÉ- » TIENS, mais uniquement de l'hom- » me dans l'état de la ſimple NATU- » RE, & d'ignorance du vrai DIEU.

Après cet avertiſſement, je dis que les ſuperſtitions idolâtres, de toutes les Nations, & les notions pitoyables qu'ils avoient ſur la Nature Divine, étoient incapables de les porter à la VERTU. Joſe affirmer qu'elles ne pouvoient ſervir tout au plus qu'à tenir en reſpect, & qu'à amuſer le vulgaire ſot & groſſier. Il conſte cependant par l'hiſtoire, que dans les Etats où la Religion populaire a été la plus ridicule, ou la moins ſenſée, la nature humaine n'a pas laiſſé de s'y developper

velopper à tous ces égards ; & que même il n'y a ni ſageſſe mondaine, ni Vertu Morale, où les hommes n'ayent, en différens tems, excellé dans les Monarchies & dans les Républiques qui ſe ſont tant ſoit peu rendues célebres par leurs richeſſes ou par leur pouvoir.

Les *Egyptiens*, peu contens d'avoir déifié les monſtres les pus affreux, porterent la bêtiſe juſqu'à rendre un honneur divin aux Oignons, que leurs mains avoient plantés. Cependant on vit leur pays devenir la plus fameuſe Ecole de l'Univers pour les Arts & pour les Sciences. Jamais Nation, ſans en excepter celles qui les ont ſuivi, ne pénétra plus avant dans les profonds myſteres de la nature.

Quel Etat, ou quel Royaume ſous le Ciel, a jamais produit de plus grands modeles dans toutes ſortes de Vertus Morales, que les Empires *Grecs* & *Romains* ? Surtout combien de Perſonnages illuſtres ne nous a pas fourni celui-ci ? Cependant, combien grande n'étoit pas l'abſurdité & la folie de leurs ſentimens ſur des matieres ſi ſacrées ! Je paſſe ſous ſilence le nombre extravagant de leurs Dieux. Conſidérons

ſeulement

ſeulement les Hiſtoires & les Anecdotes infames qu'ils mettoient ſur le compte de ces objets de leur culte, & nous ſerons obligés, après cet examen, de convenir que bien loin que leur Religion fût propre à apprendre aux mortels le chemin de la VERTU, & à dompter leurs paſſions, elle paroiſſoit plutôt inventée pour fournir des excuſes à ceux qui ſe livroient à leurs appétits, & pour les encourager dans le VICE. Si donc nous voulons ſavoir ce qui leur donnoit cette force, ce courage, & cette magnanimité, vertus dans leſquelles ils ont excellé, ne jettons point les yeux ſur leurs Autels. Portons plutôt nos regards ſur ces diſtinctions accordées à ceux qui brilloient par quelques-unes de ces qualités, & nous découvrirons les motifs qui les excitoient. Ici nos yeux ſont éblouis par la pompe d'un triomphe éclatant; là nous découvrons la magnificence des monumens & des Arcs; les trophées, les ſtatues, les inſcriptions ſe préſentent par-tout à nos yeux. Ailleurs je découvre une variété infinie de couronnes militaires, & des marques d'honneur différentes accordées

aux

aux morts ; les places & les tribunes retentiſſent des éloges des vivans. Ce ſont ces récompenſes imaginaires qui ont été la ſource & l'origine de ces VERTUS. Un ſage politique ſavoit faire un uſage adroit de ces moyens efficaces, qui flattent l'orgueil des hommes, & qui engagent le plus grand nombre à renoncer entierement à eux-mêmes.

La Religion Payenne, & les ſuperſtitions idolâtres, n'avoient rien qui pût engager l'homme à combatre ſes déſirs, à vaincre ſes plus doux penchans. C'étoit donc l'effet de la conduite habile des ruſés politiques. Plus nous examinerons de près la nature de l'homme, plus nous nous convaincrons que les VERTUS MORALES *ſont des productions politiques, que la flatterie engendra de l'Orgueil.*

Il n'eſt point d'homme, quelque eſprit ou quelque lumiere que vous lui donniez, qui ſoit entièrement à l'épreuve des enchantemens d'une flatterie adroite & bien ménagée. Les louanges perſonnelles & directes peuvent toucher des enfans & des ſots ; mais un homme plus habile veut être traité avec plus de circonſpection. Plus

la

la flatterie eſt générale, moins elle eſt ſuſpecte à ceux qui en ſont les objets. Faites-vous l'éloge d'une Ville? Tous ſes habitans vous écouteront avec plaiſir. Chaque Savant en particulier croira vous avoir de l'obligation, ſi vous parlez avantageuſement & avec révérence des hommes de lettres en général. Sans crainte vous Pouvez louer l'emploi dont un homme eſt revêtu, ou le païs qui lui a donné naiſſance; parce que vous lui fournirez une occaſion de cacher la joïe que lui cauſent vos éloges, ſous l'eſtime qu'il doit avoir pour ſes collègues ou pour ſes compatriotes.

Il eſt bien des gens ruſés, qui connoiſſant combien la flatterie a d'influence ſur l'amour-propre, ſavent ſe ſervir adroitement de cette connoiſſance. Ont-ils peur d'être trompés? Il leur eſt ordinaire de s'étendre, quoique contre leur conſcience, ſur l'honneur, l'intégrité, & la bonne foi de la famille, ſur le pays ou quelquefois ſur la profeſſion de la perſonne qui leur eſt ſuſpecte. Ils ſavent que les hommes changent ſouvent de réſolution, & agiſſent contre leurs inclinations, afin d'avoir le plaiſir de

continuer à paſſer dans l'eſprit de quelques perſonnes pour ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi que les habiles Moraliſtes font les hommes ſemblables aux Anges, dans l'eſpérance que la vanité engagera quelques ambitieux à imiter ces beaux originaux, dont ils ſont les copies.

Quand le Chevalier *Richard Steele*, cet écrivain incomparable, inſiſte, avec ſon ſtile aiſé, & ſon élégance ordinaire, ſur les éloges de la ſublime eſpece des humains; lorſqu'il releve l'excellence de la nature humaine avec tous les ornemens de la Rhétorique; il eſt impoſſible de n'être pas charmé de l'heureux tour de ſes penſées, & de la politeſſe de ſes expreſſions. Souvent ému Par la force de ſon éloquence, prêt à me laiſſer ſéduire par ſon ingénieuſe ſophiſtiquerie, ce panégyriſte artificieux a excité en moi les idées les plus ſérieuſes. Je penſois à ces tours groſſiers dont les femmes ſe ſervent pour porter leurs enfans à être polis. Une fille encore mal adroite, avant que de ſavoir parler ou marcher, commence enfin groſſierement à faire une révérence, qu'on lui a pluſieurs fois demandée. Sa nourice auſſi-tôt lui donne

mille

mille fades louanges. *Que cette révérence eſt jolie !* s'écrie-t-elle. *Oh la charmante fille ! Voilà aſſurément une aimable demoiſelle !* Elle s'adreſſe enſuite à la mere. *Maman ! Cette jeune Demoiſelle ſait faire la révérence de meilleure grace que ſa ſœur Marion.* La même choſe eſt répétée plus haut par les ſervantes, tandis que *Maman* charmée, prenant l'enfant entre ſes bras, le ſerre juſqu'à l'étouffer. *Marion* ſeule, plus âgée de quatre ans, qui ſait ce que c'eſt qu'une belle révérence, s'étonne de la perverſité de leur jugement. Saiſie d'indignation, elle eſt prête à crier à l'injuſtice. On lui dit auſſi-tôt tout bas à l'oreille qu'elle eſt une fille faite, mais que ce qu'on en dit n'eſt que pour plaire à ſa petite ſœur. Elle s'enorgueillit de ce qu'on l'a miſe dans le ſecret. Charmée de la ſupériorité de ſon génie, elle répete, avec complaiſance & avec d'amples additions, ce qu'on lui a dit : elle inſulte même à la foibleſſe de ſa ſœur, qu'elle croit la ſeule dupe. Ces éloges extravagans ſeront appellés, par toute perſonne qui ſera-audeſſus de la capacité d'un enfant, des flatteries dégoutantes, & ſi vous voulez d'abominables menſon-

ges. Cependant l'experience nous apprend qu'on engage, par ces louanges groſſieres, les jeunes Demoiſelles à faire la révérence, & à ſe comporter plus promptement & avec moins de répugnance, comme des filles déjà faites.

On agit de la même maniere avec les garçons. On tâchera de leur perſuader qu'un joli Monſieur fait tout ce qu'on exige de lui, & qu'il n'y a que les gueux qui ſoient groſſiers, ou qui ſaliſſent leurs habits. Que dis-je ! Dès que ce petit malpropre commence à porter à ſon chapeau ſa main mal apriſe, ſa mere, pour l'engager à le tirer, lors même qu'il n'a pas deux ans, l'aſſure qu'il eſt déja un grand garçon. Si dans la ſuite, excité par ces louanges, il le tire régulièrement, auſſitôt on lui dit qu'il eſt un *Capitaine*, un *Lord-Maire* † un Roi, ou même

† Lorſque le LORD-MAIRE, LORD-MAYOR, paroît en public, il eſt accompagné d'un éclat très-propre à éblouir les enfans. Dans les occaſions ordinaires, on le voit monté ſur un cheval ſuperbement enharnaché. Il porte une longue robe d'écarlate ou de pourpre richement fourrée. Sur la tête il a une coeffe de velour noir, & autour du col une grande chaine d'or où pend quelque pierre précieuſe de quelque

quelque choſe de plus. C'eſt ainſi qu'on lui parle, juſqu'à ce qu'à force de louanges, on ait engagé cette petite créature à repréſenter de ſon mieux un homme fait, & à faire tous ſes efforts pour paroître ce que ſa petite cervelle lui perſuade qu'il eſt.

Les plus grands miſérables s'eſtiment infiniment ; & le plus grand ſouhait qu'un ambitieux puiſſe former, c'eſt de voir que tout l'Univers témoigne avoir de lui les mêmes idées ſur ſon compte, que celles qu'il en a. De ſorte que le plus vain des Héros n'a jamais pouſſé l'amour pour la renommée, plus loin que de ſouhaiter de s'attirer l'eſtime & l'admiration des ſiècles futurs, de même que celui où il vit. Ce que je dis, doit ſans doute mortifier les admirateurs & les imitateurs des *Alexandres* & des *Céſars*. Cependant j'oſe ſoutenir que le déſir d'être loué, a été la grande récompenſe que ces génies ſupérieurs ſe ſont propoſés, ou ſe propoſent, en ſacrifiant avec tant de joie leur repos, leur ſanté, leurs plaiſirs, &

prix. Pluſieurs Officiers le précedent, & marchent à ſes côtés. Mais jamais il n'eſt accompagné de plus de magnificence que le 29. Octobre V. S. jour auquel il prête ſerment de fidelité au Roi.

& tout ce qui les concerne. L'eſpérance frivole des louanges a toujours déterminé les grands hommes à ces actions d'éclat que nous admirons. Qui peut s'empêcher de rire, en penſant à tous ces Ecrivains célebres, qui ont parlé ſi ſérieuſement de la grandeur d'ame, & de la noble fierté de ce *Macedonien* enragé, dans le cœur duquel, ſuivant la penſée de *Lorenzo Gracian*, l'Univers entier étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit aſſez de place pour loger ſept autres mondes †? Qui peut, dis-je, s'empêcher de rire, en comparant les belles choſes qu'on a dites à la louange du grand *Alexandre*, avec la fin qu'il s'eſt propoſée dans ſes vaſtes exploits? Il a pris ſoin lui-même de nous en inſtruire, lorſque la grande peine qu'il eut à paſſer le fleuve *Hydaſpes* *, l'obligea de s'écrier, *Oh vous*, ATHE-

† Tout ce qui eſt dit ici d'*Alexandre* eſt copié du *Dictionaire de Bayle*, à l'article *Macedoine*. L'Eſpagnol appelle le *cœur d'Alexandre*, un *archicœur*, *archicoracon*.

* Il y avoit deux fleuves de ce nom; l'un que *Virgile* appelle *Medus Hidaſpes*, qui baignoit les murs de *Suze*: & l'autre eſt un fleuve de l'*Inde*, c'eſt celui dont il s'agit ici: ce fut le terme des conquêtes d'*Alexandre le Grand*.

NIENS

NIENS ! *pourriez-vous croire à quels dangers je m'expoſe, pour mériter vos louanges ?* On ne ſauroit donc donner une plus grande idée de la gloire, qui eſt la récompenſe des actions héroïques, qu'en diſant, que cette récompenſe imaginaire conſiſte dans *la ſuprême félicité, dont l'amour propre fait joüir celui qui ſe rendant le doux témoignage d'avoir fait une belle action, penſe aux applaudiſſemens qu'il attend des autres hommes.*

»Mais, *dira-t-on*, outre les fatigues » bruyantes de la guere, & le fracas pu- « blic d'un ambitieux, il y a des actions » nobles & généreuſes faites dans le ſi- « lence, dont la vertu eſt aſſurément la » ſeule récompenſe. Ceux qui ſont » réellement bons, ſont tels parce qu'ils » ont la douce ſatisfaction de ſentir » dans leur conſcience qu'ils ſont ver- » tueux. Ce témoignage ſecret & inté- » rieur eſt toute la récompenſe qu'ils » attendent de leurs actions les plus glo- » rieuſes. *On ajoutera qu'*il y a eu, par- » mi les Payens, des hommes qui, » après avoir fait du bien, loin d'en » exiger des remercimens, & de recher- » cher les applaudiſſemens, ont au con- » traire pris tous les ſoins imaginables

pour

» pour n'être jamais connus de ceux » qu'ils avoient comblé de bienfaits. » *D'ou l'on conclura* que la vanité n'a » point porté ces grands hommes au » plus haut point du *renoncement à ſoi-* » *même.*

Je dis, pour répondre à cette objection, qu'il eſt impoſſible de juger de l'action d'une perſonne, à moins que d'être parfaitement au fait des principes & des motifs qui l'on fait agir.

La pitié, quoiqu'elle ſoit la plus belle & la moins dangereuſe de nos paſſions, ne laiſſe pas d'être une foibleſſe de notre nature, de même que la colere, l'orgueil, ou la crainte. Les eſprits les plus foibles, ſont les plus ſuſceptibles de ſentimens de pitié. C'eſt ainſi que perſonne n'eſt plus porté à la compaſſion que les femmes & les Enfans. Il faut cependant avouer que de toutes nos foibleſſes, la pitié eſt la plus aimable, & qu'elle approche le plus de la vertu. Que dis-je ? ſi cette paſſion n'étoit pas extrêmement commune, la ſociété pourroit à peine ſubſiſter. Mais comme c'eſt un mouvement de la nature, qui ne conſulte, ni l'intérêt public, ni notre raiſon, elle peut produire le mal tout comme le bien.

On

On s'en eſt ſervi pour attaquer l'honneur des filles, & pour corrompre l'intégrité des Juges. Quiconque en ſuivant cette paſſion procure quelque bien à la ſociété, ne peut pas en tirer vanité; puiſqu'il a ſuivi une paſſion naturelle, qui, ſans qu'il y ait penſé, eſt devenu utile au public. Ainſi il n'y a point de mérite à retenir un pauvre enfant que l'on voit prêt à tomber dans le feu. L'action n'eſt ni bonne, ni mauvaiſe; & quelque avantage qu'il en revienne à cette innocente créature, nous n'avons deſſein en le ſecourant, que de nous ſatisfaire nous-mêmes. Si ce malheur lui étoit arrivé, ſans que nous euſſions tâché de le prévenir, cela auroit cauſé chez nous un malaiſe que l'amour-propre nous a fait éviter. Un riche prodigue, porté par ſon tempérament à la pitié, & à ſatisfaire toutes ſes paſſions, n'a aucun mérite pour avoir ſecouru un objet digne de compaſſion, avec ſon bien qu'il enviſage comme une bagatelle.

» Si l'on inſiſtoit, & que l'on dit qu'il » ſe trouve des perſonnes, qui, ſans » condeſcendre à quelques-unes de » leurs foibleſſes, ſans faire attention » à ce qu'ils valent, peuvent, dans le

» silence, faire une belle action, où il » n'entre aucun motif de vaine gloire » ni de compassion; le plaisir seul qu'ils » trouvent à faire du bien, les déter- » mine à ces actions généreuses. » De telles personnes, je l'avoue, ont acquis des notions de la vertu plus sublimes & plus épurées, que ceux dont j'ai parlé jusques-ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces grands cœurs ne sont pas fort communs dans le monde. On ne laisse pas même de découvrir toujours quelques symptomes de vânité chez eux. L'homme le plus humble qu'il y ait au monde, est obligé de reconnoître que la satisfaction intérieure, qui sert de récompense à l'action vertueuse, consiste dans un certain plaisir que cause la vue de son mérite personnel. Or & ce plaisir, & la cause qui le produit, sont des indices aussi certains d'orgueil, qu'un visage pâle, & que des genoux tremblans, le sont de la peur qui nous saisit à la vue de quelque danger.

PEUT-ETRE un Lecteur trop scrupuleux condamnera-t-il, à la premiere vue les idées que je propose *sur l'origine de la Vertu Morale*, Il croira qu'elles sont contraires au Christianisme. J'espere cependant qu'il reprimera ses censures,

cenſures, s'il fait attention que ces notions ſervent à relever la gloire de la ſageſſe eternel. Rien en effet ne peut faire briller à nos yeux, avec plus d'éclat, la profondeur impénétrable de la ſageſſe divine, que la conſidération de cet homme deſtiné par la Providence à vivre en ſociété. Cette créature peut, non ſeulement être miſe dans le chemin du bonheur temporel, par le moyen de ſes foibleſſes & de ſes imperfections ; mais encore elle peut recevoir de la conſidération du défaut apparent des cauſes ſecondes, une teinture de cette connoiſſance que la vraie Religion doit perfectionner dans la ſuite pour ſon bonheur eternel.

ESSAI
SUR
LA CHARITÉ
ET LES
ECOLES DE CHARITE'.

LA CHARITE' eſt cette vertu qui nous engage à tranſporter ſur les autres une partie de cet amour ſincere, pur & ſans mêlange, que nous avons pour nous-mêmes. Mais il faut que ceux à qui nous accordons cette faveur, n'ayent avec nous aucune liaiſon ni d'amitié, ni de parenté; ils doivent nous être abſolument étrangers; nous ne devons leur avoir aucune obligation antérieure; il ne faut pas même que nous en attendions ou que nous en eſpérions rien.

Il n'eſt pas permis de retrancher quoi

que

que ce ſoit de la rigueur de cette définition, autrement cette vertu perdra une partie de ſon mérite. Ce que nous faiſons pour nos amis & pour nos parens, nous le faiſons en partie pour nous-mêmes, Lorſqu'un homme rendant quelque ſervice à ſes Neveux ou à ſes Nieces dit, ce ſont les enfans de mon frere, je m'emploie pour eux par charité, il vous trompe. On attend de ſon devoir qu'il leur rende les ſervices dont il eſt capable, & il le remplit en bonne partie pour l'amour de ſoi-même. S'il fait quelque cas de l'eſtime du Public, s'il eſt tant ſoit peu délicat ſur le point-d'honneur, & qu'il veuille ménager ſa réputation, il doit abſolument avoir plus de ſoin de ces perſonnes, que ſi c'étoit des Etrangers. La crainte de faire tort à ſon caractere, oblige à protéger des gens qui nous ſont ſi intimement liés.

Nous pouvons exercer cette vertu, & par l'idée que nous avons des autres, & par les choſes que nous ferons pour eux.

Par rapport à l'idée que nous devons avoir de ceux envers qui nous exerçons notre charité, cette vertu nous

oblige à interpréter leurs actions le plus favorablement qu'il eſt poſſible. Un homme, par exemple, bâtit une maiſon : il ne donne, il eſt vrai, aucun ſigne d'humilité, il la meuble magnifiquement, il fait des dépenſes conſidérables en vaiſſelle d'or & d'argent & en peintures : la charité nous défend de ſoupçonner qu'il faſſe tout cela par vanité. Son but unique dans toutes ces dépenſes, eſt d'encourager les Arts, de donner de l'occupation aux Artiſtes, de faire vivre le pauvre, & de faire fleurir le Négoce & les Manufactures de la Nation. On voit de même une perſonne qui dort à l'Egliſe : nous devons croire, pourvu qu'elle ne ronfle pas, qu'elle ferme ſimplement les yeux, afin d'être plus attentive. Pourquoi cela ? Parce que nous avons beſoin à notre tour qu'on appelle frugalité notre craſſe avarice, & vraie dévotion notre hipocriſie.

Nous manifeſtons cette vertu en ſecond lieu, en employant pour les autres, ſans aucune eſpérance de retour, notre tems & notre peine, en nous ſervant de notre crédit en faveur de quelqu'un, qui naturellement ne devoit attendre cette protection, ni

de

de notre amitié, ni de notre proximité de ſang.

Enfin, la charité nous appelle à faire part, pendant que nous ſommes en vie, des choſes que nous eſtimions, aux perſonnes indifférentes que j'ai déjà nommées pluſieurs fois. Un homme charitable aime mieux ſe priver de quelque choſe, que de ne pas ſecourir librement, & ſans y être contraint, les perſonnes qui ont beſoin de ſon ſecours.

On confond ſouvent cette vertu avec la PITIE' ou la COMPASSION, paſſion qui en a effectivement pluſieurs marques. Elle nous oblige à prendre part aux malheurs des autres, & à nous affliger des calamités qui leur arrivent. Tous les hommes ſans exception ſont ſuſceptibles de ce ſentiment, quoique dans différens degrés. Les eſprits foibles y ſont les plus ſujets.

Elle s'excite chez nous, lorſque les miſeres & les ſouffrances des autres nous touchent ſi vivement, que nous en ſommes mal à notre aiſe. Elle entre dans notre cœur, ou par les yeux, ou par les oreilles, ou par l'un & l'autre de ces ſens en même tems: auſſi remarque-t-on qu'elle eſt plus ou moins

ſorte, ſuivant que l'Objet de compaſſion eſt plus près de nous, ou qu'il affecte ſeulement un de ces ſens, ou qu'il les affecte tous les deux en même tems : le trouble que cauſe ce ſentiment, eſt ſouvent capable de nous inquiéter, & de nous faire une vraie peine.

Suppoſons que quelqu'un de nous, enfermé dans une chambre baſſe, vît un enfant bien nourri & de bonne humeur, âgé de deux ou trois ans, jouer dans la cour, & ſi près de nous que nous pourrions preſque le toucher au travers des barreaux : pendant qu'occupé de cet innocent ſpectacle, nous nous amuſerions à entendre le babil imparfait de cette pauvre créature, s'il entroit une groſſe & vilaine truie, qui vint à cet enfant, le fit crier, & le mit hors de lui-même. Ces cris ne nous mettroient-ils pas mal à notre aiſe ? Pourions-nous nous empêcher de faire du bruit, & de menacer cet animal pour le faire ſortir ?

Mais ſuppoſons de plus que cette truie affamée fût entrée dans cette cour pour y trouver de la nourriture, & que rencontrant cette innocente créature ſans défenſe, elle ſe jettât deſſus

deſſus pour la dévorer malgré nos cris & nos geſtes menaçans. Quels mouvemens ne s'éléveroient pas dans notre ame, ſaiſie d'horreur à la vue de ces machoires deſtructives ouvertes, & de cet infortuné en proie à la voracité de cet animal ! Quelles inquiétudes affreuſes ne reſſentirions-nous pas en contemplant les membres délicats de cet enfant foulés aux piés, mis en pieces & dévorés, ſans que nous puſſions lui donner du ſecours ! Quels tourmens horribles n'éprouverions-nous pas en voyant le déteſtable groin de cette truie cruelle, fouir dans les entrailles encore vivantes de cette pauvre créature, & ſucer ſon ſang encore fumant, & en entendant le craquement des os, & le barbare animal grogner à cet abominable feſtin avec un plaiſir féroce ! Qui ſeroit capable de décrire tous les mouvemens d'horreur qui ſe ſuccederoient à une ſemblable vue ? Qu'on me préſente la vertu la plus brillante que jamais les Moraliſtes ayent célébrée, qui ait paru telle, & à celui qui en étoit orné, & à ceux qui en étoient les heureux témoins. Montrez-moi, par exemple, la bravoure ou l'amour de la Patrie,

vertus qui paroiſſent avoir le plus d'éclat. Que la premiere ſoit autant qu'il vous plaira ſéparée de la vanité & de la colere, & celle-ci de l'amour de la gloire & de l'intérêt. Cependant ces vertus ne ſeront jamais ſi pures ni ſi diſtinctes, que cette pitié le ſeroit de toute autre paſſion. Eſt-il beſoin de vertu, ou de renoncement, à ſoi-même, pour être ému à la vue d'une ſcène auſſi tragique ? Je le dis ſans détour. Un homme plein de ſentimens d'humanité & de probité, auſſi bien que le voleur qui perce les maiſons, ou le meurtrier, éprouveroient tous également d'affreuſes angoiſſes en pareille occaſion. Quelques malheureuſes que puſſent être les circonſtances d'un homme, qui oublieroit dans ce moment tous ces malheurs, uniquement ſaiſi du triſte ſort de l'infortuné objet qui frappe ſes yeux. La paſſion la plus violente céderoit à cette pitié, & il n'eſt point de cœur ſi endurci, ni ſi occuppé d'une autre paſſion, qui puiſſe s'empêcher de ſouffrir à une telle vue, mille fois plus touchante qu'on ne peut la décrire.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai dit que la pitié entre par les *yeux*

& par les *oreilles*. Mais on ſe convaincra de cette vérité, ſi l'on conſidere que plus l'objet eſt proche, plus nous ſouffrons ; & que plus nous en ſommes éloignés, moins nous en ſommes incommodés. La vue de gens qu'on exécute pour crimes, ne nous émeut que peu ſi elle ne nous frappe que de loin : mais ſi nous ſommes aſſez proche pour voir dans leurs yeux les mouvemens de leur ame, pour obſerver leurs craintes & leur agonie, & pour connoître par les traits de leur viſage, les aſſauts que la mort leur livre, nous nous ſentons agités.

Quand l'objet eſt tout-à-fait hors de la portée de nos ſens, le récit, ou la lecture de ce malheur ne peut jamais exciter chez nous cette paſſion qu'on nomme pitié. Nous pouvons prendre quelque part à une fâcheuſe nouvelle, à la perte & aux malheurs d'un Ami, ou de ceux dont nous avons embraſſé le parti : mais c'eſt alors *Chagrin*, *Déplaiſir*, & non pas *pitié* : c'eſt la même paſſion que nous éprouvons à la mort de ceux que nous aimons, & que nous eſtimons.

Lorſque nous entendons dire que trois ou quatre mille hommes avec qui

qui nous n'avons aucune relation, ayant été mis en fuite ſont péris par l'épée, ou que forcés près de quelque rivière il s'y ſont tous noyés, nous diſons, & nous le croyons peut-être, que nous en avons pitié : mais nous nous trompons très-certainement.

L'humanité nous ordonne d'avoir compaſſion des ſouffrances d'autrui, & la raiſon nous dit que les ſentimens que nous devons avoir des choſes indépendamment des lieux, doivent être toujours les mêmes, ſoit qu'elles ſoient éloignées, ou qu'elles ſe faſſent en notre préſence. Enfin nous aurions honte d'avouer que nous n'éprouvons point de ſentiment de pitié, lorſqu'une choſe le demande. C'eſt être cruel, que de n'avoir pas un cœur tendre & des entrailles de compaſſion. Tous ces mouvemens, toutes ces réflections ſont une ſuite ou de la raiſon, ou des ſentimens de l'humanité : mais la nature ne ſe déguiſe point. Si les objets ne frappent point les organes, le corps n'en reſſent point les impreſſions ; & quant les hommes parlent d'avoir pitié de gens qui ne frappent point leur vue, ils ſont autant à croire, que quand ils nous aſſurent qu'ils ſont nos *très-*

humbles

humbles ſerviteurs. Deux perſonnes qui ne ſe ſont pas vues de quelques jours, en ſe payant les civilités ordinaires, ſont ſouvent fâchés ou joyeux cinq ou ſix fois dans l'eſpace de quelques minutes : cependant en ſe ſéparant, ils n'emportent aucun de ces mouvemens de chagrin ou de joie. Il en eſt de même de la pitié dont on veut parler. Sa vivacité ne dépend pas plus de notre choix, que la peur où la colere. Ceux qui avec une imagination vive & forte peuvent ſe repréſenter les choſes comme ſi elles étoient en leur préſence, peuvent, il eſt vrai, produire chez eux quelques mouvemens qui reſſemblent à ceux de la pitié. Mais ces ſentimens ſont une ſimple imitation de la pitié, produite par l'art, & ſouvent par le ſecours d'un petit enthouſiaſme ; le cœur s'en reſſent peu, & ils ſont auſſi foibles que ceux que nous éprouvons à la repréſentation d'une Tragédie. Alors notre jugement laiſſe une partie de notre eſprit dans l'ignorance ; & pour ſatisfaire une diſpoſition au badinage & à la pareſſe, il ſouffre qu'on le jette dans une erreur qui eſt néceſſaire, pour que la repréſentation puiſſe exciter dans notre

tre ame une paſſion dont les mouvemens ne ſont point deſagréables, quand l'ame eſt dans une diſpoſition peu active.

Il nous arrive ſouvent dans les cas qui nous regardent, de prendre la pitié pour la charité : comme elle en prend la figure, ſouvent elle en emprunte le nom. Un gueux vous prie d'exercer à ſon égard la *Charité* pour l'amour de JESUS-CHRIST : mais le grand but de cette oraiſon, eſt d'émouvoir votre *pitié*. Il préſente pour cet effet à votre vue, le plus mauvais côté de ſes indiſpoſitions corporelles ; il vous fait, avec des mots choiſis dans ce but, un abrégé de ſes maux réels ou imaginaires ; & tandis qu'il paroît occupé à prier Dieu qu'il veuille ouvrir votre cœur, il s'efforce à faire impreſſion ſur vos yeux. Le plus ſcélérat appelle la Religion à ſon ſecours, & accompagne ſon dévot jargon de geſtes affectés, ſouvent affreux. Mais ce gueux, plus habile qu'on ne penſe, ne ſe contente pas de mettre une de vos paſſions en jeu. Il flatte votre vanité par des titres d'honneur, & par des noms diſtingués. Il careſſe encore habilement votre

avarice

avarice, en vous répétant ſouvent la petiteſſe du don qu'il demande ſi inſtamment, & en vous faiſant des promeſſes conditionnelles d'une récompenſe future, dont l'intérêt extraordinaire doit payer avec uſure votre généroſité.

Les perſonnes peu accoutumées au ſéjour desgrandes Villes, ainſi attaquées de tous côtés, ſont ſouvent forcées de céder, & ne peuvent s'empêcher de donner ſouvent plus qu'ils ne peuvent : tant le pouvoir de l'amour propre eſt étrange ! Cet amour, toujours occuppé à veiller à notre défenſe & pour nos intérêts, nous oblige ſouvent, pour favoriſer une paſſion dominante, à agir contre notre propre avantage. Car dès-que la pitié nous ſaiſit, ſi ſeulement nous pouvons nous flatter que nous contribuerons au ſoulagement de celui qui eſt l'objet de notre compaſſion, & que nous diminuerons ſes chagrins, cette idée flateuſe nous fait plaiſir ; & ſouvent, dans ces cas, une perſonne compatiſſante fait des aumônes, quoiqu'elle ſente des mouvemens d'une volonté qui tâche de l'en détourner.

Lorſque les infirmités ou les plaies d'un

d'un mendiant ſont de nature à pouvoir être expoſées à l'air, ſi elles ſont extraordinaires, cette vue choque diverſes perſonnes: *C'eſt une honte*, s'écrient-ils, *qu'on ſouffre que de tels Objets ſoient ainſi expoſés.* Réſolus de ne rien donner, ſoit par avarice, ſoit parce qu'ils regardent ces dons comme de folles dépenſes, ils voudroient qu'on éloignât ou qu'on cachât ces objets, qui les mettent mal à leur aiſe. Ils détournent les yeux, & ſi le patient jette des cris, ils fermeroient volontiers les oreilles s'ils oſoient. Ils doublent donc le pas, irités de ce que l'on ſouffre de tels mendians dans les rues.

Il en eſt de la pitié comme de la frayeur. Plus nous fréquentons les objets qui excitent l'une ou l'autre de ces paſſions, moins leur impreſſion nous troublent: ceux-mêmes à qui ces ſcènes ſont familieres, n'en ſont plus touchés du tout. Il ne reſte alors à ce gueux induſtrieux aucune reſſource pour ébranler ces cœurs aguerris, à moins qu'il ne puiſſe marcher. Il n'a donc, à l'aide de ſes jambes & de ſes bequilles, qu'à les ſuivres de près, les tourmenter, les importuner par un bruit continuel, afin de toucher leur

vanité

vanité, ou les obliger à acheter leur tranquilité. C'eſt ainſi qu'une infinité de perſonnes font de prétendues aumônes, dans le même but qu'ils payent bien leur Cordonnier, je veux dire pour être à leur aiſe : on donne nombre de demis-ſoux à d'inſolens faquins qui nous perſécutent à deſſein, & à qui on donneroit plus volontiers des coups de canne ſi on oſoit. Cependant la coutume & la politeſſe veulent que nous appelions cela *Charité.*

Le contraire de la *pitié* c'eſt la Malice. J'ai déjà eu occaſion d'en parler, lorſque j'ai traité de l'*envie* †. Ceux qui ſavent ce que c'eſt que s'examiner ſoi-même, avoueront qu'il eſt très-difficile de remonter à la ſource & à l'origine de cette odieuſe paſſion. C'eſt une de celles dont nous avons le plus de honte : auſſi la partie nuiſible de cette paſſion, peut-être reprimée & corrigée par une ſage éducation. Lorſque quelqu'un bronche près de nous : un mouvement naturel, indépendant de la réflexion, nous oblige à étendre les bras pour empêcher ou pour rompre la chute : cela fait

†. Voyez Tome I. Remarque (N.)

voir que tandis que nous ſommes tranquiles, nous ſommes plus naturellement portés à la pitié : mais quoique la malice en elle-même ſoit peu à craindre, ſi cependant elle eſt aſſiſtée de l'orgueil, elle devient pernicieuſe,& plus terrible encore lorſqu'elle eſt pouſſée par la colere. Il n'y a rien qui éteigne plus promptement & plus efficacement la pitié, que ce mêlange de paſſion qu'on appelle *cruauté*. Pour faire donc une action méritoire, il ne ſuffit point de dompter une paſſion, à moins que cette victoire ne procède d'un principe réellement louable. Ainſi nous apprenons de-là, que c'eſt avec raiſon qu'on a ajouté cette clauſe à la définition qu'on a donnée de la vertu, ſavoir qu'une ACTION VERTUEUSE doit partir d'une AMBITION RAISONNABLE D'ETRE BON †.

J'ai dit quelque part, que la pitié eſt de toutes nos paſſions la plus aimable : il eſt même peu d'occaſions ou il ſoit néceſſaire de la dompter & de la reprimer. Un Chirurgien peut même être compatiſſant, pourvu que la

† Voyez les Recherches ſur l'Origine de la Vertu Morale, pag. 12.

pitié

pitié lui ôtant les forces, ne l'empêche pas de finir une opération qu'il doit faire. Les Juges mêmes, ſenſibles à ſes mouvemens, peuvent s'y livrer, pourvu que cette ſenſibilité ne les engage pas à enfreindre les Loix. Mais il n'eſt point de pitié plus fatale dans le monde, & qui produiſe de plus mauvais effets, que celles qui naît de cette aveugle tendreſſe que les parens ont pour leurs enfans: pitié qui les empêche de les gouverner avec l'exactitude & la ſévérité qu'un amour raiſonnable preſcriroit, & qu'ils le ſouhaiteroient eux-mêmes. L'aſcendant que cette paſſion a ſur les femmes ſurtout, eſt plus grande qu'on ne peut ſe l'imaginer. Tous les jours elles commettent des fautes qu'on attribue à la concupiſcence & à la foibleſſe de la chair, qui ſont dues en grande partie à une pitié exceſſive.

La pitié n'eſt pas la ſeule paſſion qui, en ſe jouant de nous, revêt les apparences de la Charite'. L'*orgueil* & la *vanité* ont plus bâti d'Hôpitaux, que toutes les vertus enſemble. Les hommes, naturellement tenaces, ſe deſſaiſiſſent ſi difficilement de leurs poſſeſſions, l'humeur intéreſſée eſt ſi na-

turelle à l'homme, que quiconque peut, de quelque maniere que ce ſoit, remporter une victoire ſur ſon avarice, peut s'aſſurer de l'applaudiſſement du public qui l'admire. Dès lors on lui fournit tous les moyens imaginables pour cacher ſa fragilité, & pour flatter quelqu'autre appétit qu'il aura envie de ſatisfaire.

Un homme qui de ſon bien privé fait des établiſſemens qui, utiles au tout, auroient dû être faits par le Public, oblige chaque individu de la Société. Le Public donc, prêt à témoigner ſa reconnoiſſance à ces bienfaiteurs, ſe croit, par devoir, obligé à regarder de ſemblables actions comme vertueuſes, ſans examiner les motifs par leſquels elles ont été faites.

Cependant il n'eſt rien de plus nuiſible à la vertu, ni de plus pernicieux à la Religion même, que de faire croire aux hommes, que celui qui donne de l'argent aux pauvres, bien que ce ne ſoit qu'après ſa mort, obtiendra par-là dans la vie à venir une pleine expiation des crimes qu'il a commis dans celle-ci.

Un ſcélérat, qui s'eſt rendu coupable d'un meurtre affreux, peut, par

le

le moyen de quelques faux témoins, éviter la punition qu'il mérite. Il proſpere, il amaſſe de grands biens ; & par l'avis d'un ſage Confeſſeur, il laiſſe ſes enfans gueux, en léguant tous ſes biens à un Monaſtere. Je le demande, quelle ſatisfaction eſt-ce que ce bon Chrétien, dont on vante la charité, a fait pour ſes crimes? Et quelle eſt l'équité de ce Prêtre, qui a dirigé la conſcience de ce Pénitent ? Celui-là ſeul donne ce qui eſt ſien, qui pendant ſa vie abandonne tout ce qu'il a, quel que ſoit le principe qui l'ait déterminé à cette action. Le riche avare, qui refuſe d'aſſiſter ſes plus proches parens durant ſa vie, bienqu'ils ne l'ayent deſobligé en quoique ce ſoit de propos délibré, & qui après ſa mort fait de ſon argent des *Oeuvres Pies*, peut auſſi avoir de ſa pitié telle idée qu'il voudra : cependant il vole ſa poſtérité. Il me vient dans l'eſprit un exemple de charité qui a fait beaucoup de bruit dans le monde. Il mérite d'être mis au jour. Qu'il me ſoit permis de le traiter *rhétoriquement*, pour plaire une fois en ma vie aux Pédans.

Qu'un homme avec peu d'habileté dans

dans la Médecine, & très-peu de ſavoir, ait pu ſe mettre en vogue par de vils moyens, & qu'enfin il ait ainſi amaſſé de grands biens, il n'y a rien de fort étonnant. Mais qu'il ait eu aſſez d'adreſſe pour gagner l'eſtime générale d'une Nation éclairée, & pour s'établir une réputation plus belle qu'aucun de ſes comtemporains, ſans poſſéder d'autre qualité qu'une parfaite connoiſſance des hommes, & un heureux talent à en profiter pour augmenter ſa fortune, c'eſt ce qui eſt extraordinaire; & tel eſt le Médecin † dont il s'agit.

Cet homme, après avoir acquis cette haute réputation, donnoit quelquefois ſes ſoins officieux à un domeſtique, ou à quelqu'autre perſonne de cette condition pour rien, tandis qu'il négligeoit un riche Seigneur qui le payoit généreuſement, ou qu'il refuſoit de quitter ſa bouteille pour des af-

† A divers traits que l'Auteur donne de ce Médecin, j'ay cru reconnoître le Docteur *John Radcliffe*, qui en 1714. donna un revenu de ſix-cens livres ſterling pour faire voyager deux Docteurs en Médecine de l'Univerſité d'*Oxfort*, deux cens cinquante livres ſterling par an pour la bibliothéque de la Faculté, & cinquante cinq mille livres ſterling pour faire élever quelques bâtimens &c.

faire

faires preſſantes, ſans égard ni à la qualité, ni au danger des perſonnes qui l'envoyoient chercher. Fier & fantaſque, il traitoit ſes patiens comme des chiens, quoique ce fuſſent des Gens de diſtinction; & il n'eſtimoit que ceux qui aſſez lâches, ou aſſez ignorans, le déifioient, & ne révoquoient jamais en doute la certitude de ſes ſacrés oracles. Que penſerons-nous de lui? Si outre cela inſultant tout le monde, affrontant la plus haute nobleſſe, il oſoit étendre ſon inſolence juſques ſur la famille Royale: ſi pour maintenir, auſſi bien que pour augmenter l'opinion de ſa ſuffiſance, il dédaignoit de conſulter avec ſes ſuperieurs, dans les conjonctures même les plus imprévues & les plus délicates: s'il ne vouloit jamais conférer avec d'autres Médecins qu'avec ceux qui diſpoſés à rendre hommage à ſon génie ſupérieur, s'accommodoient à ſon humeur, & ne l'approchoient jamais qu'avec cette complaiſance ſervile qu'un flatteur de Cour employe auprès de ſon prince: ſi durant ſa vie un homme découvroit d'un côté des ſymptômes ſi peu équivoques d'une avidité inſatiable pour les richeſſes; & de l'autre, peu d'égard pour la Religion,

Religion, point d'affection pour ſes parens, nulle compaſſion pour les pauvres, & à peine quelque humanité pour ſes ſemblables : ſi juſques à ſa mort il n'avoit donné aucune preuve d'un véritable amour pour ſa patrie, pour le bien public, pour les Arts & pour les ſiences : que devons-nous penſer du motif qui l'a engagé à agir, lorſqu'après ſa mort nous trouvons qu'il n'a laiſſé qu'une bagatelle à des parens qui étoient dans l'indigence, mais un immenſe tréſor à une Univerſité qui n'en avoit pas beſoin ?

Quelque charitable que vous ſuppoſiez une perſonne qui conſerveroit encore quelque reſte de raiſon, ou de bon ſens elle ne pourroit point porter de jugement favorable à ce fameux Médecin. Ne ſeroit-elle pas plutôt obligée de conclure, que ce Docteur en faiſant cette donation a cherché, comme dans toutes les autres actions de ſa vie, à aſſouvir ſa paſſion favorite, & qu'il a ſatisfait ſa vanité par un moyen très-heureuſement inventé ? Quand il penſoit aux monumens, aux inſcriptions, & à tous les ſacrifices de louange qu'on lui offroit, mais ſurtout aux tributs annuels de remercimens, de reſpect

& de vénération qu'on rendroit avec tant de pompe à ſa mémoire ; quand il conſidéroit que dans toutes ces ſolemnités, l'eſprit, l'art & l'éloquence mettroient tout en uſage pour compoſer des panégiriques convenables à l'affection pour le public, à la magnificence & à la généroſité qu'avoit fait paroître en cela ce bienfaiteur de la ſociété ; quand il réfléchiſſoit aux témoignages ſolemnels de gratitude que lui rendroient ceux qui ſeroient les objets de ſes faveurs ; quand, dis-je, il enviſageoit toutes ces choſes, ſon cœur ambitieux ſe ſentoit entraîné par de douces extaſes de plaiſirs ; la durée de ſa gloire ſurtout & l'immortalité qu'il procuroit ainſi à ſon nom, lui cauſoit des raviſſemens capables de lui faire oublier toute autre conſidération.

La ſtupidité & la fauſſeté paroiſſent ſouvent dans les jugemens charitables que nous portons ſur les autres. Cependant la raiſon exigeroit qu'on jugeât des actions des hommes morts & enterrés, comme nous jugeons des livres. Nous ne devons faire aucun tort, ni à leur entendement, ni au nôtre. L'Escu lape Anglois fut ſans-contredit un homme d'eſprit. Mais s'il eût été

animé par la charité, par l'affection pour le bien public, & par l'amour des ſciences; s'il eût eu en vue le bien des hommes en général, ou celui des perſonnes de ſa profeſſion en particulier; ſi, dis-je, il eût agit ſuivant quelques-uns de ces principes, il ne lui ſeroit jamais venu dans l'eſprit de faire un pareil teſtament. Tant de richeſſes auroient pû être mieux employées; & il n'étoit pas néceſſaire d'avoir autant de capacité qu'il en avoit, pour trouver d'autres moyens de placer cet argent d'une maniere plus utile. Mais ſi nous conſidérons qu'il n'avoit pas moins de vanité que d'eſprit, & ſi l'on nous permet ſeulement de ſoupçonner que cette paſſion a été le motif qui l'a déterminé à faire ce don extraordinaire, bientôt nous découvrirons la profondeur de ſon génie, la juſteſſe de ſes vues, & la parfaite connoiſſance qu'il avoit du monde. Si un homme vouloit ſe rendre immortel; ſi après ſa mort il cherchoit à être loué, & déifié par la poſtérité la plus reculée; s'il ſe propoſoit de jouir de toute la reconnoiſſance, de tous les honneurs, & de tous les éloges que la vaine gloire peut ſouhaiter, je ne crois pas que l'eſprit humain puiſſe

puiſſe inventer de méthode plus efficace. Auroit-il ſuivi le parti des Armes? Dans vingt-cinq Siéges, & dans autant de Batailles ſe ſeroit-il conduit avec la bravoure d'un *Alexandre?* Auroit-il expoſé ſa vie & ſes membres aux plus grands dangers ? Auroit-il eſſuyé toutes les fatigues & tous les périls de la guerre pendant cinquante campagnes de ſuite ? Voulez-vous que ſe dévouant aux *Muſes*, il eût ſacrifié ſon plaiſir, ſon repos & ſa ſanté à la Littérature, & qu'il eût paſſé tous ſes jours dans une étude pénible, & dans les travaux qui accompagnent la Science? Ou bien voulez-vous qu'abandonnant tous les intérêts mondains, & que diſtingué par ſa probité, par ſa tempérance, & par l'auſtérité, de ſa vie, il eût toujours marché dans les ſentiers les plus pénibles de la vertu, ce n'auroit certainement pas été un moyen d'éterniſer ſon nom auſſi ſûr, que celui de diſpoſer de ſon argent comme il a fait quand il a quité le monde, après avoir mené une vie voluptueuſe, & aſſouvi luxurieuſement ſes paſſions, ſans aucun trouble & ſans nul renoncement à ſoi-même.

Si un riche avare, extrêmement

intéreſſé, ſouhaitoit de tirer encore après ſa mort l'intérêt de ſon argent, il n'a qu'à frauder ſes parens, & qu'à laiſſer ſes richeſſes à quelque fameuſe Univerſité. C'eſt ainſi qu'avec peu de mérite on achète l'immortalité à bon marché, *hâc itur ad Cœlum viâ.* Dans ces Univerſités fleuriſſent la connoiſſance, l'eſprit & la pénétration; j'avois preſque dit que c'étoit le lieu où ſe fabriquoient toutes ces qualités. C'eſt-là où il y a des gens qui, habiles dans la connoiſſance du cœur humain, ſavent ce que leurs bienfaiteurs ſouhaitent en retour pour leurs bienfaits. C'eſt-là où les préſens extraordinaires obtiendront toujours des récompenſes extraordinaires. La meſure du don eſt toujours la regle de leurs louanges. Il n'importe que le Donateur ſoit Médecin, ou *Drouyneur* : lorſque les témoins qui pourroient s'en moquer ſeront morts, ils n'ont pas à craindre qu'on parle jamais de leur baſſe origine.

Je ne puis jamais penſer à l'Anniverſaire du jour d'actions de graces décerné, à ce grand homme, que je ne réfléchiſſe ſur les cures miraculeuſes, & ſur les autres choſes ſurprenantes

nantes qu'on lui attribuera dans cent ans d'ici. J'oſe même prédire qu'avant la fin de ce ſiecle on aura déjà forgé des contes à ſa louange, tout auſſi fabuleux qu'aucun de ceux qu'on trouve dans les Légendes des Saints. Jamais les Poëtes, ni les Rhéteurs, ne furent mis ſous ſerment.

Notre ſubtil bienfaiteur n'ignoroit rien de tout ce que je viens de dire. Il connoiſſoit les Univerſités, le génie des membres qui les compoſent, & leur politique. Auſſi prévit-il qu'au bout de quelques Générations on ne ceſſeroit point de lui offrir de l'encens. Que dis-je ! Il ſut bien, non ſeulement qu'on lui rendroit hommage durant le court eſpace de trois ou quatre cens ans, mais encore qu'on continueroit à l'encenſer malgré tous les changemens & toutes les révolutions qui pourroient arriver au gouvernement & à la Religion. En un mot il vit fort bien qu'on l'honoreroit, auſſi longtems que la Nation ſubſiſteroit, & que l'Iſle même exiſteroit.

Il eſt très-fâcheux que les tentations de la vanité ſoient aſſez fortes, pour engager un homme à faire tort à ſes légitimes héritiers. Dès-qu'un homme

qui vit à ſon aiſe & dans l'abondance, brûle du déſir de la vaine gloire, & qu'il ſe voit approuvé dans ſa vanité par le plus grand nombre de ſuffrage d'une Nation éclairée, il a en main un moyen infaillible pour s'attirer des hommages éternels. Quoiqu'il faſſe, il peut compter qu'on rendra à ſes *Manes* une adoration ſans bornes. Il eſt comme un Héros dans une bataille, dont l'imagination lui procure toute la félicité que peut procurer l'enthouſiaſme. Cette idée le ſoutient dans la maladie, le ſoulage dans la douleur, le garantit de toutes les frayeurs de la mort, & fait diſparoître à ſa vue les plus terribles appréhenſions ſur l'avenir.

» *Dira-t-on* que toutes ces critiques, » & toutes ces ſcrupuleuſes recherches » dans les actions & dans les conſciences des hommes pourront les décourager d'employer leur argent à faire » des fondations & des établiſſemens » de cette eſpece? Que ne laiſſe-t-on, *ajouteront-ils*, & les fonds, & les Donateurs, être ce qu'ils voudront. Celui qui reçoit le préſent, n'en profite-t-il pas également, quels que » ſoient les motifs qui font agir le bienfaiteur? Ces

Ces reproches paroiſſent fondés ; mais je ſuis d'avis que ce n'eſt pas faire tort au public, que de détourner les hommes de la vanité de faire entrer trop de tréſors dans un *Fonds mort* du Royaume. Pour que la Société ſoit heureuſe, il faut qu'il y ait une grande diſproportion entre les richeſſes *actives* & celles qui ſon *inactives*, celles qui circulent, & celles qui reſtent enfouïes & mortes. Et ſi l'on n'y prend garde la multitude des donations & des établiſſemens, peut aiſément devenir pernicieuſe à la Nation.

Lorſque la Charité eſt trop étendue & trop grande, elle manque rarement de porter à la pareſſe & à la fainéantiſe : elle n'eſt preſque d'aucun autre uſage qu'à élever des Stupides, & à détruire l'induſtrie. Plus vous bâtiſſez de Colleges & de Maiſons de Charité, & plus vous contribuez à avancer ces deſordres. Leurs premiers Fondateurs, & leurs bienfaiteurs, peuvent avoir eu de juſtes & de bonnes intentions. Peut-être qu'en travaillant pour leur propre réputation, ils ſe ſont propoſé d'autres vues plus louables, mais les exécuteurs de leurs volontés : ainſi que les Directeurs qui leur ont

ſuccédé, ont ordinairement des vues entierement différentes. Nous voyons rarement les charités appliquées pendant long-rems ſuivant les premieres intentions qu'on avoit eu.

Je n'ai pas deſſein de prêcher la cruauté, & je n'ai aucun but qui reſſente l'inhumanité. Avoir aſſez d'hôpitaux pour les malades & pour les bleſſés, c'eſt un devoir indiſpenſable, ſoit en paix, ſoit en guerre. Les jeunes orphelins, les vieillards dénués de ſecours, & tous ceux qui ſont incapables de travailler, doivent être ſoignés avec tendreſſe & avec empreſſement. Mais ſi d'un côté je ne voudrois pas qu'on négligeât aucun de ceux qui ſont deſtitués de tout ſecours, & qui réellement néceſſiteux ſont hors d'état de ſubſiſter par eux-mêmes, auſſi de l'autre côté je ne voudrois pas encourager la gueuſerie ou l'oiſiveté parmi les pauvres. Suivant moi il faut obliger de travailler tous ceux qui ſont en quelque maniere capables de faire quelque choſe, tandis qu'on fera des recherches exactes pour découvrir les infirmes. On peut même trouver des occupations pour la plûpart de nos eſtropiés, pour pluſieurs de ceux qui ne

ſont

ſont point propres à un travail pénible, & même pour les aveugles *, auſſi long-tems que leur ſanté & leurs forces le leur permettront. Ces réflexions me conduiſent naturellement à une eſpece de déſordre, qui depuis quelque tems s'eſt répandu dans la Nation : je veux parler de l'*Enthouſiaſme* que l'on a depuis quelque tems pour les Ecoles de Charité †.

Un

* On peut lire dans le *Journal des Savans*, *Journal* XX. & XXIV. *Tome* VI. la deſcription d'une machine pour faire travailler les Invalides. Ceux qui n'ont ni bras ni jambes, & les aveugles, peuvent agréablement travailler, & faire autant d'ouvrage que les hommes ſains & robuſtes, pourvu ſeulement qu'ils puiſſent faire deux inflexions de corps, l'une en avant & l'autre en arriere, ou bien l'une à droite & l'autre à gauche.

† En 1704 on trouva des fonds, des ſouſcriptions & des collectes pour rentes, tant à *Londres* qu'à *Weſtminſter* : & à dix mille aux environs, cinquante quatre Ecoles de charité, pour l'inſtruction de mille trois-cens quatre-vingts-ſix garçons, & ſept-cens quarante trois filles, dont il y avoit plus de la moitié qui étoient fournis d'habits. L'exemple de la Capitale anima ſi efficacement les autres parties du Royaume qu'en 1721. il y avoit mille quatre-cens quatre-vingt-douze de ces Ecoles de charité, où plus de trente-deux mille en-

Un grand nombre de perſonnes ſont ſi enchantées de l'utilité & de l'excellence de ces fondations, que quiconque oſe ouvertement s'y oppoſer, eſt en danger d'être lapidé par la canaille.

» Les enfans, *dit-on*, ſont inſtruits » dans les principes de la Religion; & » en les mettant en état de lire la Paro» le de Dieu, on leur donne certaine» ment plus de moyens pour ſe perfec» tionner dans la vertu, dans les bonnes » mœurs, & dans la politeſſe, qu'à tant » d'autres qu'on laiſſe errer à l'avantu» re, & ſans avoir perſonne qui en ait » ſoin. Combien ne ſeroit donc pas » pervers le jugement de ceux qui n'ai» meroient pas plutôt voir des enfans » habillés décemment, qui dans la ſe» maine mettent au moins du linge » blanc, & qui dans un ordre convena» ble ſuivent leur Maître à l'Egliſe, que » de trouver dans toutes les places pu» bliques une compagnie de goujats, » qui n'ont point de chemiſe, couverts » de haillons déchirés, & qui inſenſi-bles

ſans de l'un & de l'autre ſexe apprenoient à lire, à écrire, à chiffrer, & étoient inſtruits dans la Religion

» bles à leur miſere, l'augmentent con-
» tinuellement par des ſermens & par
» des imprécations ! Quelqu'un peut-il
» douter que ces vagabonds ne ſoient
» la plus grande pépiniere des voleurs
» & des filoux ? Chaque *Seſſion* * ne
» voyons-nous pas examiner, & con-
» vaincre un grand nombre de crimi-
» nels & de ſcélérats qui méritent la
» mort ? Or les Ecoles de Charité ſont
» très-propres à prévenir ces inconve-
» niens. Si on donne une meilleure
» éducation aux enfans pauvres, dans
» peu d'années la Societé en retirera un
» grand avantage. On purgera ainſi la
» Nation de ce grand nombre d'incré-
» dules & d'impies, qui innondent au-
» jourd'hui cette grande Ville, & tous
» les environs.

Tel eſt le cri général. Quiconque oſe dire le moindre mot contre ces ſuppoſitions, paſſe pour inhumain & pour barbare. C'eſt même bien de la grace

* Il y a dans chaque Comté quatre Seſſions par an ou quatre Aſſemblées des Juges à Paix, devant leſquelles les Commiſſaires d'Enquête, ou les Grands Jurés citent les Traîtres, les Meurtriers, les Faux Monnoieurs, les Larrons &c.

grace qu'on lui fait, ſi on ne lui donne pas les noms odieux de ſcélérat, de profane, & de miſérable athée. Cependant je demande qu'on daigne m'accorder un moment d'attention.

Perſonne ne nie qu'il ne ſoit plus beau de voir des gueux couverts d'habits, que s'ils étoient craſſeux & à demi-nuds. Mais je voudrois que la Nation ne payât pas trop cher un plaiſir ſi mince & ſi paſſager. Car à dire le vrai, ſi nous en exceptons cet ornement & la parade dans tout ce beau diſcours populaire, je n'y vois rien de ſolide. J'y répondrai fort aiſément.

Par rapport à la Religion, ce ſont les perſonnes les plus ſavantes & les plus polies d'une Nation, qui en ont conſtamment le moins. L'habileté eſt beaucoup plus propre à faire des fripons, que la ſtupidité. Le vice en général ne porte nulle part la tête plus levée que dans les lieux où les Arts & les Siences fleuriſſent le plus. *L'Ignorance* dit le Proverbe, *eſt la mere de la Dévotion.* Auſſi eſt-il certain que l'on ne trouvera nulle part l'innocence & la probité plus généralement répandues, que parmi les Païſans les plus ignorans & les plus idiots. Voilà ma premiere réponſe.

Il

Il faut enſuite conſiderer comment dans les Ecoles de Charité, on ente, pour ainſi dire, les bonnes mœurs & la *civilité* ſur la groſſiereté & la ruſticité des pauvres de la Nation. Suivant moi, rien n'eſt plus inutile pour le pauvre qui eſt deſtiné à travailler, que de poſſeder dans quelque degré cette *politeſſe*, ſi même elle ne leur eſt pas nuiſible. Au moins c'eſt une des qualités dont il a le moins beſoin. Nous n'exigeons point de l'indigent qu'il ſache faire des complimens, mais qu'il travaille, & qu'il ſoit aſſidu à ſon ouvrage.

Je veux bien encore accorder cet article. Je me joins même avec plaiſir à la foule de ceux qui conviennent unanimement que les *bonnes manieres* ſont néceſſaires à tout le monde. Mais quelle eſpece de politeſſe, je vous prie apprend-t-on aux pauvres dans les Ecoles de Charité ? Les enfans peuvent y être inſtruits à tirer leur bonnet indifféremment à tous ceux qu'il rencontrent, excepté aux mendians. On ne tâche point de leur inſpirer d'autre eſpece de civilité. Du moins je ne conçois pas qu'ils puiſſent en acquerir davantage. Voici mes raiſons.

On peut facilement conjecturer par les

les petits appointemens qu'on donne au Maître, qu'il ne doit pas être orné de grandes qualités. A ſuppoſer même qu'il fût capable d'apprendre la *politeſſe* à ſes diſciples, il n'en a certainement pas le tems. Tandis que ces enfans ſont à l'Ecole, ils ſont toujours occupés à apprendre & à réciter leurs leçons auprès du Maître, à écrire & à chiffrer. Dès-que l'Ecole eſt finie, ils ſont auſſi libres que les autres enfans pauvres. Qui eſt-ce qui a de l'influence ſur l'eſprit tendre & fléxible des enfans? Ce ſont les préceptes & les exemples des parens, & des autres perſonnes qui mangent, boivent, & converſent avec ces petites créatures. Les méchans parens, qui ſans avoir égard à l'éducation des enfans vivent mal, ne ſauroient avoir des deſcendans bien moriginés & civiliſés, quand même ils les enverroient à une Ecole de Charité juſqu'à ce qu'ils fuſſent mariés. Les honnêtes gens laborieux ont beau être pauvres, s'ils ont quelques idées de la bonté & de la décence, ils tiendront leurs enfans dans la crainte, & ils ne leur ſouffriront jamais de courir les rues, & de paſſer les nuits hors de la maiſon. Dès que les perſonnes qui travaillent

vaillent elles-mêmes pour ſe procurer le néceſſaire de la vie, auront quelque aſcendant ſur leur enfans, ils les occuperont à quelque ouvrage lucratif, auſſi-tôt qu'ils ſeront capables de faire la plus petite choſe.

Mais il y en a de ſi indociles, que ni le raiſonnement, ni les coups ne peuvent faire aucune impreſſion ſur eux. Ce ne ſont point ceux-ci qu'on pourra corriger dans une Ecole de Charité. Que dis-je ! L'experience nous apprend que parmi ces enfans qui vont à ces Ecoles de Charité, il y en a un très-grand nombre de mauvais qui jurent, qui font des imprécations, & qui à la réſerve de leurs habits, paroiſſent tout auſſi garnemens, que jamais *Tower-hill* ou *St James* * en ait produit.

Je paſſe à préſent aux crimes énormes, & à la grande multitude de malfaiteurs, qu'on attribue à ce manque d'éducation que l'on reçoit dans les Ecoles de Charité. Qu'on commette tous les jours, & dans la Ville, & dans les environs, quantité de vols & de brigandages, rien n'eſt moins conteſtable

* Deux endroits fréquentés par la populace.

ble. Il n'eſt pas moins vrai qu'on fait mourir chaque année un grand nombre de perſonnes coupables de ces crimes. Mais parce qu'on objecte toujours ce renverſement du repos public, quand il s'agit de rendre compte de l'utilité des Ecoles de charité, tout comme ſi elles pouvoient rémedier à ces déſordres, & les prévenir, j'ai deſſein d'éxaminer quelles ſont les cauſes réelles de ces malheurs, dont on ſe plaint avec tant de juſtice.

Ne doutez point que les Ecoles de Charité, & que tout ce qui favoriſe la fainéantiſe éloigne le pauvre du travail, ne contribuent plus à augmenter le nombre des ſcélérats, que le manque de ſecours pour apprendre à lire & à écrire, ou même la plus craſſe & la plus ſtupide ignorance.

Je dois ici, avant toutes choſes, prévenir les clameurs de quelques perſonnes impatientes, qui en liſant ce que je viens de dire, s'écriront que loin d'encourager le vice, ils élevent les enfans des Ecoles de Charité à des métiers, auſſi bien qu'au commerce, & à toutes ſortes de travaux honnêtes. Je leur promets d'examiner cette aſſertion dans la ſuite, & d'y répondre ſans

rien

rien omettre de tout ce qu'on peut dire en ſa faveur.

Dans une ville peuplée il n'eſt pas difficile à un jeune fripon placé au milieu d'une foule, de faire uſage de la legereté de ſes mains, & de la dexterité de ſes doigts, en prenant pour ſon coup d'eſſai, un mouchoir, ou une tabatiere, à un homme qui penſe à ſes affaires, & qui ne prend point garde à ſes poches. Le ſuccès dans de petits crimes, manque rarement d'exciter à de plus grands. Celui qui a douze ans vuide impunément les poches, percera vraiſemblablement les maiſons à l'âge de ſeize, il ſera par conſéquent un ſcélérat conſommé, long-tems avant que d'avoir atteint ſa vingtiéme année. Les fripons qui prudens & hardis ne ſont point yvrognes, peuvent commettre une infinité de maux avant qu'on les ait découverts. C'eſt-là un des plus grands inconveniens auxquels ſont ſujettes les Villes auſſi grandes & auſſi peuplées que *Londres* ou *Paris*. Ces endroits ſont les demeures des fripons & des ſcélerats, comme les greniers ſont celles des rats. Ils fourniſſent toujours une retraite aux plus inſignes mal-

faiteurs, & ce ſont des places de ſûreté pour mille criminels, qui tous les jours commettent des vols & enfoncent les portes des maiſons. En changeant ſouvent de quartier, ils peuvent ſe cacher durant pluſieurs années, & éviter, peut-être pour toujours, les mains de la Juſtice, à moins qu'ils ne ſoient par hazard pris en flagrant délit. Et quand on les a ſaiſis, les preuves manquent quelque fois de clarté, d'autrefois elles ſont inſuffiſantes, les dépoſitions ne ſont pas aſſez fortes; les Jurés, & ſouvent les Juges, ſont touchés de compaſſion; les perſonnes qui pourſuivent ces fripons en juſtice, quoique d'abord ardens, ſe rallentiſſent ſouvent avant que le tems où l'on juge les criminels ſoit venu. Peu de perſonnes préferent la ſûreté publique à leurs propres aiſes. Celui qui a le naturel bon, ſe réſoud difficilement à contribuer à arracher la vie d'un autre, quoiqu'il ait mérité le gibet. Etre la cauſe de la mort de quelqu'un, quoique la Juſtice le demande, c'eſt ce que la plupart des gens ne peuvent enviſager ſans frayeur, ſurtout ceux dont la conſcience eſt délicate, & qui manquent de fermeté & de réſolution. Ce

ſont

ſont-là autant de cauſes qui font que mille ſcélerats échappent à la punition dûe à leurs crimes. C'eſt auſſi à cela qu'il faut attribuer le grand nombre de délinquans, qui riſquent hardiment leur vie, dans l'eſpérance que s'ils ſont pris, ils auront auſſi le bonheur de ſe tirer d'affaire.

Mais ſi les hommes croyoient & étoient auſſi pleinement perſuadés d'être pendus, qu'ils ſont aſſurés d'avoir commis une action qui mériteroit la corde, le plus déſeſperé ſcélérat ſe pendroit preſqu'auſſitôt que de forcer une maiſon, ou que de ſe rendre coupable de quelqu'autre crime capital. Il eſt rare qu'un filou ſoit ſtupide & ignorant. Ce ſont ordinairement des perſonnes ingénieuſes qui volent ſur les grands chemins, & qui commettent d'autres crimes hardis. Les voleurs de quelque réputation ſont le plus ſouvent des compagnons fins & ſubtils, qui très-verſés dans les formalités, dans les procédures, & dans les rubriques des loix qui les regardent, s'apperçoivent du plus petit défaut de forme commis dans une accuſation. Pour ſe tirer d'embarras, ils ſont toujours habiles à profiter du moindre défaut qui ſe

rencontre dans la dépoſition des témoins, & dans les autres preuves que l'on peut avancer contr'eux.

Il vaut mieux que cinq-cens coupables échapent une juſte punition, que de faire ſouffrir à un innocent une peine qu'il ne mérite point : c'eſt une maxime généralement reçue. J'avoue qu'elle eſt vraie par rapport à la vie à venir ; mais elle eſt très-fauſſe à l'égard du bonheur temporel de la ſociété. Il eſt triſte qu'un homme ſoit mis à mort pour un crime dont il n'eſt point coupable. Dans une variété infinie d'accidens, il peut cependant ſe rencontrer des circonſtances ſi étranges, qu'il n'eſt pas impoſſible que la choſe n'arrive, malgré toute la prudence des Juges, & la bonne conſcience des Jurés. Mais ſi les hommes faiſant tous leurs efforts, & ne négligeant aucune des précautions que la prudence humaine ſait prendre, il arrivoit une fois ou deux en dix ans qu'on fît mourir un innocent, je crois que ce ſeroit un grand avantage pour une nation, pourvû que durant tout ce tems-la la Juſtice fût adminiſtrée avec une telle rigidité, & une telle ſévérité, qu'aucun coupable ne demeurât impuni. Par-là non ſeulement on

aſſureroit

aſſureroit le bien de chaque particulier, & la paix de la ſociété en général ; mais encore on ſauveroit la vie à cent, ſi ce n'eſt pas à mille miſérables néceſſiteux: gens qu'on pend tous les jours pour des bagatelles, & qui n'auroient jamais rien entrepris contre la Loi, ou qui du moins ne ſe ſeroient pas riſqués à commettre des crimes capitaux, ſi l'eſpérance de ſe tirer d'affaire lorſqu'ils ſeroient pris, n'avoit pas été un des motifs qui eût animé leur réſolution. C'eſt pourquoi dès que les Loix ſont claires & ſévères, le relâchement dans leur exécution, la douceur des Jurés, & la fréquence des pardons, cauſent réellement des maux plus cruels à un état, ou à un Royaume peuplé, que l'uſage de la torture & celui des plus rudes tourmens qu'on puiſſe inventer.

On doit chercher une ſeconde cauſe de ces maux, dans le manque de précautions de ceux qui ſont volés, & dans le grand nombre de tentations qui ſe preſentent. Quantité de familles ſont fort peu ſoigneuſes à veiller à la ſûreté de leurs maiſons. ; quelques-uns ſont volés par la négligence de leurs domeſtiques; d'autres pour avoir plaint

la valeur des barreaux & des volets de fenêtre. Dans les maiſons on trouve par-tout le cuivre & l'étain, c'eſt de l'argent comptant. Peut-être ferre-t-on mieux la vaiſſelle d'or ou d'argent, & renferme-t-on dans des coffres-forts l'argent monnoïé. Mais une ſerrure ordinaire eſt bientôt ouverte, dès-que le voleur eſt une fois entré dans la maiſon.

Concluons donc que pluſieurs cauſes différentes, & que pluſieurs maux preſque inévitables, contribuent à produire parmi nous des eſcamoteurs, des frippons & des voleurs : malheur qui dans tous les païs a, & aura toujours plus ou moins lieu, ſurtout dans les Villes conſidérables, qui ſont grandes & peuplées. *L'occaſion fait le Larron*, dit le proverbe. Le peu de ſoin, & la négligence à bien fermer les portes & les fenêtres, l'exceſſive indulgence des Jurés & des délateurs trop compâtiſſans, le peu de difficultés qu'ont les criminels à obtenir une ſurſéance d'exécution, & la fréquence des pardons, mais ſurtout le grand nombre d'exemples de fripons reconnus qui marchent cependant tête levée, & qui, quoique deſtitués & d'amis & d'argent, en impoſent aux Jurés, confondent

confondent les témoins, ou qui par d'autres ruſes & d'autres ſtratagêmes trouvent moyen d'éviter la corde. Telles ſont les fortes tentations qui amorcent le néceſſiteux qui manquent de principe & d'éducation.

Ajoutez à cela l'oiſiveté & la fainéantiſe que tous les jeunes-gens contracteront, & la forte averſion qu'ils prendront pour le travail & l'aſſiduité, ſi on ne les élève pas à travailler de leurs mains, ou ſi du moins on ne les occupe pas la plupart des jours de la ſemaine, & durant la plus grande partie du jour. Tous les enfans pareſſeux, même les meilleurs de l'un & de l'autre ſexe, font des mauvaiſes compagnies les uns aux autres. Toutes les fois qu'ils ſe rencontrent, ils ſe corrompent réciproquement.

Ce n'eſt donc pas le manque de ſecours pour apprendre à lire & à écrire, mais la concurrence & la complication de maux plus réels, qui dans de grandes & d'opulentes nations produiſent & multiplient ces pépinières de ſcélérats. Quiconque regarde l'ignorance, la ſtupidité & la lâcheté, comme la cauſe premiere, ou la cauſe *procatartique*, comme les médecins l'appellent, de

tous

tous ces déſordres, qu'il examine, pour ſe convaincre du contraire, la vie de ces fripons. Qu'il conſidère de près les converſations, & les actions des ſcélérats ordinaires, & de ceux que nous voyons communément ſe rendre coupables de crimes qui méritent la mort, il trouvera qu'on doit plutôt attribuer ces malheurs à l'exceſſive adreſſe, à la ſubtilité, & au trop de connoiſſances en général, dont les plus mauvais incrédules & la lie du peuple ſont en poſſeſſion.

La Nature humaine eſt par-tout la même. Or l'on voit conſtament que le génie, l'eſprit & le Jugement s'augmentent par l'art & par l'application. D'où il ſuit que ces talens peuvent être tout autant perfectionnés par les crimes les plus affreux, que par l'exercice de l'induſtrie, ou de la vertu la plus héroïque. Dans la vie, il n'y a point d'état où la vanité, l'émulation, & l'amour de la gloire ne puiſſent avoir lieu. Un jeune filou, qui raille ſon délateur irrité, & qui flatte adroitement un vieux Juge, pour ſe faire regarder comme innocent, eſt envié prr ſes égaux, & admiré par toute la confrairie. Les fripons ont les mêmes paſſions à ſatisfaire, que

les

les autres hommes. Ils s'eſtiment réciproquement; ils ont entr'eux des principes d'honneur; ils ſe piquent d'être fidéles l'un à l'autre; ils ſe priſent mutuellement, à proportion de la bravoure, de l'intrépidité, & des autres vertus courageuſes qu'ils font éclater, auſſi-bien que les gens qui ont embraſſé une profeſſion plus honnête. Dans les entrepriſes hardies, la vanité ne ſoutient pas moins un filou, qu'un ſoldat qui ſe bat pour défendre ſa patrie.

Il faut donc attribuer les maux dont nous nous plaignons, à des cauſes toutes differentes de celles qu'on indique communément. Tantôt on dit que la connoiſſance & le ſavoir ſont les moyens les plus propres à avancer la Religion: d'autres fois on aſſure que l'ignorance eſt la mere de la dévotion. Je voudrois que les hommes ne fuſſent pas ſi inconſtans dans leurs ſentimens, pour ne pas dire qu'ils ne fuſſent pas en contradiction avec eux-mêmes.

Mais ſi les raiſons alléguées en faveur de cette éducation générale ne ſont pas fondées, comment ſe peut-il faire que dans tout le Royaume les grands & les petits en ſoient autant infatués. Parmi nous, on ne voit plus de

converſion miraculeuſe ; on n'y découvre plus de peine univerſelle à la bonté & à la probité ; la corruption & l'impieté y regnent autant que jamais ; la charité eſt auſſi refroidie, & la vertu réelle tout auſſi rare. L'an 1720. a été auſſi fertile & auſſi remarquable en méchantes actions, qu'il y en ait eu dans quelque ſiecle que ce ſoit. Ces crimes n'ont point été commis par des fripons pauvres, & qui ne ſuſſent ni lire, ni écrire ; mais par des gens riches & bien élevés, qui la plupart entendoient parfaitement bien l'Arithmétique, qui avoient leur réputation établie, & qui vivoient même avec quelque ſplendeur. Je trouve la vraie cauſe de cette fureur pour l'établiſſement de ces Ecoles dans de tout autres diſpoſitions. Lors donc qu'une choſe eſt une fois en vogue, la multitude ſuit le torrent. Ainſi les Ecoles de charité ſont à la mode, de la même maniere que les *Paniers*, c'eſt-à-dire qu'elles ſont dues au caprice, puiſqu'on ne peut pas alléguer de meilleures raiſons pour l'une que pour l'autre. Auſſi ai-je bien peur que ce que j'avancerai ne ſatisfaſſe pas les curieux, & je doute beaucoup qu'il faſſe quelque impreſſion ſur le gros de mes lecteurs. Il

Il eſt certain que la véritable raiſon de cette manie qui regne aujourdhui pour cette eſpece d'établiſſement, eſt fort abſtruſe, & très-difficile a découvrir. Mais en répandant la moindre lumiere ſur des matieres fort obſcures, on rend un bon office aux perſonnes qui aiment à entrer dans la nature des choſes. Ainſi je vais donner un échantillon de mes conjectures. Je veux accorder, qu'au commencement le premier but qu'on s'eſt propoſé en fondant ces Ecoles, a été bon & charitable.

Mais pour découvrir pourquoi on en augmente ſi exceſſivement le nombre, & quels en ſont aujourd'hui les pincipaux Promoteurs, il faut porter nos vues d'un autre côté, & en chercher la cauſe dans les chefs de nos funeſtes partis, tant parmis les Epiſcopaux, que parmi les Presbitériens. Mais comme ceux-ci ne ſont que de pitoyables Mimes des premiers, nous nous bornerons à l'Egliſe Nationale ; & nous verrons ce qui ſe paſſe dans une Paroiſſe, qui n'eſt pas encore bénie & ſanctifiée par une Ecole de Charité.

Si le Lecteur a intention de me ſuivre, je crois être obligé en conſcien-

ce de lui demander pardon pour les ennuyeuſes recherches que je vais lui offrir. Je le prie donc, ou de jetter le Livre & de me laiſſer, ou bien de s'armer de la patience de *Job*, pour endurer toutes les impertinences qu'il rencontrera dans la deſcription que je vais donner du caractere & de la conduite des gens de baſſe extraction, dont je ſerai obligé de parler.

D'abord examinons la conduite de ces *boutiquiers* établis depuis peu, qui n'ayant pas la moitié d'affaires qu'ils ſouhaiteroient, ont par conſéquent bien du tems de reſte. Si un de ces Commerçans a ſeulement tant ſoit peu plus de vanité que l'on en a ordinairement, & qu'il aime les affaires, il ſe verra bientôt mortifié à l'aſſemblée des principaux Paroiſſiens qui ſe tient dans la Sacriſtie. C'eſt-là où dominent ordinairement les perſonnes riches, & établies depuis long-tems, ou plutôt les criailleurs impertinens, les chicaneurs & les opiniâtres, qui ont obtenu le titre d'hommes notables. Quoique le fond, & peut-être le crédit de ce *boutiquier* ſoit fort peu conſidérable, il ſent cependant au-dedans de ſoi une forte envie de primer. Un homme or-

né

né de ſemblables qualités, voulant ſe donner un certain relief, ſe perſuade aiſément que ſa Paroiſſe ſera toujours dans un état déplorable tandis qu'il n'y aura pas d'Ecole de Charité. D'abord il communique ſes penſées à deux ou trois de ſes connoiſſances, ceux-ci en parlent à d'autres, & bientôt on ne s'entretiendra que de cela dans la Paroiſſe. Chacun invente des diſcours & des argumens, conformément à ſon ſavoir & à ſes facultés. » N'eſt-ce pas une grande honte, *dit* » *l'un*, de voir parmi nous un ſi grand » nombre de pauvres, incapables d'é- » lever leurs enfans, & même de ſe » procurer le plus néceſſaire de la vie, » tandis que nous avons tant de riches? » Que dites-vous des riches, *répond* » *l'autre?* Helas! Ce ſont aujoud'hui » les perſonnes les moins charitables. » S'ils ont de l'argent, ils s'en ſervent » pour entretenir un grand nombre de » domeſtiques, de caroſſes, & de Che- » vaux. Ils peuvent mettre cent livres » ſterling, même quelques-uns en con- » ſacreront mille, à des joyaux & à » des meubles, ſans qu'ils épargnent » un ſeul shelling pour une pauvre » créature qui eſt dans la derniere né-

» ceſſité. Quand on parle des modes, » ils écoutent avec beaucoup d'atten- » tion, mais ils ſont ſourds aux cris » du pauvre. Il n'eſt que trop vrai, » Voiſin, *replique le premier*; vous avez » bien raiſon. Je ne crois pas que dans » toute l'*Angleterre*, il y ait une Pa- » roiſſe où l'on ſoit moins charitable » que dans la nôtre. Ce ſeroient gens » comme vous & moi, qui exerce- » roient la bénéficence, s'il étoit en » notre pouvoir : mais parmi ceux qui » ſont en état de pratiquer cette *noble* » *vertu*, il y en a fort peu qui en ayent » la volonté.

D'autres plus violens tombent ſur les particuliers, & s'occupent à mé- dire de tous les riches, qu'ils n'aiment point. Ils font mille fots contes ſur la Charité, qu'ils ont ſoin de faire paſ- ſer de bouche en bouche, pour dif- famer leurs Supérieurs.

Pendant que ceci ſe paſſe dans tous le voiſinage, celui qui a le premier débité cette pieuſe penſée, ſe réjouit d'entendre qu'un ſi grand nombre de perſonnes ſoient entrées dans ſon pro- jet; & il ne croit pas qu'il y ait peu de mérite à être le premier auteur de cette grande rumeur qui court dans la

Paroiſſe.

Paroiſſe. Mais comme ni ſes amis intimes, ni lui, ne ſont pas aſſez conſiderés pour mettre un tel établiſſement ſur pied, il faut découvrir quelqu'un qui ait plus de crédit. C'eſt à ce Grand qu'on s'adreſſe. On lui fait voir la néceſſité, l'utilité, & le Chriſtianiſme qu'il y a à faire réuſſir un ſi pieux deſſein. Et pour achever de le déterminer à entrer dans ce projet, on fait uſage de la flatterie: puiſſant motif pour diriger toutes nos actions. » En vérité, » Monſieur, *lui dit-on*, ſi vous vouliez » bien prendre cette affaire en main, » perſonne n'a un plus grand aſcendant ſur les plus huppés de la Paroiſſe » que vous. Je ſuis aſſuré qu'un ſeul » mot de votre part engageroit un tel. » Ah! Monſieur, ſi vous preniez une » fois la choſe à cœur, je la regarderois comme faite. » Si par cette eſpece de Rhétorique on peut gagner quelque vieux fou, ou quelque glorieux intriguant & riche, ou du-moins réputé tel, la choſe commence à devenir faiſable. On en diſcourt dans les premieres familles. Le Curé, ou ſon Vicaire, & le Lecteur prônent par-tout ce pieux projet. Pendant ce tems-là, les premiers promoteurs ne ſe donnent au-

cun rélâche, ils ſont infatigables. S'ils ſont ſujets à quelques vices de notorieté publique, ils les ſacrifieront pour établir déſormais leur réputation ; ou du moins ils ſe tiendront mieux ſur leurs gardes, & apprendront à jouer le rôle d'hypocrite. Perſuadés comme ils ſont que les œuvres de ſurérogation qu'ils récommandent, & la piété qu'ils célebrent dans leurs diſcours, ſont incompatibles avec le vice & les déreglemens, ils tâchent de les dérober aux yeux du public.

Le nombre de ces petits peres de la Patrie augmenté, ils forment une ſociété, & déterminent des Aſſemblées réglées, où chacun cachant ſes vices, a la liberté de déployer ſes talens. La Religion eſt le ſujet de la converſation. On y diſcourt de la miſere du tems, qu'on attribue à l'athéiſme & à l'impiété. On y voit rarement des perſonnes de mérite qui vivent dans la ſplendeur, & des gens qui, occupés à ſe pouſſer dans le monde, ont beaucoup d'affaires. Quand des perſonnes de ſens & bien élevées n'ont rien à faire, elles cherchent généralement de meilleurs amuſemens. Tous ceux qui ont des vues tant ſoit peu rélevées, ſe feront

ront pour l'ordinaire de la peine de ſe trouver dans ces conférences : mais ils doivent contribuer à cet établiſſement, ou ſe réſoudre à mener une vie ennuyeuſe dans la Paroiſſe. Deux ſortes de gens viennent volontairement dans ces aſſemblées : les véritables membres de l'Egliſe *Anglicane*, & les ruſés pécheurs. Les premiers s'y rendent par de très bonnes raiſons, mais qu'ils n'ont garde de dire. Les derniers s'y trouvent, parce qu'ils regardent cette action comme méritoire, & par où ils eſperent d'expier leurs crimes. Ils croyent d'obliger Satan à céder les prétentions qu'il a ſur eux, en conſidération des petites ſommes qu'ils donneront pour le fond charitable. Quelques-uns y viennent pour augmenter leur commerce, & faire des connoiſſances. Pluſieurs même vous avoueroient, s'ils oſoient ouvrir leur cœur, qu'ils n'auroient jamais eu aucune part dans ce projet, s'ils n'avoient eu envie d'être mieux connus dans la Paroiſſe. Les perſonnes judicieuſes, qui ſentent la folie de ce pieux deſſein, & qui n'ont rien à craindre de ces gens, ſe laiſſent perſuader de contribuer à la fondation, afin de ne pas paſſer pour

gens

gens ſinguliers, qui ont la temerité de s'oppoſer à tout le monde. Ceux même qui d'abord étoient réſolus à refuſer d'y entrer, ſont ſi fort tourmentés & importunés, qu'ils ſont obligés de ſe retracter. Après avoir calculé les frais de cet établiſſement, on voit ce qu'il en coutera aux principaux Paroiſſiens. Cette ſomme, par cette juſte repartition, devient ſi peu conſidérable, que c'eſt un nouveau motif qui engage pluſieurs perſonnes à contribuer pour cette fondation : gens qui ſans cela ſe ſeroient obſtinés, & vivement oppoſés à tout ce plan.

Les Directeurs des Ecoles de Charité ſont ordinairement des gens du moyen ordre. Pluſieurs même ſont pris du nombre de ceux de moindre condition, lorſque l'ardeur de leur zele ſupplée à la baſſeſſe de leur état. Demandez à ces dignes Directeurs, pourquoi ils ſe donnent tant de mouvemens, même au préjudice de leurs propres affaires. Chacun en particulier, ou tout le Corps vous répondra unanimement, que c'eſt par égard pour la Religion & pour l'Egliſe. Tous vous diront que le ſeul motif qui les fait agir, c'eſt le plaiſir qu'ils goûtent à contri-

contribuer au bien & au ſalut éternel de pluſieurs pauvres innocens, qui ſuivant toutes les apparences auroient couru à la perdition, ſur tout dans ces tems impies où les moqueurs & les eſprits forts ſont en ſi grand nombre. Aucune de ces perſonnes, ſi vous les croyez, n'a penſé à ſon intérêt particulier. Ceux même qui fourniſſent à ces enfans les choſes dont ils ont beſoin, n'ont jamais eu le moindre deſſein de gagner ſur ce qu'ils vendent pour l'uſage de ces Ecoles. Dans toutes les autres occaſions, leur avarice & leur avidité inſatiable pour le gain, paroiſſent à la vérité d'une maniere très-viſible: dans celle-ci ils ont renoncé à leur humeur intereſſée, & ils ne s'y ſont propoſés aucune fin mondaine. Un motif ſurtout, qui n'eſt nullement celui qui contribue le moins à les exciter, mais qui doit être ſoigneuſement caché, c'eſt la ſatisfaction qu'ils goûtent à régler & à diriger. Il y a dans le nom de *Directeur* un ſon mélodieux, qui charme les gens d'un moyen état. Chacun admire l'autorité, & envie les droits de la Superiorité. *Imperium in belluas*, l'empire ſur les bêtes féroces a même ſes délices. Il y a du

plaiſir

plaiſir à avoir quelque choſe à gouverner ; & c'eſt ſurtout ce plaiſir qui donne à la nature humaine la force de ſupporter l'ennuieux eſclavage d'un Maître d'école. Si donc on reſſent la moindre ſatisfaction à gouverner des enfans, quels ne doivent pas être les raviſſemens de ceux qui dirigent le Maître d'école lui-même ! Combien de belles choſes ne dit-on point, & n'écrit-on pas à un Directeur, lorſqu'il s'agit d'élire un Maître d'école ! Qu'il eſt agréable de recevoir des louanges, lors ſurtout qu'on ne s'apperçoit, ni de ce qu'il y a de dégoûtant dans les flatteries, ni de la dureté des expreſſions, ni de la pedanterie du ſtile !

Ceux qui peuvent examiner la nature humaine, trouveront toujours que les vues que ces perſonnes déclarent, ſont celles auxquelles ils penſent le moins ; & que celles que ces Directeurs nient formellement, ſont les plus réelles. Il n'eſt point d'habitude, ou de qualité qui s'acquiert plus aiſément que l'hypocriſie. Rien ne s'apprend plutôt que de nier & de déguiſer les ſentimens de notre cœur, & les principes qui nous font agir.

Les

Les ſemences de chaque paſſion nous ſont ſi naturelles, que perſonne ne vient au monde ſans en être en poſſeſſion. Or ſi nous conſiderons les amuſemens & les récreations des petits enfans, nous obſerverons que généralement tous ceux à qui on le permet, prennent plaiſir à badiner avec de petits chats, ou avec de jeunes chiens. Pourquoi ſont-ils ſi generalement portés à élever & à nourrir ces pauvres créatures ? C'eſt qu'ils peuvent leur faire tout ce qu'il leur plaît, & les mettre dans telle poſture & dans tel état qu'ils veulent. Le plaiſir qu'ils reſſentent dans ces ſortes d'amuſemens, vient originairement de cet amour pour la domination, & de ce panchant naturel que nous avons à uſurper & à exercer quelque autorité ſur les êtres qui nous environnent.

Revenons à notre Ecole. Quand ce grand ouvrage eſt fini, on voit la joie & le contentement peints ſur le viſage de tous les Paroiſſiens. Pour découvrir la cauſe qui produit ce plaiſir, je me crois obligé de faire une petite digreſſion.

Par tout il y a des hommes pauvres & malpropres, qui couverts de ſales haillons

haillons bleſſent notre vue. Nous regardons en general ces gens comme de miſérables créatures ; & à moins qu'ils n'ayent quelque choſe de fort remarquable, nous n'y faiſons preſque pas attention. Cependant il ſe trouve ſouvent parmi ces gueux, de beaux hommes, qui ont la taille bien faite. Mais ſi quelqu'un de ces hommes devient ſoldat, quel changement n'obſerve-t-on point chez lui, dès-qu'il a endoſſé ſon juſte-au-corps rouge ! Quelle révolution n'apperçoit-on pas dans ce guerrier, lorſque la tête ornée d'un bonnet de Grenadier, & armé de ſa grande épée de Catalogne, il nous regarde fiérement ! Ainſi harnaché, il nous plaît. Tous ceux qui l'ont connu, ont d'autres ideés de ſes qualités, qu'ils n'en avoient pendant qu'il étoit dans ſes haillons. Le jugement que l'un & l'autre ſexe forme ſur ſon compte, eſt bien different de celui qu'ils avoient porté auparavant. Il y a quelque analogie entre ce cas, & celui des enfans des Ecoles de Charité. Dans l'uniformité qui fait plaiſir à la plupart des gens, il y a une beauté naturelle. Il eſt agréable à l'œil de voir des enfans, tant garçons que filles, propres

propres & uniformément équipés, marcher deux à deux, & en bon ordre. Il eſt certain qu'on proméne avec plaiſir ſes yeux ſur des enfans ainſi parés. Mais ce qui rend encore plus généralement ſenſible à ce plaiſir, c'eſt la part imaginaire, que même les domeſtiques, & les moindres membres de la Paroiſſe, croyent avoir à tout cela. On dit, ſans qu'il en coûte rien, NOTRE ECOLE DE LA PAROISSE, NOS ENFANS DE CHARITE'. Dans tout ceci il y a une eſpéce, une ombre de propriété, qui chatouille tous ceux qui croyent avoir quelque droit de faire uſage de ces mots : mais plus ſpecialement ceux qui contribuent actuellement, & qui ont eu une grande part à cette ŒUVRE PIE.

Il eſt preſque inconcevable, comment il ſe peut que les hommes connoiſſent ſi peu leur propre cœur, & ce qui ſe paſſe intérieurement chez eux, que de prendre la Foibleſſe, la Paſſion, & l'Enthouſiaſme, pour la Bonté, la Vertu, & la Charité. Rien n'eſt cependant plus vrai. Ces Juges aveugles prennent la ſatisfaction, la joie, & les tranſports qu'ils reſſentent, pour des principes de Piété & de

de Religion. Quiconque conſiderera ce que j'ai dit dans les deux ou trois dernieres pages, & qui permettra à ſon imagination de réflechir ſur ce qu'il a entendu & vu ſur ce ſujet, découvrira ſuffiſamment pourquoi les Ecoles de Charité ſont ſi en vogue, ſi unanimement approuvées & admirées par des perſonnes de tout ordre, de tout ſexe, & de toute condition. Pour exprimer ce phénomene, on n'a pas beſoin de recourir à l'Amour de Dieu, & au Chriſtianiſme. C'eſt une matière dont tout le monde peut parler, & que chacun peut comprendre parfaitement. C'eſt un fonds inépuiſable pour babiller, & qui ſert à entretenir les perſonnes qui ſe trouvent en voyage, ſoit dans les Heux, ſoit dans les Coches. Si un Directeur, après s'être plus animé que d'ordinaire au ſujet de l'Ecole ou du Sermon, ſe trouve par hazard en compagnie, quelles louanges ne lui ſont pas données par les femmes ! ſon zèle & ſes diſpoſitions charitables ſont élevées juſqu'au Firmament. » Sur ma parole, » Monſieur, *dit une vieille Dame*, » nous vous ſommes toutes bien obli» gées. Je ne crois pas qu'aucun de

» vos

» vos Collégues eût été assez accrédité
» pour nous procurer la visite de l'Evê-
» que. On m'a assuré que Mylord *
» étoit venu pour l'amour de vous ;
» quoiqu'il fût un peu incommodé. Je
» n'ai fait que mon devoir, *replique*
» *fort gravement le Directeur.* Je n'é-
» pargne ni la peine, ni la fatigue,
» dès-qu'il s'agit d'être utile à ces En-
» fans, à ces pauvres Agneaux. J'étois
« bien résolu d'avoir une paire de
» Manches de Linon †, quand même
» j'aurois été obligé d'être toute une
» nuit en chemin. Aussi suis-je ravi
» de n'avoir point échoué.

Quelquefois on s'entretient du bâtiment où se tient l'Ecole, & du Paroissien qui le plus vraisemblablement en érigea

* Tous les Evêques d'*Angleterre*, excepté celui de l'Isle de *Man*, sont *Lords-Barons*. Ils prennent comme tels séance dans la Chambre des Pairs. Ces Seigneurs Spirituels du Royaume portent aussi le titre de *Right Reverend Fathers in God, de très-Révérends Peres en Dieu.*

† C'est une partie de l'habillement des Evêques. Il veut dire qu'il avoit résolu d'engager l'Evêque à venir prêcher dans sa Paroisse, & la visiter, quand même il lui en auroit couté beaucoup d'embarras.

érigea un. » La vieille chambre où l'on » fait l'Ecole, & celle où l'on s'assemble » présentement, sont prêtes à tomber » en ruine. Un tel a hérité de son On- » cle un très-grand bien, sans compter » beaucoup d'argent comptant. Mille « livres sterling de plus ou de moins, » sont pour lui un très-petit objet.

D'autres parlent de la grande foule d'auditeurs qu'on voit dans quelques Eglises, & des sommes considérables qu'on y amassent; d'où par une facile transition ils viennent à s'entretenir de l'habilleté, des differens talens, & de l'orthodoxie des Ecclésiastiques. » Le » Docteur N... N... est une person- » ne d'un esprit peu commun, & d'un » savoir profond. Je le crois même » fort affectionné à l'Eglise: cependant « il ne réussit point, lorsque dans ses « sermons il traite de la Charité. Mais » il n'y a point au monde d'homme « plus merveilleux pour cela que » S.... Il force les avares à tirer l'ar- » gent de leurs poches. Quand il prê- » cha dernierement pour NOS ENFANS, « je suis assuré que plusieurs personnes » donnerent au-delà de ce qu'ils s'é- » toient proposés en venant à l'Eglise. » Je le vis sur leurs visages, & je m'en- » réjouïs véritablement. Un

Un autre charme qui prévient extrêmement en faveur des Ecoles de Charité, c'eſt l'opinion généralement établie parmi la plupart des hommes, qui croient que ces Ecoles ne ſont pas ſimplement utiles à la ſociété, par rapport à ſon bonheur temporel, mais encore que le Chriſtianiſme ordonne & exige qu'on faſſe de ces ſortes d'établiſſemens, ſi l'on veut avoir part au bonheur à venir. Ces Ecoles ſont vivement & ardemment recommandées par tous le Corps Eccléſiaſtique. Le Clergé a plus employé de peine & d'éloquence ſur ce ſujet, que ſur aucun autre point du Chriſtianiſme que ce ſoit. Ce ne ſont point de jeunes gens, ou de pauvres écoliers ſans crédit qui exaltent ces fondations, mais les plus ſavans de nos Prélats, les plus éminens par leur orthodoxie; ceux même qui ne ſe fatiguent pas ſouvent pour d'autres ſujets, ſe ſont donnés de grands mouvemens dans cette occaſion. Par rapport à la Religion, peut-on douter qu'ils ne connoiſſent ce qu'elle exige principalement de nous, & ce qui eſt par conſéquent le plus néceſſaire pour obtenir le ſalut? Et par rapport aux affaires du monde, qui connoîtroit

mieux les intérêts du Royaume que les ſages de la nation, dont les Lords ſpirituels ſont une branche ſi conſidérable?

On tire de ces ſacrées déciſions pluſieurs conſéquences. Prémièrement, ceux qui contribuent de leurs bourſes, ou par leur crédit, à augmenter ou à maintenir ces Ecoles, ſont tentés de regarder ces actions comme plus méritoires, qu'ils ne les auroient enviſagées s'ils n'y avoient aucune part. En ſecond lieu, tous ceux qui ne peuvent, ou qui ne veulent en aucune maniere y contribuer, ſont obligés d'en parler avec éloge. Quoiqu'il ſoit difficile de ſe bien conduire dans les choſes qui ſont oppoſées à nos paſſions, cependant il eſt toujours en notre pouvoir de ſouhaiter que les bienfaits des autres ſoient utiles. Il n'en coute pas beaucoup à faire de pareils ſouhaits. Parmi le vulgaire ſuperſtitieux, à peine trouve-t-on une perſonne aſſez impie, pour ne pas s'imaginer que la ſimple approbation qu'il donne aux Ecoles de Charité, ne doive lui faire naître la douce eſpérance de voir un jour expier par-là ſes péchés. C'eſt par le même principe que les plus vicieux font

ſervir

ſervir à leur conſolation, l'amour & la vénération qu'ils ont pour l'Egliſe. Les plus inſignes ſcélérats trouvent ainſi occaſion de montrer la droiture de leurs inclinations, ſans qu'ils faſſent aucuns frais pour cela.

Mais ſi toutes les choſes que j'ai avancées, ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour engager les hommes à maintenir l'idole dont je parle, il y en a un autre qui portera infailliblement la plupart des gens à la défendre. Nous aimons tous naturellement à triompher. Quiconque donc prendra parti pour ces Ecoles, eſt ſûr de la victoire, dumoins dans neuf compagnies ſur dix. Qu'il diſpute avec qui que ce ſoit, appuyé de ce qu'il y a de ſpécieux dans cette opinion, & de la pluralité des ſuffrages, il défend un château, ou une forteresſe imprenable, où il ne ſauroit être forcé. Fut-ce même l'homme le plus ſage & le plus vertueux, qui, pour prouver le tort que la ſociété, reçoit des Ecoles de Charité, ou du moins de leur multiplicité, produiſît tous les argumens que j'avancerai dans la ſuite, & d'autres encore plus forts; la vogue ne ſera jamais pour lui. Diſputât-il contre le plus grand

grand faquin du monde, qui feroit ſeulement uſage du jargon particulier à cette eſpece de Charité & de Religion, il perdra toujours ſa cauſe dans l'opinion du vulgaire.

La ſource donc & l'origine de tous les bruits, & de toutes les clameurs qui ſe ſont élevées en faveur des Ecoles de Charité, doit être cherchée principalement dans les foibleſſes & les paſſions humaines. Du-moins eſt-il très-poſſible qu'une Nation ait la même tendreſſe, & brûle du même zèle pour ces Ecoles, qu'on en remarque parmi nous, ſans que ce fût cependant par aucun principe de Vertu ou de Religion. Encouragé par cette conſidération, j'attaquerai avec plus de liberté cette erreur vulgaire, & je tâcherai de prouver clairement que cette éducation forcée eſt pernicieuſe au public, bien loin de lui être utile. Le bien de la Societé exige de nous des égards ſupérieurs à toute autre loi, & à toute autre conſidération. Je ne chercherai donc point d'autre excuſe, pour me juſtifier de ce que j'oſe ainſi differer des ſentimens que profeſſe aujourd'hui le ſavant & réverend Corps de nos Théologiens. Ce ſera-là

ma

ma ſeule apologie, pour me diſculper de ce que je me hazarde à nier pleinement, ce que j'ai avoué tout à l'heure être affirmé par la plupart de nos Evêques, & des membres du Clergé Inferieur. Puiſque notre Egliſe ne prétend pas même être infaillible dans le Spirituel, quoique les matieres en ſoient directement de ſon reſſort, on ne fera point d'injure au Clergé, lorſqu'on croira qu'il peut errer dans le temporel, qui dépend moins de ſes ſoins immédiats..... Mais je reviens au ſujet que je me ſuis propoſé.

Après la malédiction de la terre, devenus incapables d'avoir d'autre pain que celui que nous mangeons à la ſueur de notre viſage, il eſt manifeſte qu'il faut bien des fatigues & bien des ſoins, avant que l'homme, conſideré dans le ſimple état de nature, puiſſe être pourvu de tout ce qui lui eſt abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, & pour le ſimple entretien de ſa nature corrompue. Mais ces ſoins, ces peines & ces fatigues augmentent infiniment, ſi l'on veut ſe rendre la vie agréable, lorſque devenu membre de la ſociété civile, on a reçu quelque éducation; ſurtout

lorque

lorſque, par un accord mutuel, un très-grand nombre de perſonnes ſe ſont liées enſemble pour former un Corps Politique. Dans cet Etat, plus les lumieres de l'homme augmenteſſt, plus eſt grande la varieté des travaux néceſſaires & requis pour le mettre à ſon aiſe. Une ſocieté ne pourroit ſubſiſter long-tems, ſi pluſieurs de ſes Membres vivans dans l'oiſiveté, & jouiſſant de tout l'aiſe & de tous les plaiſirs qu'ils peuvent inventer, il n'y avoit en même tems une multitude proportionnée de gens qui ſupléaſſent à ce défaut, en faiſant l'ouvrage que les premiers devroient faire. Par la coutume & par la patience ils endurciront ainſi leurs corps, en travaillant pour les autres & pour eux-mêmes.

L'abondance & le bon marché des denrées dépendent beaucoup du prix & de la valeur qu'on met à ce travail. Ainſi le bonheur de toutes les Sociétés, même avant que d'être infectées du luxe étranger, éxige premierement que le travail ſoit éxecuté par ceux de ces Membres, qui forts & robuſtes ne ſe ſont jamais accoutumés à l'aiſe, à la pareſſe & à l'oiſiveté. Il faut en ſecond lieu que ces mêmes Ouvriers

ſoient faciles à contenter par rapport au néceſſaire de la vie. Charmés ſeulement d'être vétus, ils ne ſe feront aucune peine de porter les étoffes les plus groſſieres. Ne ſe propoſant que de ſe nourrir ſans aucun égard au goût, ils ne prendront qu'une nourriture ſaine, qui puiſſe appaiſer la faim; & ils ne demanderont pour boiſſon, que ce qui peut éteindre la ſoif.

Comme toutes les occupations baſſes & ſerviles doivent preſque ſe faire pendant le jour, c'eſt auſſi par cette partie du tems que les ouvriers meſurent actuellement leur travail, ſans penſer en aucune maniere ni aux heures qu'ils y ont employées, ni à la laſſitude qu'ils pourroient reſſentir. Si le mercenaire qui vit à la campagne doit ſe lever de bon matin, ce n'eſt point qu'il ſe ſoit aſſez repoſé, mais parce que le ſoleil va ſe lever. Or ce dernier article ſeul ſeroit d'une dureté inſupportable à ces perſonnes faites, qui même auroient au deſſous de trente ans, ſi durant leur bas âge elles s'étoient accoutumées à reſter au lit auſſi long-tems qu'elles pouvoient dormir. Mais ces trois gênantes conditions réunies forment un tel genre

de vie, qu'un homme élevé plus mollement voudroit à peine s'y résoudre, quand même par-là il pourroit se délivrer d'une dure prison, ou même d'une femme grondeuse.

Il faut que dans une Nation il y ait un grand nombre de gens de cette espece. Des Loix sages doivent donc cultiver & entretenir des personnes de cette sorte avec tout le soin imaginable. Il faut prévenir la rareté de ces gens avec la même attention qu'on previent la rareté des denrées. Personne ne seroit pauvre, ni ne se fatigueroit pour gagner sa vie, s'il pouvoit faire autrement. Le besoin qui force les hommes à se résoudre à tout souffrir, c'est celui qui consiste dans le manger & dans le boire. Dans les climats froids, il faut de plus se procurer des habits & un logement. Sans ces besoins on ne trouveroit qui que ce soit qui voulût se donner de la peine & travailler. Mais les occupations les plus pénibles sont considerées comme des plaisirs réels, dès qu'elles empêchent un homme de mourir de faim.

Dans une Nation libre où il n'est pas permis d'avoir des esclaves, les

plus

plus ſûres richeſſes conſiſtent à pouvoir diſpoſer d'une multitude de pauvres laborieux. C'eſt une pepiniere intarriſſable pour les Flottes & pour les Armées. Sans ces ſortes de gens, on ne jouiroit d'aucun plaiſir, & on n'eſtimeroit point ce qu'un pays produit. Pour rendre la Societé heureuſe, & pour que les particuliers ſoient à leur aiſe, lors même qu'ils n'ont pas de grands biens, il faut qu'un grand nombre de ſes Membres ſoient ignorans, auſſi bien que pauvres. Les lumieres augmentent & multiplient nos déſirs; & moins l'homme ſouhaite de choſes plus il ſupplée aiſément à ſes néceſſités.

La proſpérité & le bonheur de chaque état exigent donc que les connoiſſances du pauvre laborieux ſe terminent à ſes ſeules occupations; & que par rapport aux choſes de ce monde, elles ne s'étendent jamais au delà de ce qui regarde ſa vocation. Un Berger, un Laboureur, ou quelqu'autre Païſan, plus il connoît le monde, & les choſes qui ſont étrangères à ſon travail ou à ſon occupation, moins il ſera propre à en ſupporter les fatigues & les peines avec joie & avec contentement.

Lire, écrire & chiffrer ſont des talens abſolument néceſſaires à ceux qui en ont beſoin pour leurs affaires. Mais ces connoiſſances ſont fort pernicieuſes aux gens pauvres, qui ne vivant pas de ces arts, ſont obligés de travailler pendant les ſix jours de la ſemaine, pour ſe procurer leur pain quotidien. Peu d'enfans font quelques progrès à l'école, avant qu'ils ſoient parvenus à un âge qui les mettroit en état de s'occuper à quelque autre ouvrage utile. Ainſi chaque heure que les enfans pauvres employent ſur les livres, c'eſt tout autant de tems perdu pour la Société.

Il eſt moins fatigant d'aller à l'école, que de travailler. Plus les enfans continueront dans ce genre aiſé de vie, moins ils ſeront propres à travailler comme il faut. Devenus grands, les forces & l'inclination leur manquent pour cela. Les hommes deſtinés à finir leurs jours dans un genre de vie laborieux, ennuyant & pénible, s'y ſoumettront toujours plus patiemment, lorſqu'on les y mettra de bonne heure. Un travail pénible & une nourriture des plus groſſières, ſont des punitions qu'on inflige aux malfaiteurs coupables de certains crimes. Mais

lorſ-

lorſqu'on les impoſe à des perſonnes innocentes, qui n'y ont point été accoutumées ni élevées, c'eſt une des plus grandes cruautés.

On n'apprend pas à lire & à écrire ſans qu'il en coute quelques efforts & quelque application. C'eſt ce qui fait qu'à peine ces jeunes Gens y ont-ils fait quelques progrès, qu'ils s'eſtiment infiniment ſupérieurs à ceux qui n'en connoiſſent rien. Souvent même on voit leur vanité les aveugler ſi ridiculement, qu'ils ſe conſiderent comme des êtres d'une autre eſpèce. Tous les hommes ont naturellement de l'averſion pour la peine & pour le travail. Il eſt donc naturel qu'ils faſſent un grand cas des qualités qu'ils n'ont acquiſes qu'au dépens de leurs aiſes & de leur repos pendant pluſieurs années.

Ceux qui conſument une partie de leur jeuneſſe à apprendre à lire, à écrire & à chiffrer, ſe flattent avec raiſon d'être employés dans des occupations où ces talens peuvent être de quelque uſage. Ainſi la plupart regarderont avec le dernier mépris le travail pénible. Ils croiroient ſe mécaniſer, s'ils entroient au ſervice

d'autrui, & s'ils s'occupoient de quelque métier vil pour quelque légére récompenſe. Un homme qui a reçu de l'éducation, pourra par choix s'appliquer à l'agriculture, & même s'acquiter avec empreſſement de l'ouvrage le plus bas & le plus pénible : mais pour cela il faut qu'il s'agiſſe de ſon propre ouvrage, & que l'avarice, la néceſſité, le ſoin d'une famille, ou quelque autre motif preſſant l'y ſollicite. Pour l'engager à être ſimple mercenaire, ou à ſervir un Fermier, on devroit lui donner des gages extraordinaires. Il ne ſeroit même pas auſſi propre à remplir ces pénibles fonctions, qu'un ouvrier qui a toujours travaillé à la journé, qui a été élevé autour d'une charrue ou d'un tombereau, & qui ne ſe ſouvient pas d'avoir jamais vécu d'une autre manière.

Remarquons de plus qu'il n'eſt perſonne qui ſoit plus empreſſé à rendre quelque ſervice bas à quelqu'un, que l'inferieur à l'égard de ſon ſupérieur : & lorſque je parle d'inférieurs, j'entens non ſeulement ceux qui ont moins de richeſſes, de crédit ou de qualité, mais auſſi ceux qui ont moins de connoiſſances

noiſſances ou d'eſprit, que ceux que je nomme ſupérieurs. Jamais un domeſtique n'aura de reſpect pour un maître, s'il a aſſez d'eſprit pour s'appercevoir qu'il ſert un fou. Nous obéiſſons ſans preſque nous en appercevoir, à ceux qui doivent nous apprendre quelque choſe. Plus nous croyons habiles & ſages ceux qui nous enſeignent ou qui nous dirigent, plus nous avons de déférence pour leurs inſtructions & pour leurs ordres. Perſonne n'eſt ſoumis avec plaiſir à ſes égaux. Je ſuis même perſuadé que ſi le cheval avoit autant de connoiſſance que l'homme, il ne ſeroit pas fort ſûr de ſe hazarder à le monter.

Jamais je ne me ſentis moins d'envie de faire une digreſſion, il en faut cependant une ici. Mille verges trempent dans le vinaigre, toute la malice des petits Pédans eſt préparée contre moi, de ce que je ſuis aſſez hardi pour attaquer la voix de par Dieu, & m'oppoſer à l'A, B, C, les vrais élémens de toute littérature.

Ce n'eſt point ici une terreur panique, le lecteur même conviendra que mes craintes ſont très-fondées, s'il conſidère quelle armée de Tyrannaux

j'ai à combattre. Combien de maîtres d'Ecole qui uſent actuellement, & ſans relâche, de poignées de verges ! Combien de perſonnes ne ſollicitent pas pour avoir la même permiſſion ! Mais quand je ne me ferois pas d'autres ennemis, par la liberté avec laquelle je parle des Ecoles de Charité, que ceux de l'un & de l'autre ſexe qui y ayant pris du dégoût pour les occupations manuelles meurent miſérablement de faim dans tout le Royaume de la grande-Bretagne; je ſuis perſuadé que, par un calcul des plus modeſtes, j'en aurois tout au moins une centaine de mille. Leur éducation a augmenté l'antipathie naturelle qu'ils avoient pour les travaux pénibles, & le déſir de commander s'eſt accru à proportion des progrès qu'ils ont faits. Déjà ils ſont devenus incapables d'obéir, ils ambitionnent d'être maîtres ou maitreſſes d'Ecole. De quel œil ne doivent-ils donc pas regarder une perſonne qui cherche à faire aller leurs eſpérances en fumée ?

Il me ſemble que je les entends crier, que jamais on n'a débité de doctrine plus dangereuſe; qu'il faut être fou & un franc Papiſte, pour l'enſeigner

gner. On demandera quelle Brute de Sarazin peut employer ſes cruelles armes pour détruire le ſavoir. Ils m'accuſeront, ſuivant toutes les apparences, de travailler, de concert avec le Prince des ténébres, à introduire dans ce Royaume plus d'ignorance & de barbarie, que jamais les Goths & les Vandales n'en ont occaſionné depuis que la lumière évangélique a paru dans le monde. Quiconque oſe s'expoſer à la haine publique, doit s'attendre à ſe voir accuſer de crimes dont il ne fut jamais coupable. On ſoupçonnera que j'ai conſpiré pour effacer de ſa mémoire des hommes les ſaintes écritures. Peut-être même ſoutiendra-t-on que ce fut à ma requête, que les petites bibles qu'on publia par privilége l'an MDCCXXI, pour être diſtribuées aux Ecoles de Charité, furent rendues illiſibles par la pauvreté des caracteres & du papier. Cependant je proteſte que j'en ſuis tout auſſi innocent qu'un enfant qui n'eſt pas né. Mon cœur eſt agité de mille craintes. Plus je réfléchis ſur la ſituation où je me mets, & plus je la trouve triſte. Une ſeule choſe me raſſure. Je ſuis preſque perſuadé qu'à peine ſe

tron-

trouvera-t-il quelqu'un qui ſe ſouvienne de ce que je dis ici, ou qui y faſſe la moindre attention. Mais ſi je ſoupçonnois que ce que j'écris ſeroit enviſagé comme étant de quelque poids auprès d'une partie tant ſoit peu conſidérable de la ſociété, je n'aurois ni la force ni le courage de déſobliger tous les ouvriers. Je ne puis m'empêcher de rire lorſque je réfléchis à la variété des rudes ſouffrances qui me ſeroient préparées par ces gens, que le déſir de la vengeance rendroit ingénieux. Chacun ſans doute inventeroit quelque ſuplice qui déſigneroit emblématiquement mon crime. Si je n'étois pas ſubitement poignardé par les canifs inutiles qu'on m'enfonceroit juſqu'aux manches dans tout mon corps, la Compagnie des Libraires me faiſiroit pour m'enterrer vivant dans leur ſale ſous un tas d'A B C, d'Alphabets, & d'autres livres dont les enfans ſe ſervent pour apprendre à épeller & à orthographier; parce que j'aurois été cauſe que ces livres leur ſeroient reſtés ſur les bras. Ou bien on me mettroit dans un moulin à papier, pour y être moulu pendant la ſemaine qu'il ſeroit obligé de reſter oiſif à cauſe de

mes

mes écrits. Les faiſeurs d'encre, animés pour le bien public, s'offriroient en même tems à me tourmenter avec leurs aſtringens, & de me noyer dans la noire liqueur que je les aurois empêché de débiter; & il pourroit peut-être y en avoir une aſſez grande quantité, pour me faire mourir dans moins d'un mois. Si j'échapois à la cruauté de cette foule d'ennemis réunis, j'aurois encore à eſſuyer le reſſentiment redoutable d'un Monopoleur. Bientôt je me verrois accablé & aſſommé avec les petites bibles déjà garniés de léton pour mon malheur, qui deviendroient inutiles à toutes autres choſes, dès-que les inſtructions charitables viendroient à ceſſer. Les exercices ſeroient véritablement polémiques.

Cette digreſſion, quelque extravagante qu'elle puiſſe paroître à un ſévére cenſeur, qui traite tout enjouement d'impertinence, n'eſt point encore finie. J'ai à me diſculper très-ſérieuſement de l'accuſation réelle qu'on fera contre moi. Il eſt à propos que je prouve que je n'ai aucun deſſein de détruire ni les Arts ni les Sciences. Par-là je diſſiperai les craintes que les directeurs des colléges, & les autres per-

perſonnes qui cherchent à avancer les ſciences humaines, pourroient avoir conçues, en voyant que je regarde l'ignorance comme un ingrédient néceſſaire dans la ſociété civile.

Je déclare donc premierement, que je voudrois qu'il y eût dans chaque Univerſité, le double des profeſſeurs qu'il y a aujourdhui. La théologie eſt aſſez bien pourvue de docteurs, mais les deux autres Facultés ſont très-mal enſeignées. La médecine ſurtout manque de profeſſeurs. Chaque branche d'un Art ſi utile devroit avoir deux ou trois docteurs, qui priſſent la peine d'enſeigner ce qu'ils auroient découvert. Un homme vain a beaucoup d'occaſion de faire briller ſon génie dans les leçons publics; mais d'un autre côté, les inſtructions particulieres ſont plus utiles aux étudians. Les profeſſeurs doivent négliger ces premieres fonctions, & ne s'appliquer qu'aux ſecondes. La pharmacie & la connoiſſance des ſimples ſont auſſi neceſſaires que l'anatomie & l'hiſtoire des maladies. Il eſt honteux que des gens qui ont reçu le doctorat, & le droit ſur la vie de leur concitoyens, ſoient obligés de venir à *Londres*, pour s'inſtruire des drogues

drogues & de la compoſition des remedes, & de recevoir des inſtructions de perſonnes qui n'ont jamais fréquenté d'Univerſités. Quel deſordre n'eſt-ce point que dans cette capitale, on trouve dix fois plus d'occaſions de ſe perfectionner dans l'anatomie, dans la botanique, dans la pharmacie & dans la pratique de la médecine, que l'on n'en pourroit avoir dans nos deux Univerſités priſes enſemble ? Ira-t-on chez un vendeur d'huile acheter des étoffes de ſoie ? Les merciers négocieront-ils en jambons & en marinade ? Si les choſes étoient bien réglées, les hôpitaux ſeroient auſſi utiles aux étudians en médecine pour ſe perfectionner dans leur profeſſion, qu'ils pourroient l'être aux pauvres pour y recouvrer leur ſanté.

Le bon ſens doit ſervir à diriger les hommes dans les ſiences, auſſi-bien que dans les Arts. Perſonne ne ſera aſſez fou pour mettre ſon fils chez un Orfévre, s'il avoit deſſein d'en faire un marchand de toiles. Pourquoi donc donner un théologien pour précepteur à un jeune homme qu'on deſtine à être Avocat ou Médecin ? Les langues, il eſt vrai, la logique, & la philoſophie

phie, ſont les premiers, principes requis également dans les trois profeſſions. Mais il y a ſi peu de ſecours pour un médecin dans nos univerſités, qui ſont ſi riches, & qui entretiennent tant de ventres pareſſeux pour boire, manger, & avoir des appartemens également magnifiques & commodes, que ſi ce n'étoit les livres (avantage qui eſt commun aux trois Facultés) on pourroit tout auſſi bien acquerir à *Oxford* ou à *Cambridge* les qualités requiſes pour être marchand en Turquie, que pour être médecin. Or ſuivant mon petit ſentiment, c'eſt-là une forte preuve qu'une bonne partie des grandes richeſſes que poſſedent ces Univerſités, ne ſont pas auſſi-bien appliquées qu'elles pourroient être.

Les profeſſeurs, outre les appointemens qui leur ſont donnés par le public, devroient avoir des gratifications de tous les étudians qu'ils enſeignent; afin que l'intérêt ſe joignant à l'émulation & à l'amour pour la gloire, ils fuſſent plus efficacement animés au travail. Il faudroit qu'on appellât aux chaires profeſſorales, les perſonnes qui ayant les qualités néceſſaires pour enſeigner, excelleroient

dans

dans quelque ſience, ou ſeulement dans quelque partie d'une ſience, ſans s'embaraſſer de quel parti, de quelle ſecte, de quel pays il ſeroit. N'importe qu'il fût blanc ou noir, il ſuffiroit que ſon habileté fût connue. Les Univerſités ſeroient alors des eſpèces de foires, où l'on trouveroit toutes ſortes de ſiences. Aux foires de *Leipzig*, de *Francfort*, & des autres endroits d'*Allemagne*, établies pour ſe pourvoir des differentes marchandiſes ou denrées dont on a beſoin, on ne s'embaraſſe point ſi les marchands ſont étrangers ou citoyens. Les gens s'y rendent de toutes les parties du monde, tous y ont les mêmes priviléges.

Je ſerois d'avis qu'on exemptât de payer ces gratifications, tous les étudians deſtinés au Saint Miniſtére. Il n'y a pas de Faculté qui ſoit auſſi immédiatement néceſſaire au gouvernement d'une nation que celle du Miniſtère. Il doit d'ailleurs y avoir un grand nombre de Théologiens dans cette Iſle, ainſi je ne voudrois pas qu'on décourageât qui que ce ſoit de ſe vouer à cet emploi. Je ſai qu'il y a des perſonnes riches, & même parmi la

nobleſſe, qui ayant pluſieurs enfans en deſtinent quelqu'un pour l'Egliſe. On voit auſſi des perſonnes de bon ſens, ſurtout parmi les Théologiens, qui par un principe de prudence élèvent leurs enfans à cette profeſſion, lorſqu'ils peuvent eſpérer que par leurs amis & par leur crédit ils pourront leur procurer une bonne place d'aggrégé dans quelque Collége, qui puiſſe les faire vivre honnêtement. Mais il faut avouer que ce n'eſt pas de ces familles que nous viennent ces recrues de Théologiens qui reçoivent les ordres chaque année. Nous ſommes redevables à une claſſe de gens toute differente du gros des écléſiaſtiques de ce Royaume, comme on en conviendra dans l'inſtant.

Il ſe trouve parmi les gens du moyen ordre, des bigots qui ſont remplis d'un reſpect ſuperſtitieux pour une robe & une ſoutanne. C'eſt parmi ces perſonnes qu'on voit tant de peres & de meres, qui ont un déſir ardent d'avoir un fils revétu du Sacré Caractere. Ils ne s'embaraſſent ni des talens de ce fils, ni de ce qui pourra réſulter de leurs déſirs inſenſés. Les meres ſurtout ſe repaiſſent chaque jour

de

de l'agréable idée que leurs fils, qui n'ont pas encore douze ans, ſeront un jour Miniſtres. L'amour maternel ſe joignant avec la dévotion, elles entrent dans des extaſes qui leur font répandre des larmes de joie, en penſant au futur plaiſir qu'elles recevront de les voir dans une Chaire, prêcher la Parole de Dieu. C'eſt à ce zèle religieux, qui eſt mis au nombre des foibleſſes humaines que nous ſommes redevables de ce grand nombre de pauvres gens qui heureuſement étudient parmi nous. Je dis heureuſement, puiſque ſans ces déſirs des meres & des peres de baſſe condition, il ne ſeroit pas poſſible que ce Royaume, où les Benefices Eccleſiaſtiques ſont ſi chétifs, pût être fourni du quart des Miniſtres dont il a beſoin. D'où voudroit-on en effet les tirer, que de ces familles? Y a-t-il quelque mortel qui pût vivre des chétives penſions attachées aux Cures, s'il a été ſeulement élevé dans la médiocrité? Il faudroit pour cela qu'il poſſedât une vertu réelle, qu'il y auroit de l'extravagance à prendre d'un Eccléſiaſtique plutôt que d'un Laïque.

Les ſoins que je prendrois pour avan-

cer cette branche du ſavoir, qui eſt plus efficacement utile à la Société, ne m'en feroit pas négliger les autres parties plus curieuſes & plus polies. Si la choſe dépendoit de moi, tous les Arts Liberaux, & toutes les parties de la belle Litterature ſeroient beaucoup plus encouragées qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Dans chaque Comté † il y auroit un beau College, ou même d'avantage, pour y enſeigner le *Grec* & le *Latin*. Chacun de ces Colleges auroit des Maîtres particuliers. Il faudroit que ces établiſſemens, qui ſe feroient aux frais du public, fuſſent ſous l'inſpection de quelque Homme de Lettres élevé en autorité. Leur Rectorat ne ſeroit pas ſimplement titulaire, mais ils devroient prendre effectivement la peine d'entendre, deux fois par an, les examens qui dans chaque Claſſe ſeroient faits par les Maîtres, ſans qu'il leur fût permis de juger des progrès des Diſciples ſur des thêmes, & d'autres épreuves qu'ils n'auroient point vus.

En même tems, j'aboliroïs cette mul-

† Il y a quarante Comtés en *Angleterre*, & trente-cinq en *Ecoſſe*.

multitude de petits Colleges, ou Ecoles qui n'auroient jamais été fondées, ſi les Maîtres n'avoient pas été réduits à la derniere miſere.

C'eſt une erreur vulgaire, que l'on ne ſauroit bien orthographier ni écrire purement notre Langue, ſi l'on n'a point une teinture de *Latin*. Ce ſont des Pedans qui ſoutiennent cette opinion pour leur propre interêt; les plus pauvres d'entre eux à tous égards, en ſont les plus zélés défenſeurs. On les croit bonnement, quoique l'abſurdité de leur ſentiment ſoit évidente. Pour moi, j'aſſure que je connois quantité de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui orthographient parfaitement bien, quoiqu'elles n'ayent jamais étudié le *Latin* : & je ne ſerois pas fort embaraſſé à nommer bien des prétendus ſavans, & des gens qui ont fréquenté les Ecoles Latines pendant pluſieurs années, qui font des fautes les plus lourdes, & de Grammaire, & d'Orthographe.

Il eſt abſolument néceſſaire que ceux qui ſe deſtinent à quelqu'une des Facultés poſſedent le *Latin*. Ceux même qu'on éleve pour être Procureurs, Chirurgiens, ou Apoticaires, de-

 voient

vroient être plus verſés dans cette Langue qu'ils ne le ſont généralement. Mais n'eſt-ce pas perdre ſon tems, ſon argent, & ſa jeuneſſe, que d'aprendre le *Latin*, lorſqu'on eſt appellé à gagner ſa vie dans quelque métier, ou quelque occupation, où cette Langue eſt tout-à-fait inutile? Dès qu'on entre dans les affaires, on oublie bientôt ce que l'on a appris dans ces petites Ecoles; & ſi l'on en conſerve quelque choſe, c'eſt un air de fatuité, de pédantiſme, & d'impertinence, qui ne ſert qu'à nous rendre incommodes dans tous les lieux où nous nous rencontrons. Il eſt peu de perſonnes qui ayent aſſez de force & d'attention pour s'empêcher de concevoir de l'eſtime pour leur cher individu, à l'occaſion des connoiſſances qu'ils ont acquiſes. De quel fond ſurtout de modeſtie & de diſcrétion n'ont-ils pas beſoin, pour empêcher que ces phraſes indigeſtes de *Latin* dont ils ſe ſouviennent, ne les rendent ridicules à ceux qui les entendent?

Suivant mon plan, il faudroit traiter la Lecture & l'Art d'écrire, à peu près comme nous traitons la Muſique & la Danſe. Je voudrois qu'on ne les em-

empêchât, ni ne les encourageât. Pendant qu'il yaura quelque choſe à gagner à enſeigner ces Arts, on trouvera toujours des Maîtres de reſte qui les enſeigneront.

Il n'y auroit que ceux qui étudient pour l'Egliſe, qui apprendroient pour rien les ſiences dont ils ont beſoin. Encore entendrois-je qu'ils payaſſent pour apprendre à lire & à écrire. Si les peres & les meres ſont aſſez pauvres pour n'être pas en état de donner à leur enfans ces premiers élémens, il y auroit une grande imprudence à eux d'aſpirer à quelque choſe de plus élevé.

On devroit auſſi encourager les gens de la plus baſſe condition à donner à leurs Enfans cette partie de l'éducation, en préferant conſtamment ces enfans ainſi élevés, à ceux des ivrognes, des fainéans, des fripons & des ſcélerats, qui n'ont jamais ſu d'autre moyen de ſe procurer de méchans haillons, que de mendier. Au lieu qu'aujourd'hui, ſi l'on a beſoin, pour quelque petit ſervice, d'un garçon ou d'une fille, on ſe croit obligé d'employer quelqu'un des Enfans de l'Ecole de Charité, préferablement

à tout autre. Le choix qu'on fait des enfans pour être reçus dans ces Ecoles, ſemble être une récompenſe qu'on accorde pour l'ordinaire aux plus vicieux & aux plus pareſſeux. Des peres & des meres dont la honteuſe négligence devroit leur attirer des punitions exemplaires, ont la ſatisfaction de voir qu'on les décharge du ſoin d'une famille. Ici vous entendez un homme à moitié ivre faiſant des imprécations contre ſoi-même, qui demande une ſeconde doſe de liqueur forte. » Parce, *dit-il*, qu'on pourvoit ſon » Garçon d'habits, & qu'il va à l'Ecole » pour rien. » Là, vous verrez une femme qui eſt réduite à la derniere miſere par ſa pareſſe, ſans avoir jamais rien fait pour remedier à ſes beſoins, que de les déplorer dans une boutique où l'on vend des liqueurs diſtilées. Pour la récompenſer de ſon affreuſe fainéantiſe, des gens charitables ont ſoin de ſon enfant.

Si tous ceux qui par leur induſtrie peuvent envoyer leurs enfans à l'Univerſité ſont bien inſtruits, il y aura aſſez de ſavans pour fournir cette Iſle. J'en dis de même de tous les autres pays de l'Europe. Jamais on ne manque

que de perſonnes qui ſachent lire, écrire & chiffrer, quand même il n'y auroit qui que ce ſoit qui apprît ces Arts, que ceux qui pourroient payer leurs Maîtres. Il n'en eſt pas des Belles-Lettres comme des Dons du Saint Eſprit. On peut ſe les procurer par argent. Il n'eſt pas même impoſſible, ſi nous en croyons le Proverbe, de ſe procurer de l'eſprit.

J'ai cru qu'il étoit néceſſaire de m'étendre ſur cet article, afin de prévenir les clameurs de ceux des ennemis de la Vérité & de la Probité, qui m'auroient réprefenté comme un homme qui condamnant toute eſpece de ſiences & de connoiſſances utiles, ne cherchoit qu'à répandre d'une maniere impie l'ignorance & la ſtupidité. J'ai promis de répondre aux objections que pourroient me faire les protecteurs des Ecoles de Charité, c'eſt ce que je vais éxecuter préſentement.

Ils diront qu'en élevant avec ſoin ces Enfans, ils ſe propoſent de les mettre en état de vaquer à quelque occupation pénible, & qu'ils n'ont aucun deſſein de leur inſpirer l'oiſiveté.

Il ſemble que j'ai ſuffiſamment répondu à cette objection, en montrant que l'occupation d'aller à l'Ecole étoit une véritable inaction, une oiſiveté réelle, en comparaiſon du travail d'un artiſan ou d'un laboureur. Si j'ai rejetté cette eſpece d'éducation, c'eſt qu'elle rend incapables les enfans du pauvre de s'attacher dans la ſuite à quelque travail de leur reſſort : Lot dont ils ne doivent ni ſe plaindre ni murmurer, pourvu qu'on agiſſe envers eux avec prudence & avec humanité. Il ne me reſte donc plus qu'à parler de la maniere dont on s'y prend pour leur faire apprendre des métiers. Dans ce but je tâcherai de prouver que par-là on rompt l'harmonie qui doit regner dans la Nation, & que la plupart de ces impertinens Directeurs ſe mêlent de choſes qu'ils n'entendent point.

Examinons pour cet effet la Nature de la Societé, & les differentes choſes qui doivent y entrer pour lui donner la force, la beauté & la perfection néceſſaires. Il eſt inconteſtable que dans une Nation, le travail qu'occaſionnent les beſoins réels, le luxe, l'amour de l'aiſe & la délicateſſe,

est prodigieux ; cependant ces occupations, quelqu'excessives qu'elles soient, ne sont point infinies. Mais si vous y en ajoutiez une seule, elle seroit inutile & superflue. Un Marchand qui auroit à *Chéapside* * une belle boutique richement pourvue de Turbans, n'y feroit sans doute pas fort bien ses affaires. Aujourd'hui que le culte de Diane est hors de mode, Demetrius, & tout autre Orphévre se ruineroit bientôt, s'il ne faisoit que des chasses de cette Déesse. Or il y a tout autant de folie à un Ouvrier de faire plus d'ouvrage que l'on n'en consume, & qu'il ne s'en débite, que d'établir & d'inventer des métiers dont personne ne se servira. Dans l'état où sont les choses parmi nous, il seroit ridicule d'établir autant de Brasseries qu'il y a de Boulangeries; il y auroit de l'extravagance, s'il y avoit autant de Drapiers que de Cordonniers. Le nombre qu'il doit y avoir d'Ouvriers dans chaque métier, se détermine si bien de lui-même, que la proportion n'est jamais mieux observée que lorsque personne ne s'en mêle. Les

* C'est une des plus belles & des plus spacieuses rues de *Londres*.

Les peres qui ont des enfans qui doivent gagner leur vie, ne cessent de consulter & d'examiner quel metier ou quelle occupation ils leur donneront, jusqu'à ce qu'ils ayent pris à cet égard une résolution fixe & déterminée. Il se trouve mille personnes, qui presque incapables de penser à toute autre chose, réfléchissent mûrement sur celle-là.

D'abord ils se bornent à l'état où ils sont; ils pensent aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. S'ils ne peuvent consacrer pour leur fils que dix livres sterling, ils ne le destineront pas à un Art, ou à un Métier dont l'apprentissage seul coute cent pieces.

Leur attention se tourne ensuite du côté des objets de leur compétence qui sont les plus avantageux. De sorte que s'il y a quelque occupation, qui pour lors fournisse plus facilement du travail, il se trouvera dix peres empressés à y vouer leurs fils.

Or tous les Métiers se plaignent aujourd'hui qu'ils manquent d'occupation, & qu'il y a trop de personnes pour executer les commissions qu'on reçoit. Peut-être ont-ils raison. Ne faites-vous donc pas manifestement

tort

tort à ces métiers, auxquels vous ajoutez plus d'ouvriers & de membres que la nature & la ſocieté n'en demande ? c'eſt-là cependant ce que font les Directeurs des Ecoles de Charité, qui tirent de ces Ecoles des recrues pour entrer dans des métiers qui ont déja plus d'ouvriers qu'ils ne leur en faut.

D'ailleurs ces Directeurs ne s'embarraſſent point quel eſt le meilleur Métier. Ils cherchent uniquement un artiſan qui veuille ſe charger d'un Aprentif pour une certaine ſomme. Remarquez même que des Artiſans riches qui ſeront habiles dans leur métier, ne voudront point prendre chez eux des Enfans. Ils craignent trop d'avoir quelque choſe à démêler avec leurs parens, qui vivent dans la derniere miſere. D'où il ſuit évidemment que ces enfans ont pour l'ordinaire des Maitres ivrognes, négligens pauvres & peu habiles, qui contens de tirer l'argent de l'aprentiſſage, ne ſe mettent pas fort en peine des progrès ni de la conduite de ceux qu'on leur confie. Ces écoles paroiſſent donc uniquement propres à entretenir & à former une pépiniere d'indigens, qui

en leur tems reviendront les peupler.

Lorſque le Commerce & les Arts ont trop de mains qui s'y appliquent, c'eſt une marque certaine qu'il y a dans le tout quelque dérangement : car il ſeroit impoſſible qu'il y eût trop de monde, ſi le pays eſt capable de le nourrir. Si les proviſions & les denrées ſont trop cheres, d'où en vient la faute ? Ce n'eſt pas au terrein qu'il faut l'attribuer, puiſqu'il y a des terres non cultivées.

Dira-t-on que pour augmenter l'abondance, il n'y auroit qu'à ruiner peu à peu les Fermiers, ou à diminuer les rentes dans toute *l'Angleterre* ?

Ce n'eſt point ainſi que l'on peut remedier à ce mal. On y remedieroit bien plus efficacement, en redreſſant l'inconvenient dont le Laboureur ſe plaint. Les Fermiers, les Jardiniers & les autres ouvriers qui s'appliquent à des travaux pénibles & vils, ne peuvent plus trouver de domeſtiques pour le prix qu'ils leur donnoient autrefois. un homme qui travaille à la journée, trouve qu'il n'a pas aſſez lorſqu'on lui donne ſeize ſols, pour faire un ouvrage que ſon pere faiſoit il y a

trente

trente ans avec plaiſir pour la moitié.

Pour ce qui eſt des rentes, il eſt impoſſible qu'elles tombent, tandis que vous augmentez le nombre de ceux qui conſument les denrées. Le prix des denrées, & tout le travail en general, doit baiſſer & diminuer proportionnément à la diminution de ces bouches.

Un homme qui a cent cinquante livres de rente auroit tort de ſe plaindre que ſon revenu a été réduit à cent livres, ſi avec cette derniere ſomme il peut ſe procurer autant d'agrémens qu'il auroit pu s'en procurer avec deux-cens.

Il n'y a pas dans l'argent de valeur intrinſeque, le prix peut varier ſuivant le tems. Qu'une guinée vaille vingt livres ou un ſcheling, c'eſt la même choſe. Le travail du pauvre, comme je l'ai déja dit, & non le prix de l'argent, procure tous les plaiſirs & les agrémens de la vie. Ainſi nous pourrions jouir d'une beaucoup plus grande abondance que celle dont nous jouiſſons. Il n'y auroit qu'à cultiver la pêche & l'agriculture? mais bien loin d'être en état de nous employer à ces occupations, à peine

avons-nous assez de pauvres pour faire ce qui est absolument nécessaire pour notre subsistance. L'équilibre est rompu dans l'Etat. Le peuple qui travaille, ou le pauvre qui ne connoît autre chose que sa profession, est en trop petit nombre ; en comparaison des autres parties. Pour un Marchand vous trouverez dix Teneurs de Livres, ou du moins gens qui se disent tels, tandis qu'à la Campagne les Fermiers manquent d'ouvriers. Si vous cherchiez un laquais qui eût servi pendant quelque tems dans une maison de façon, vous en trouveriez dix qui ont été Bouteillers. Vous pouvez avoir des femmes de chambre par vingtaines, tandis qu'il faut des gages extraordinaires pour un Cuisinier.

Il n'est personne qui pouvant s'en passer, s'applique jamais à quelque ouvrage bas & servile. Cela est fort naturel. Mais cela fait voir que les gens du plus bas ordre sont trop savans pour nous être utiles, autant qu'ils le devroient. Les domestiques demandent déja plus que leurs maîtres & leurs maîtresses ne peuvent leur donner. Quelle fureur nous possede donc

de

de les y encourager, en augmentant avec soin & à nos frais cette connoissance, qu'ils ne manqueront pas de nous faire payer une seconde fois!

Ce ne sont pas les seules personnes qui élevées à nos dépens, abusent des connoissances que nous leur avons procurées. Voyez ces Paysanes neuves & ignorantes, & ces Paysans grossiers; nous en sommes les dupes. L'éducation que nous prenons la peine de procurer aux premiers, engagent ceux-ci à se prevaloir de la rareté des domestiques, en leur faisant demander des gages considérables, tels qu'on les devroit donner à ceux seulement qui entendent bien le service, & qui ont presque toutes les bonnes qualités qu'on peut exiger de ces sortes de gens.

Dans le monde il n'y a point d'endroit où les domestiques soient mieux tournés, & plus habiles à faire un message, ou à executer une commission, que le sont quelques-uns de nos laquais. Mais dans le fond, à quoi sont-ils bons? On ne peut pas s'y fier, puisque la plus grande partie sont des fripons. Parmi ceux qui sont honnêtes gens, la moitié se trouvera être

des mal-adroits, qui s'enivreront encore trois ou quatre fois par semaine. Les valets les plus fûrs & les meilleurs, sont généralement querelleux & insolens. Le courage passe chez eux pour la qualité la plus estimable. S'agit-il de donner des preuves de leur valeur, aucune considération ne peut les arrêter; ils ne s'embarrassent point de salir leurs habits, ni de tous les maux qu'ils peuvent occasionner. Pour ceux qui ont le naturel bon, ce sont ordinairement des gens qui courent la gueuse, & qui gâtent toutes les servantes qu'ils approchent. Plusieurs domestiques sont même coupables de tous ces vices. Ils sont tout-à-la fois paillards, ivrognes & querelleurs.

Cependant si ce sont des drôles bien faits, & qui sachent servir leurs Maîtres avec adresse & avec respect, on ne fera point attention à tous ces défauts. On croira même fort aisément, que ce sont des gens dont on a absolument besoin. O folie impardonnable! puisqu'elle tend nécessairement à la perdition totale des domestiques.

Il y en a fort peu qui exempts de ces défauts, entendent bien le service. Par-là même qu'ils sont rares, de cinquante

quante il n'y en a pas un qui ne ſe taxe à un prix exhorbitant. Quoique vous lui donniez des gages exceſſives, il ne trouvera jamais qu'il ait aſſez. Dans tout ce qui ſe conſume à la maiſon, il faudra qu'il ait ſes tours de bâton. Si les profits qu'il a ne ſuffiſent pas pour entretenir une famille aſſez conſidérable, il ne voudra pas reſter chez vous. L'euſſiez-vous même ramaſſé de la boue, tiré d'un hôpital ou d'une priſon, la reconnoiſſance ne l'engagera jamais à demeurer plus long-tems dans votre maiſon, qu'il n'y ſeroit reſté ſi vous ne lui aviez point rendu de ſervices. Vous ne pourrez le garder que durant le tems qu'il tirera du poſte qu'il occupe chez vous, & qu'il croit mériter, conformément à la trop bonne idée qu'il a de lui même. Que dis-je! Le meilleur & le plus poli même des domeſtiques, qui n'aura jamais donné de preuves, ni de pétulance, ni d'arrogance, quittera le maître le plus indulgent, dès qu'il pourra trouver mieux. Pour pallier ſon départ, il fabriquera cinquante excuſes; & pour les rendre plus vraiſemblables, il ne ſe fera pas de peine de mentir. Un Aubergiſte qui tient un ordinaire où l'on paye demi-écu, ou douze ſous

par

par tête, n'eſt pas plus ſoigneux à tirer ce prix de ſes pratiques, qu'un laquais l'eſt à attraper de l'argent de ceux que ſon maître a invité à dîner ou à ſouper. Je ſuis même fort porté à croire que ce domeſtique s'imagine que chaque convive, ſuivant ſa qualité, doit lui payer un shelling, ou un demi-écu, auſſi-bien que s'ils avoient mangé à l'auberge.

Si une perſonne qui tient ménage n'eſt pas en état de donner ſouvent des regals, & d'inviter ordinairement des gens à ſa table, il eſt ſûr de ne pouvoir trouver des domeſtiques qui lui faſſent honneur. Il ſera ainſi forcé à ſe faire ſervir par quelque nigaud de la campagne, ou par quelqu'autre maladroit, qui le plantera là dès-que déniaiſé par ces faquins de valets, il ſe croira propre à entrer dans le ſervice de quelqu'autre perſonne. Les fameuſes auberges, & tous les endroits qu'un grand nombre de gentilshommes fréquentent, ſoit pour le plaiſir, ſoit pour leurs affaires, ſurtout ceux qui ſont ſitués dans le terroire de *Weſtminſter-Hal* †, tous ces lieux ſont d'ex-

† C'eſt le Quartier de la Cour.

d'excellentes Ecoles pour les valets. C'eſt-là où les eſprits les plus peſans peuvent acquérir de la vivacité, & apprendre tout-à-la-fois à ſe débaraſſer, & de leur ſtupidité, & de leur innocence. Ce ſont de véritables académies pour les laquais. Des profeſſeurs expérimentés dans le libertinage le plus honteux, y font tous les jours des leçons publiques ſur ces ſortes de ſciences. On y inſtruit les Etudians dans plus de ſept-cens arts, qui ne ſont rien moins que libéraux. On leur apprend la maniere dont il faut s'y prendre pour tromper, pour en impoſer, & pour découvrir le foible de leurs maîtres. Leur application eſt ſi grande, que dans peu d'années ils ſont gradués en iniquité. Lorſque de jeunes Gentilhommes, qui ne connoiſſent pas encore bien le monde, ont de ſi habiles fripons à leur ſervice, ils ſont ordinairement trop indulgens. Crainte de découvrir leur manque d'expérience, à peine oſent-ils contredire ces faquins, ou refuſer ce qu'ils demandent. En leur accordant ainſi des priviléges ſi déraiſonnables, ils manifeſtent leur ignorance, dans le tems même qu'ils cherchent le plus à la cacher.

» Vos plaintes, *diront peut-être quelques perſonnes*, ne ſont point fondées. » N'avez-vous pas dit que le luxe ne » pouvoit faire aucun tort à une nation riche, dès-que les marchandiſes » qui entrent dans le pays, n'excedent jamais en valeur, celles qui en ſortent ? Ce que je viens de blâmer, ne peut pas être mis avec raiſon ſur le compte du luxe, puiſque c'eſt réellement un acte de folie. Un homme riche peut prendre ſes aiſes & ſes plaiſirs juſqu'à l'excès. Il peut jouir de ce monde, quelque peine & quelque dépenſe qu'il lui en coute, pourvu qu'en même tems il paroiſſe du bon-ſens dans tout ce qu'il fait. Mais rien de ſemblable ne peut être dit de celui qui a ſoin de mettre ſes domeſtiques hors d'état de lui rendre les ſervices qu'il en attend. Le trop d'argent, les gages exceſſifs, & les profits déraiſonnables, gâtent ſurtout les domeſtiques en *Angleterre*. Qu'une perſonne ait vingt-cinq chevaux dans ſes écuries, on ne peut pas dire qu'il ſoit atteint de folie, dès-que les circonſtances où il ſe rencontre le lui permettent. Mais s'il n'en tient qu'un, & pour faire parade de ſes richeſſes, il lui donne trop à manger,

je

je ſoutiens qu'il a perdu l'eſprit. Lorſque les domeſtiques payent ce que leurs maîtres doivent aux marchands, les uns tirent le trois, & d'autres le cinq pour cent. N'eſt-ce pas une extravagance que de le ſouffrir? Les horlogers, & les autres marchands qui vendent des bijoux, des colifichets inutiles, ne l'éprouvent que trop à leur perte. Les perſonnes de diſtinction achettent-elles quelque choſe de ces marchands de galanteries, il ſeroit au-deſſous de leur qualité de leur donner elles-mêmes l'argent. On peut tolérer qu'un domeſtique reçoive un préſent quand on le lui offre; mais qu'il le reclame comme une choſe dûe, & que ſi on le lui refuſe il diſpute pour l'avoir, c'eſt une impudence impardonnable. Puiſqu'on fournit aux domeſtiques toutes les choſes néceſſaires à la vie, ils n'ont donc point beſoin d'argent. Il leur eſt même nuiſible, à moins qu'ils n'en amaſſent pour des tems de maladie ou de vieilleſſe. Mais c'eſt ce qui arrive rarement parmi nos *galopins*. Dans ce cas même, l'argent les rend inſolens & inſuportables.

On m'a aſſuré qu'un tas de laquais avoient été aſſez inſolens pour former

une

une ſociété. Je crois même la choſe aſſez vraiſemblable. Ces faquins ont fait des loix, par leſquelles ils s'obligent de ne pas ſervir pour moins d'une certaine ſomme, de ne point porter de fardeau, ou de paquets, excédant le poids de deux ou trois livres. Je ne fais point mention de pluſieurs autres réglemens directement oppoſés à l'intérêt de ceux qu'ils ſervent, & entierement contraires à l'uſage pour lequel ils ſont deſtinés. Si quelqu'un de ces valets reçoit ſon congé pour avoir exactement ſuivi les ordres de cette honorable confrairie, les autres devront en avoir ſoin juſqu'à ce qu'il ait trouvé une autre condition. Si quelqu'un prétend frapper, ou obliger MONSIEUR SON LAQUAIS à faire quelque choſe de contraire aux ſtatuts de la ſociété, ils ont fait un fond pour intenter un procès au maître, & pour le pourſuivre en juſtice. Si la choſe eſt réelle, comme j'ai raiſon de le croire, & qu'on leur permette encore de conſulter enſemble, afin de pourvoir à leurs aiſes & à leurs commodités, bientôt nous pouvons eſpérer de voir tout de bon repréſenter dans la plupart des familles cette commédie-françoiſe,

intitulée *Le Maître & Valet*. Si l'on ne prévient de bonne heure leur deſſein, & qu'ils continuent à s'aſſembler impunément, leur nombre augmentera. Alors ils pourront en faire une *tragédie*, quand ils le trouveront à propos.

Mais ſuppoſons que ces craintes ſoient frivoles & deſtituées de fondement, il eſt cependant inconteſtable que les domeſtiques en général empiètent tous les jours ſur les droits de leurs maîtres & de leurs maîtreſſes, & qu'ils cherchent à ſe mettre plus de niveau avec eux. Extrêmement attentifs à profiter de toutes les occaſions propres à relever la baſſeſſe de leur condition, leurs ſoins n'ont pas été infructueux. Déjà la plupart du monde les eſtime beaucoup plus que l'on ne devroit naturellement, & que le bien public ne l'exigeroit. Je ne dis point que les Ecoles de Charité ſoient l'unique cauſe de ces malheurs. Ils peuvent être attribués en partie à bien d'autres maux. *Londres* eſt une Ville trop grande pour le Pays, & à pluſieurs égards nous manquons à nous-mêmes. Mais quand même mille vices concourroient à produire les inconvéniens dont nous nous plaignons aujour-

jourd'hui, peut-on douter que les Ecoles de Charité n'y contribuent, dès-que l'on réfléchira ſur ce que j'ai dit? Du-moins il y a plus d'apparence qu'elles ſervent plutôt à cauſer ces ſortes de maux, qu'à les prévenir, ou à les diminuer.

L'unique raiſon de poids qu'on puiſſe alléguer en faveur des Ecoles de Charité, c'eſt qu'on y élève pluſieurs milliers d'enfans dans la foi chrétienne, & dans les principes de l'égliſe *Anglicane*. Comme je hais les répétitions, je prie le lecteur de vouloir bien jetter les yeux ſur ce que j'ai dit ci-devant, s'il ſouhaitte de ſe convaincre de la foibleſſe de ce raiſonnement ſpécieux. D'ailleurs, ſi dans ces Ecoles on inſtruit les enfans de ce qui leur eſt néceſſaire pour obtenir le ſalut, le pauvre laborieux ne pourroit-il pas auſſi bien apprendre ce qu'il doit ſavoir de Religion, en écoutant un Sermon, ou un Catéchiſme? Le plus pauvre même de la Paroiſſe, qui ne ſeroit point hors d'état de marcher, devroit à mon avis aller régulièrement tous les *Dimanches* à l'Egliſe, & dans les autres endroits où l'on célébre le Service Divin. Le Jour du Dimanche à

Été

été plus particulièrement consacré entre les sept qui composent la semaine, pour être employé au Service Divin, & aux exercices Religieux, & pour se reposer de tout travail corporel. Tous les Magistrats sont indispensablement obligés de donner une attention particuliere sur la manière dont il est sanctifié. Il faut surtout obliger les pauvres & leurs enfans à aller à l'Eglise le matin & le soir, puisqu'ils n'ont pas d'autre tems pour vaquer à ces sacrés devoirs. Dès leur enfance on doit les y encourager, & par des exhortations & par des exemples. Il sera nécessaire de leur faire envisager la négligence volontaire des exercices Religieux, comme scandaleuse. Si cependant la contrainte que je propose paroissoit trop violente & impraticable, il faudra tout au moins pour ces jours-là interdire, sous de rigoureuses peines, tous les divertissemens, & empêcher que les pauvres n'aillent prendre dehors des plaisirs qui puissent les séduire & les détourner de la pratique du devoir que je recommande.

Après que les Magistrats auront fait tout ce qui dépend d'eux, les Ministres de l'Evangile peuvent inspirer

aux esprits les plus bornés, des principes de piété, de dévotion, de vertu & de religion, qui seront beaucoup plus solides que ceux des Ecoles de Charité ne l'ont jamais été, ni ne le seront. Les Ecclésiastiques qui, placés dans ces circonstances, se plaignent qu'ils ne peuvent pas donner à leurs paroissiens, sans qu'ils sachent lire & écrire, les connoissances qui leur sont nécessaires en qualité de chrétiens, sont ou gens fort paresseux, ou de francs ignorans qui n'ont aucun mérite.

Les plus savans ne sont certainement pas ceux qui ont le plus de Religion. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner les personnes dont les lumieres sont bien differentes. Quoiqu'aujourd'hui on n'oblige pas, comme on le pourroit, le pauvre & l'idiot à frequenter les saintes Assemblées, prenons sans faire aucun choix cent pauvres qui ayant quarante ans passés soient accoutumés dès leur enfance à faire des ouvrages pénibles. Je suppose encore que ces gens-là n'ayent jamais été à l'Ecole, & qu'ils soient toujours demeurés dans les lieux éloignés, & des grandes Villes, &

des

des endroits où l'on peut acquerir quelques connoiſſances. Comparons ces ignorans à un pareil nombre de Doctes, qui auront tous fait leurs études à l'Univerſité. Que la moitié de ceux-ci, ſoient même ſi vous le voulez, des Théologiens bien verſés dans la philoſophie & dans la doctrine Polémique. Après quoi, examinons ſans partialité la vie & la conduite que ménent ces deux ſortes de perſonnes. J'oſe bien aſſurer que parmi les premiers qui ne ſavent ni lire ni écrire, on trouvera plus d'union & d'amour fraternel; moins de corruption & d'attachement au monde, plus de contentement d'eſprit, plus d'innocence, plus de ſincerité, ſans compter pluſieurs autres bonnes qualités qui conduiſent à la tranquilité publique & à une félicité réelle, que l'on n'en rencontrera parmi les derniers. Au contraire, nous verrons regner parmi ceux-ci la vanité & l'inſolence au ſuprême degré, des querelles & des diſſenſions éternelles, des haines irréconciliables, des conteſtations, l'envie, la calomnie, & bien d'autres vices tout-à fait oppoſés à une concorde mutuelle; défauts dont le pau-

vre ignorant & laborieux n'eſt preſque jamais atteint à quelque degré tant ſoit peu conſidérable.

Je ſuis très-perſuadé que ce que je viens de dire dans le dernier paragraphe, n'eſt pas nouveau pour la plupart de mes Lecteurs. Mais ſi c'eſt une vérité, pourquoi donc la céler? Pourquoi l'intérêt que nous prenons à la Religion, ſert-il toujours de manteau pour couvrir & des menées d'hypocrites, & des intentions mondaines? Si les deux Parties † qui diviſent malheureuſement ce Royaume, convenoient une fois de mettre bas le maſque; bientôt nous découvririons que tout ce qu'ils ſe propoſent en fondant des Ecoles de Charité, conſiſte principalement à fortifier leurs Partis. En élevant ainſi les enfans dans les principes de la Religion, les zélés Partiſans de l'Egliſe ont en vue d'inſpirer à ces jeunes plantes, tendres & flexibles, une ſuprême vénération pour le Clergé de l'Egliſe *Anglicane*, jointe à une extrême averſion, & à une animoſité immortelle pour tous ceux qui auront

† *Les Epiſcopaux & les Preſbiteriens*, qui ſont malheureuſement diviſés en *Angleterre*.

auront des ſentimens différens. Pour ſe convaincre de la réalité de ces intentions, conſiderons d'un côté quels ſont les Théologiens les plus ardens à prêcher ſur la Charité, & quels ſont ceux qu'on admire le plus pour ces ſortes de Sermons. De l'autre côté faiſons attention que les enfans d'un fameux Hopital de cette Ville ſe ſont toujours montrés pour les principaux Chefs des émeutes, ou des diviſions de parti, qui depuis quelques années ſe ſont élevées parmi la populace.

Les grands protecteurs de la liberté, qui ſont toujours occupés à empêcher l'établiſſement du pouvoir arbitraire, ſouvent même lorſqu'il n'y a rien à craindre de ſemblable, ne ſont pas, generalement parlant, fort ſuperſtitieux. Ils ne paroiſſent pas non plus faire grand cas de ces Apôtres modernes. Malgré cela, on voit quelques-uns de ces illuſtres défenſeurs de la patrie parler hautement en faveur des Ecoles de Charité : mais les avantages qu'ils prétendent en retirer, n'ont aucun rapport avec ce qui concerne ou la Religion, ou les bonnes mœurs. Ils regardent uniquement ces ſortes d'établiſſemens, comme les moyens les

plus

plus propres pour détruire le pouvoir du Clergé, & pour empêcher qu'il ne ſurpaſſe celui du peuple. Il eſt certain que la lecture & l'écriture ſervent à augmenter les lumieres des hommes, & que plus ils ſont ſavans, mieux ils ſont en état de juger des choſes par eux mêmes. Ils s'imaginent donc que ſi le ſavoir pouvoit devenir univerſel, jamais le peuple ne ſe laiſſeroit gouverner par les Prêtres : danger dont ils ont le plus de peur.

Il eſt très-probable, je l'avoue que les premiers, je veux dire les Prêtres & tous ceux qui appuient leurs intérêts, parviendront à leur but, & avanceront le crédit du Clergé. Mais pour avancer uniquement l'ambition & le pouvoir de ces Corps, doit-on ſouffrir ce grand nombre d'inconvéniens que les Ecoles de Charité peuvent occaſionner ? C'eſt ce que ne croiront point les Perſonnes véritablement prudentes, qui ne ſont ni tout feu pour un Parti, ni bigots pour les Prêtres.

Pour les derniers, ils ne doivent point s'embarraſſer de ce que le Clergé peut produire ſur l'eſprit de l'ignorant, qui eſt ſans éducation. On n'aura rien à craindre, dès que toutes les perſonnes

perſonnes qui peuvent être élevées aux frais de leurs peres, de leurs meres, ou de leurs parens, voudront bien penſer par elles-mêmes. Alors elles ne s'en laiſſeront pas impoſer par les Prêtres. Ce ſera en vain qu'ils travailleront. Que nos Ecoles ſoient donc uniquement pour ceux qui payent leurs Maîtres. Il ſeroit ridicule en un mot de croire qu'en abolissant les Ecoles de Charité, on introduisît dans le Royaume quelque ignorance préjudiciable à la Nation.

Je ſerois fâché de paſſer dans le Public pour cruel. Si je me connois tant ſoit peu, je ſuis aſſuré que j'abhorre l'inhumanité. Mais c'eſt une foibleſſe impardonnable d'être compatiſſant juſqu'à l'excès, lorſque la raiſon nous le défend, & que l'intérêt général de la Société exige de la fermeté dans nos ſentimens & dans nos réſolutions.

On me fera ſans doute cette objection. » N'eſt-ce pas une barbarie que » d'ôter aux enfans pauvres toutes les » occaſions de ſe faire connoître, & » de s'avancer, tandis que Dieu ne » les a exclus ni du bon ſens naturel, » ni du génie qu'il a accordé aux ri-

» ches ?

» ches ? » Rien n'eſt plus certain que le pauvre n'a point d'argent ; quoiqu'il ſoit tout autant porté à le dépenſer que les autres. Or n'eſt-il pas tout auſſi dur d'être privé de richeſſes qu'on pourroit dépenſer, que d'être privé d'une éducation qu'on pourroit mettre à profit ? Pour moi je le trouve. Je veux donc bien avouer que les Hôpitaux nous ont quelquefois donné de grands Hommes, qui ont été fort utiles à la Société. Mais il eſt auſſi très-probable que parmi ceux qui n'étoient point élevés par charité, on auroit pu en trouver d'auſſi capables pour exercer ces mêmes emplois : gens, qui, s'ils avoient eu le même bonheur que les premiers, auroient fait tout autant de bien à la Nation.

On peut citer pluſieurs exemples de perſonnes du beau ſexe qui ont excellé dans les ſiences, & même dans l'Art Militaire. Faudra-t-il pour cela que les femmes quittent l'aiguille, & abandonnent leur ménage, pour étudier le *Latin* & le *Grec*, ou pour apprendre le métier de la Guerre ? La vivacité & le ſens commun ne ſont point rares parmi nos Inſulaires. Peut-être n'y a-t-il point de Pays ou de Climat

Climat, qui puiſſe avec plus de juſtice ſe glorifier de poſſeder des créatures humaines mieux formées & pour l'ame & pour le corps, que notre Iſle en produit ? Auſſi n'eſt-ce point du côté de l'eſprit, du génie, & de la docilité que nous manquons ; mais du côté de la diligence, de l'application, & de l'aſſiduité.

Si nous avons quantité d'ouvrages également pénibles & ſales à executer, il faut par conſequent qu'il y ait parmi nous des gens qui s'accommodent de cette ſorte de travail. Où trouverons-nous une meilleure pepiniere de gens pour ſuppléer à ces néceſſités, que parmi les enfans des pauvres ? D'ailleurs ce que j'ai appellé des duretés, ne paroît pas tel, comme il ne l'eſt effectivement pas à ceux qui y ayant été élevés ne connoiſſent point d'état plus heureux. Quelles ſont parmi nous les perſonnes les plus contentes ? Ce ſont certainement celles qui s'occupant aux ouvrages les plus pénibles, connoiſſent le moins la pompe & les délicateſſes de ce monde.

Quoique ces vérités ſoient inconteſtables, je ne connois cependant qu'un très-petit nombre de perſonnes qui

vouluſſent qu'on les divulgât. La cauſe qui rend ces vérités odieuſes, c'eſt que la plupart du monde, ſurtout dans cette Nation, eſt porté ſans raiſon à avoir trop d'égard pour le pauvre : inclination qui doit ſon origine à un mélange de pitié, de folie, & de ſuperſtition. La maniere vive dont ce compoſé agite les hommes, fait qu'ils ne peuvent ni entendre, ni voir qu'on diſe, ou qu'on faſſe quelque choſe contre le pauvre. Cependant s'il y a de l'inſolence & de la cruauté à faire du mal à ces miſérables créatures, il y a aſſurément de la juſtice à manifeſter leurs fautes & leurs déréglemens.

Ainſi on ne doit point battre un mendiant, quand même il vous frapperoit le premier. Les garçons tailleurs intentent des procès à leurs maîtres. Ils ſont même obſtinés dans la mauvaiſe cauſe qu'ils ont entrepriſe. Il faut cependant en avoir pitié. Les tiſſerands ſe plaignent-ils, on doit les aſſiſter ? Pour leur complaire, il faut même faire cinquante choſes ridicules, quoiqu'au milieu de la pauvreté ils inſultent leur ſupérieurs, & que dans toutes les occaſions ils paroiſſent plutôt portés à

célébrer les Jours de Fête dans la débauche, & à commettre des deſordres, qu'à travailler, ou à pratiquer la ſobriété.

Ceci me conduit naturellement à parler de ce qui concerne nos laines. Conſidérant d'un côté les circonſtances où nous nous trouvons, & de l'autre la conduite que tient le pauvre, je crois que l'on ne doit point en permettre la ſortie pour quelque ſujet que ce ſoit. Nous pourrions examiner pourquoi il eſt ſi pernicieux à la nation, de ſouffrir que l'on tranſporte cette marchandiſe dans les Pays étrangers: mais les plaintes amères que nous pourrions faire ſur ce ſujet, ne nous feroient pas grand honneur.

Combien de ſortes de riſques, & quels grands perils ne doit-on pas courir, avant que notre laine ſoit embarquée, & arrivée ſurement au-delà de la mer? Avant que les étrangers puiſſent les manufacturer, ne doit-elle pas leur revenir à un prix beaucoup plus haut qu'à nous? Malgré cette grande différence dans les frais, ils peuvent cependant donner les étoffes à meilleur marché que nous. Tel eſt le malheur dont nous gémiſſons. Tel eſt le

voudroient qu'on les divulgât. La vanité qui rend ces vérités odieuses, celle que la plupart du monde, surtout dans cette Nation, est portée sans raison à avoir trop d'égard pour le pauvre : inclination qui doit son origine à un mélange de pitié, de folie, & de superstition. La maniere vive dont se compose agite les hommes, dans qui l'on ne peuvent ni entendre, ni voir qu'on dise, ou qu'on fasse quelque chose contre le pauvre. Cependant il y a de l'inhumanité & de la cruauté à faire durer de semblables craintes. Il y a allumement de la justice à manifester leurs fautes & leurs déréglemens.

Ainsi on ne doit point battre un mendiant, quand même il vous frapperoit le premier. Les pauvres meilleurs intentent des procès à leurs maîtres. Ils sont même obligés dans la mauvaise cause qu'ils ont entreprise. Il faut cependant en avoir pitié. Les riches se plaignent-ils, on doit les assister. Pour leur complaire, il faut même faire quelques choses ridicules, quoique contraires à la pauvreté ils infirment les supérieurs, & que dans toutes les [illegible]

brer les Jours de Fête dans la dé-
:he, & à commettre des deſor-
, qu'à travailler, ou à pratiquer
)briété.

Ceci me conduit naturellement à
let de ce qui concerne nos laines.
nſidérant d'un côté les circonſtan-
où nous nous trouvons, & de l'au-
la conduite que tient le pauvre, je
)is que l'on ne doit point en per-
ettre la ſortie pour quelque ſujet
ıe ce ſoit. Nous pourrions exami-
er pourquoi il eſt ſi pernicieux à la
ation, de ſouffrir que l'on tranſ-
)orte cette marchandiſe dans les Pays
:trangers: mais les plaintes amères
que nous pourrions faire ſur ce ſujet,
ne nous feroient pas grand honneur.

Combien de ſortes de riſques, & quels grands perils ne doit-on pas cou-
, avant que notre laine ſoit embar-
uée, & arrivée ſurement au-delà de
mer? Avant que les étrangers puiſ-
nt les manufacturer, ne doit-elle pas
ur revenir à un prix beaucoup plus
ut qu'à nous? Malgré cette grande
fférence dans les frais, ils peuvent
pendant donner les étoffes à meil-
marché que nous. Tel eſt le mal-
nous gémiſſons. Tel eſt le

N mal-

malheur insuportable que nous éprouvons. Si tous nos pauvres étoient employés comme il faut, & que l'on n'envoyât dehors que la laine que nous ne pourrions pas manufacturer, alors la sortie de cette marchandise ne nous causeroit pas plus de préjudice, que le transport de l'étain ou du plomb.

Il n'y a point de peuples qui, comme nous, ayent amené à ce point de perfection les manufactures de laine, soit par rapport à la bonté de l'ouvrage, fait par rapport à la manière prompte dont nous l'expédions. Du-moins le fait est-il réel par rapport aux branches les plus considérables. Si donc nous nous plaignons, c'est uniquement de la manière dont nous dirigeons le pauvre ; maniere qui est différente de celle des autres nations. Supposons un Pays où les ouvriers travaillent douze heures par jour, & six jours par semaine, tandis que dans un autre ils ne sont occupés que huit heures par jour, & pas plus de quatre jours par semaine. Qu'en arrivera-t-il ? C'est que dans celui-ci on sera obligé d'avoir neuf personnes, pour faire ce que l'on exécute dans

l'autre

l'autre avec quatre. Suppoſons en ſecond lieu que la nourriture, le vêtement, & en général tout ce que le pauvre induſtrieux conſume, ne coutent à ces quatre ouvriers que la moitié de l'argent que les autres neuf doivent en payer ; il ſuivra que les premiers feront l'ouvrage de dix-huit hommes, ſans qu'on leur donne plus d'argent qu'on en donneroit ailleurs à quatre ouvriers. Par-là je ne prétends point dire, comme je ne le crois pas non plus, qu'entre nous & quelques-uns de nos voiſins, il y ait une auſſi grande différence dans l'aſſiduité des ouvriers, dans leur manière de vivre, & dans la chereté des denrées. On doit cependant conſidérer que la moitié de cette différenee, beaucoup moins même, ſuffit pour emporter la balance, malgré tous les frais qu'ils ſont obligés de faire pour ſe procurer de la laine.

Lorſqu'une nation égale pour le moins ſes voiſins dans l'adreſſe, dans la viteſſe, & dans ſa ſituation avantageuſe pour le travail, je demande qu'eſt-ce qui peut permettre à ces voiſins de vendre à meilleur marché la marchandiſe, ſurtout lorſqu'ils ſont

obligés de l'aller chercher hors du Pays pour la manufacturer ? Pour moi, je n'en trouve point d'autres raisons que celles-ci. Il faut qu'ils ayent les provisions, & tout ce qui regarde leur subsistance, à meilleur marché ; ou que les ouvriers, plus assidus à leur ouvrage, travaillent plus long-tems ; ou enfin qu'ils se contentent d'une manière de vivre moins dispendieuse & plus grossière, que ceux de cette autre nation. Il est donc certain, toutes choses égales, que plus les ouvriers sont laborieux, moins il faut de personnes pour faire la même quantité d'ouvrage ; & que plus un Pays abonde dans les choses nécessaires à la vie, plus aussi il peut fournir de marchandises aux nations étrangères, & plus il peut les donner à bon compte.

Après avoir ainsi prouvé que l'on doit beaucoup travailler, la seconde chose qui me paroît également incontestable, c'est que plus on fait l'ouvrage gayement & mieux c'est, tant pour ceux qui l'executent, que pour les autres personnes de la société. Le bonheur consiste dans le contentement. Or moins un homme a d'idées d'une meilleure

leure manière de vivre, plus il ſera content de la ſituation où il ſe rencontre. Au contraire, plus une perſonne a de lumieres & d'expérience du monde, plus il a le goût délicat & exquis; & plus il eſt juge conſommé des choſes en général, plus ſans contredit il ſera difficile à contenter. Je ſerois bien fâché d'avancer quelque choſe de barbare ou d'inhumain. Mais lorſqu'une perſonne ſe divertit, rit, chante, & que dans tous ſes geſtes, & dans toute ſa conduite, je remarque un certain air de contentement & de ſatisfaction, je dis qu'il eſt heureux, ſans m'embaraſſer ni de ſon eſprit, ni de ſa capacité. Je ne cherche jamais à découvrir, ſi la joie que cette perſonne témoigne eſt raiſonnable. Du-moins je ne dois pas en juger par moi-même, ni en tirer aucune conſéquence, par l'effet qu'auroit produit ſur moi l'objet qui le met de ſi bonne humeur. Ainſi une perſonne qui hait le fromage, ne doit pas me donner le nom de fou, parce que j'aime celui qui eſt moiſi & d'une couleur bleuâtre: *de guſtibus non eſt diſputandum*, il ne faut pas diſputer des goûts: c'eſt une ſentence auſſi vraie dans le ſens méta-

phorique, que priſe à la lettre. Plus les perſonnes différent dans leur conditions, dans leurs circonſtances, & dans leur manière de vivre, moins ils ſont en état de juger des peines ou des plaiſirs les uns des autres.

Suppoſons qu'un payſan, des plus vils & des plus groſſiers, ait la permiſſion d'obſerver *incognitò* le plus grand des Rois durant l'eſpace de quinze jours. D'abord il verra bien des choſes, qu'il trouvera de ſon goût. Mais auſſi il en trouvera un beaucoup plus grand nombre telles, que s'il devoit changer de condition avec le monarque, il ſouhaitteroit qu'on les changeât, ou qu'on les redreſſât. Auſſi ſeroit-il tout étonné de voir que le Roi s'y ſoumet. Tournons la médaille. Si le Souverain examinoit le payſan, que trouveroit-il d'inſuportable & d'abominable ? Ce ſeroit le travail, la ſaleté, la mal-propreté, la nourriture, les amours, les amuſemens, & les recreations de ce Campagnard. Mais combien ne ſeroit-il pas enchanté de la tranquillité d'eſprit, du calme & de la paix de l'ame dont jouit ce ruſtre ? Il verroit que dans cette ſituation on n'a pas beſoin d'uſer de diſſimulation.

tion avec aucun de ſa famille, ou de feindre de l'affection pour ſes plus mortels ennemis ; qu'il n'y a point de femmes gagnées par une nation étrangère dont on doive ſe défier ; qu'il n'y a point de danger à craindre de la part de ſes propres enfans ; qu'il n'y a point de complots à découvrir ; qu'il n'y a point de poiſon à appréhender ; qu'il n'y a point de Miniſtre populaire pour qui il doive avoir de la complaiſance ; qu'il n'y a point de cours ruſées qu'il lui faille ménager ; qu'il n'y a point de défenſeurs apparens de la patrie à corrompre ; qu'il n'y a point de favoris infatiables à ſatisfaire ; qu'il n'y a point de Miniſtre intéreſſé dont il faille ſuivre les volontés ; qu'il n'y a point de nations diviſées à qui l'on doive complaire ; qu'il n'y a point de populace légère à l'humeur de laquelle il faille condeſcendre, ſi l'on veut qu'elle ne dirige pas nos plaiſirs, ou qu'elle ne s'y oppoſe point.

Si la raiſon, comme un Juge impartial entre le bien réel & le mal réel, faiſoit un catalogue des differens plaiſirs & des differentes peines que l'on éprouve dans ces deux états ſi oppoſés;

poſés, je doute beaucoup que l'on trouvât en tout la condition des Rois préférable à celle des payſans, quand même on ſuppoſeroit ceux-ci ignorans, & obligés de travailler comme je parois l'exiger.

D'où vient donc que le général des hommes aimeroit mieux être Roi, que Payſan ? Il faut premierement en chercher la cauſe dans la vanité & dans l'ambition; paſſions qui ſont ſi profondément enracinées dans la nature humaine. Pour ſatisfaire ces deux déſirs, nous voyons tous les jours mépriſer les plus éminens dangers, & ſurmonter les plus grandes difficultés. On doit en ſecond lieu l'attribuer à cette difference de force qu'ont les objets pour ſe concilier notre affection, ſuivant qu'ils ſont matériels ou ſpirituels. Les objets exterieurs qui frappent immédiatement nos ſens, émeuvent beaucoup plus vivement les paſſions, que les reflexions & les préceptes que la raiſon la plus ſaine pourroit nous fournir. L'un a beaucoup plus de force que l'autre, pour s'attirer ou notre affection, ou notre haine.

On voit donc clairement que ce

que

que j'exige du pauvre, ne peut lui faire aucun tort, ni diminuer le moins du monde ſon bonheur. Que le Lecteur ſenſé juge à préſent, ſi en employant les méthodes dont j'ai parlé, on ne ſeroit pas en état d'envoyer une plus grande quantité de nos manufactures dans les pays étrangers, qu'on ne leur en fournit aujourd'hui. Dumoins eſt-il plus probable que ce ſeroit un meilleur moyen pour y réuſſir, que de reſter les bras croiſés, de peſter contre nos voiſins, & de chercher à les détruire, parce qu'ils nous battent avec nos propres armes. Les uns remportent l'avantage ſur nous dans le débit des manufactures faites avec ce que notre Iſle produit; & les autres dans la pêche de ce même poiſſon que nous négligeons, quoiqu'il ſoit prêt, pour ainſi dire, à ſauter dans nos bouches. Malgré leur éloignement du lieu où on le prend, & les peines qu'il leur en coute, ils ne laiſſent pas de s'y enrichir.

On peut engager le pauvre à travailler, ſans que l'on employe la force: l'art & la fermeté ſuffiſent pour les encourager à quitter une vie oiſive. On n'a qu'à élever l'indigent dans l'i-

gno-

gnorance, & l'on pourra le faire à une fatigue réelle, ſans que jamais il la conſidere comme une dureté. Par élever le néceſſiteux dans l'ignorance, je ne veux dire autre choſe ſinon, comme je l'ai déja inſinué ci-devant, que ſes lumieres dans les affaires de ce monde doivent être bornées à ces ſeules occupations, ou que du-moins il ne faudroit pas que nous euſſions ſoin de les étendre. Lorſque par ces deux artifices nous ſerons venus à bout d'avoir en abondance les choſes néceſſaires à la vie, elles ſeront par-là même à bas prix. Alors les ouvriers ne nous coutant pas beaucoup, nous débiterons infailliblement une plus grande quantité de marchandiſes que nos voiſins, & en même tems nous peuplerons notre Iſle. Telle eſt la maniere noble & courageuſe dont nous devons combattre nos rivaux dans le Commerce. Si nous devons tâcher de les ſurpaſſer, c'eſt dans la bonté & dans le prix des marchandiſes que nous vendrons aux Etrangers.

En certains cas nous employons la politique avec ſuccès pour gagner les pauvres. Puiſqu'ils ſe vantent qu'ils ne veulent pas vivre comme ceux des autres Nations, pourquoi négligerions-

rions-nous de faire uſage de cette politique dans cet article, qui eſt le plus important ? Si nous ne pouvons pas changer leur réſolution, pourquoi applaudirions-nous à la juſtice de ſes ſentimens, puiſqu'ils ſont contre l'interêt commun ? Je me ſuis ſouvent étonné comment un Anglois, qui prétend avoir à cœur l'honneur, la gloire & la proſperité de la Nation, peut prendre plaiſir à entendre un de ſes Fermiers pareſſeux qui lui doit la rente de deux années, tourner en ridicule un François de ce qu'il porte des ſouliers de bois ; tandis qu'il ſent de la mortification à entendre *Guillaume* le Grand ce Monarque également ambitieux & habile, ſe plaindre avec chagrin & avec colere du pouvoir éxorbitant de la *France*. Ce n'eſt pas cependant que je veuille recommander les ſabots, ni introduire des maximes qui tendent à revêtir une ſeule perſonne du pouvoir arbitraire. Je croïs que la liberté & la propriété peuvent reſter en ſureté, quand même les gens pauvres ſeroient plus occupés qu'ils ne le ſont, & que leurs enfans uſeroient leurs habillemens en faiſant quelque ouvrage utile, ou qu'ils les ſaliroient

à la Campagne en travaillant, au lieu de les déchirer en jouant, ou de les barbouiller d'encre pour rien.

Cent mille pauvres de plus que nous n'avons dans cette Iſle, ne ſuffiroient pas pour faire, dans l'eſpace de trois ou quatre cens ans, les ouvrages dont nous avons beſoin. Pour tirer parti de tous les lieux de ce Royaume, & pour qu'il ſoit peuplé par tout, il faut rendre pluſieurs Rivieres navigables, & creuſer des Canaux dans cent endroits differens. Il faut ſaigner certains terrains, afin de les préſerver à l'avenir de toute inondation. On peut fertiliſer bien des Terres ſtériles. Des milliers d'*Acres* * rapporteront beaucoup plus aux propriétaires ſi on les rend moins inacceſſibles. *Dii laboribus omnia vendunt*, les Dieux accordent tout à nos labeurs. Le travail & la patience viendront à bout de ſurmonter toutes les difficultés de cette nature. On peut renverſer les plus hautes

* C'eſt une meſure de terre qui eſt differente ſelon les divers Pays. L'Acre d'*Angleterre* contient ordinairement 720 pieds de Roi de long, & 72. de large.

hautes montagnes dans leurs vallées, qui ſont, pour ainſi dire, prêtes à les recevoir. On peut conſtruire des Ponts dans des endroiss où aujourd'hui nous n'oſerions pas même penſer à les y élever. Qu'on examine les ouvrages étonnans que les *Romains* ont executés, mais ſurtout leurs grands Chemins & leurs Acqueducs. Conſiderons d'un côté la vaſte étenduë de pluſieurs de ces Voies, combien elles étoient ſolidement conſtruites, & quelle en a été la durée. Enviſageons d'un autre côté, qu'un pauvre voyageur a le déſagrément de ſe voir arrêté tous les dix miles † par une barriere, & de payer un ſou pour réparer les Chemins durant l'été quoique chacun ſache qu'ils ſeront déja gâtés avant la fin de l'hiver ſuivant.

Tout le monde doit toujours favoriſer ce qui convient au public. L'interêt particulier d'une ville, ou de toute une Province, ne doit jamais empêcher l'éxecution d'un projet qui tendroit manifeſtement à l'avantage de tout le Royaume

† Le Mile d'*Angleterre* contient 1150 pas Geometriques.

Royaume. Tout magiſtrat qui connoît ſon devoir, cherchera plutôt à ſe conduire ſagement, qu'à captiver la bienveillance de ſes voiſins. Ainſi il préferera toujours au plus viſible avantage de la place qu'il ſert, le moindre bien qui revient à toute la Nation.

Nous avons nos propres matériaux. Les pierres & le bois de charpente ne nous manquent point, ſi nous voulons élever des bâtimens. Qu'on amaſſe toutes les années l'argent que l'on donne volontairement à d'indignes gueux, & celui que chaque ménage eſt obligé de payer aux pauvres de ſa Paroiſſe, on en fera un fonds ſuffiſant pour occuper pluſieurs milliers de perſonnes. Ainſi on feroit un meilleur uſage de ſon argent. Je ne dis point ceci, parce que je crois la choſe praticable, mais ſeulement pour faire voir que nous avons aſſez d'argent de reſte pour employer une grande multitude d'ouvriers, & que nous n'en manquerions pas pour cela ſitôt qu'on pourroit ſe l'imaginer. On convient qu'un Soldat doit pour le moins être auſſi robuſte & auſſi vigoureux que qui que ce ſoit. Or puiſque celui-ci peut vivre avec ſix ſous par jour, je ne

puis

puis concevoir la néceſſité de donner la plus grande partie de l'année ſeize à dix-huit ſous, à un ouvrier qui travaille à la journée.

Les perſonnes qui également craintives & circonſpectes ſont toujours jalouſes de leur liberté, ne manqueront pas de s'écrier que la propriété & les privileges de la Nation ſeroient bien précaires, dès que l'on payeroit régulierement cette vaſte étendue d'ouvriers. Mais ne pourroit-on pas faire de tels réglemens, qu'il fût impoſſible & au Prince, & à quelque autre perſonne que ce fût, de faire un mauvais uſage de cette multitude ? Ne pourroit-on pas trouver des moyens aſſurés de ſe confier pleinement à ceux qui en auroient la direction ?

Je prévois que pluſieurs de mes Lecteurs ſe mocqueront, même avec dédain, de ce que j'ai avancé dans les quatre ou ou cinq derniers paragraphes. On croira même me faire beaucoup de grace, ſi l'on ne donne au projet que je propoſe, que le titre de Châteaux bâtis en l'air. Mais la queſtion eſt de ſavoir, ſi c'eſt leur faute, ou la mienne. Lorſque l'amour du bien public a délaiſſé une Nation, les habi-

tans ne perdent pas seulement ce goût d'application & de persévérance ; mais ils viennent encore à avoir l'ame si basse, que ce leur est une véritable peine de penser aux ouvrages, qui par leur vaste étendue exigeroient un très-long éspace de tems. Tout ce qui dans de semblables conjonctures est ou noble ou sublime, est mis au rang des chimeres. Lorsqu'une crasse ignorance est entierement bannie d'une Nation, & que tout le monde indifféremment trouve avoir un peu de savoir, l'amour propre tourne les lumieres en ruses. Plus cette derniere qualité prévaut dans un Pays, plus les peuples fixent au tems présent tous leurs soins, toutes leurs peines, & toute leur application, sans s'embaraſſer de l'avenir. Du-moins arrivera-t-il très-rarement, que l'on pense au de-là de la génération prochaine.

Mais comme la ruse, suivant Milord *Verulam*, n'est qu'une sagesse gauchère, il faut donc qu'un Legislateur prudent rémedie à ce déſorde de la Société, aussitôt qu'il en paroit des symptômes, dont les plus ordinaires sont les suivans. Les récompenses imaginaires sont generalement mépriſées,

chacun

chacun veut faire valoir le talent qu'il a, & on n'aime point à marchander. Celui-là paſſe pour le plus prudent, qui ſe défiant de tout ne croit rien que ce qu'il voit de ſes propres yeux. Dans toutes les affaires de la vie, il ſemble que le ſeul principe qui fait agir les hommes, eſt celui-ci, *Le Diable emporte le dernier* †. Au lieu de planter des chênes, qu'on ne pourroit couper que dans cent-cinquante ans, on bâtit des maiſons, qui ne ſubſiſteront pas au-delà de douze ou quatorze ans. Tous les hommes s'expoſent à l'incertitude des objets, & aux viciſſitudes des affaires humaines. Les Mathématiques ſont aujourd'hui la ſeule étude dont on faſſe cas. On en fait uſage par-tout, même dans des cas où elles ſont les plus ridicules. Les hommes ne paroiſſent pas non plus ſe confier davantage en la providence, que ſur un Marchand qui a fait faillite.

Le

† Il ſemble que l'Auteur faſſe ici alluſion à ce Jeu des Enfans, qui font une imprécation contre celui qui arrivera à ce but marqué. Il veut dire que les hommes ne penſent point a leurs deſcendans, à ceux qui reſteront après eux.

Le public doit ſupléer aux défauts de la Société, & prendre d'abord en main ce qui eſt le plus négligé par les particuliers. Les contraires doivent être guéris par les contraires. Pour corriger les foibleſſes communes à toute la Nation, l'exemple eſt d'une beaucoup plus grande efficace que les préceptes. Les Magiſtrats doivent donc entreprendre quelques grands ouvrages qui puiſſent occuper une vaſte multitude de gens durant pluſieurs ſiècles. On convaincra ainſi le monde, que dans tout ce que l'on fait, on a toujours beaucoup d'égard pour la poſterité la plus reculée. Une entrepriſe de cette nature fixera, ou aidera du moins à rendre plus ſtable le génie volatil, & la légèreté d'eſprit qui règnent dans le Royaume. Elle nous fera ſouvenir que nous ne ſommes pas uniquement nés pour nous-mêmes. Ce ſera le moyen de rendre les hommes moins défians, & de leur inſpirer un véritable amour pour leur patrie, & une tendre affection pour le terrain même de leur Pays. Rien n'eſt plus néceſſaire pour aggrandir une nation. Les formes de gouvernement, les religions, & même les langues peuvent changer: mais la *Gran-*

de *Bretagne*, ou du-moins, ſi ce nom vient à périr, l'Iſle elle-même ſubſiſtera & durera, ſuivant toutes les vraiſemblances humaines, autant qu'aucune autre partie de ce globe terreſtre. Dans tous les ſiécles les hommes ont toujours tendrement reconnu les bienfaits qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres. Le Chrétien, qui dans la cité de *S. Pierre* jouït d'une multitude de fontaines & d'une grande abondance d'eau, eſt un miſerable ingrat, s'il ne ſe ſouvient avec reconnoiſſance de l'ancienne *Rome payenne*, qui a pris de ſi prodigieuſes peines pour lui procurer ces agrémens.

Après que cette Iſle aura été cultivée, & que chaque pouce de terrain aura été rendu habitable & utile, ce Pays ſera ſans contredit le plus commode & le plus agréable de tous les Etats de la terre. La poſterité nous prodiguera un encens qui nous dédommagera glorieuſement de tous les frais & de tous les ouvrages que nous aurons faits. Les perſonnes qui brulent de zèle & du noble déſir de l'immortalité, ſeront certainement charmées d'avoir pris toutes ces peines; puiſque dans mille & dans deux mille ans, elles vivront encore dans la memoire & dans

les

les éloges éternels des siécles à venir qui jouiront de leurs travaux.

J'aurois conclu ici cette rapsodie de réflexions, s'il ne m'étoit pas venu dans l'esprit quelque chose qui concerne le dessein principal de cet Essai : but qui tendoit à prouver qu'il est nécessaire qu'il y ait une certaine portion d'ignorance dans une Société bien reglée. Je dois nécessairement en parler, puisque ce qui auroit paru une forte objection contre moi, devient ainsi une preuve en ma faveur. Je conviens avec tout le monde que la plus louable qualité du feu *Czar de Russie*, étoit son application infatigable à tirer ses Sujets de leur stupidité naturelle, & à civiliser ses peuples. Mais il faut aussi considérer qu'ils en avoient un extrême besoin, puisqu'il n'y a pas long-tems que la plus grande partie de ses Sujets approchoient fort des bêtes brutes. A proportion de l'étendue de ses Etats, & de la multitude de peuple qu'il avoit sous sa domination, il n'avoit ni cette qualité, ni cette diversité de Marchands & d'Artisans qu'exige la véritable perfection d'un Pays. Pour se les procurer, n'avoit-il pas raison de mettre tout en

œuvre,

œuvre, & de ne rien négliger ? Mais qu'eſt-ce que cela fait aux *Anglois*, qui ſont attaqués d'une maladie tout-à-fait oppoſée ? Les politiques judicieux ſont à l'egard du Corps de la Société, ce que les Médecins ſont à l'égard du corps naturel. Aucun de ces derniers ne traitera un Létargique comme s'il étoit attaqué d'une inſomnie, ou ne preſcrira pour une Hydropiſie ce qu'il ordonneroit pour un Diabétés †. En un mot, il n'y a pas aſſez de Savans en *Ruſſie*, mais la *Grande-Bretagne* en a trop.

† Flux d'Urine.

RECHERCHES
SUR LA
NATURE DE LA SOCIE'TE'.

JUSQUESICI les Moraliſtes & les Philoſophes conviennent aſſez généralement, qu'il n'y a point de vertu à faire une choſe qui ne renferme pas un renoncement à ſoi-même: Un Auteur moderne, dont les Ouvrages ſont aujourd'hui fort eſtimés par les perſonnes d'eſprit, eſt cependant d'un avis contraire. Il croit que les hommes, naturellement vertueux, peuvent pratiquer le juſte ſans aucune peine & ſans ſe faire aucune violence. Il paroît qu'il exige & qu'il s'attend de trouver de la bonté dans ſon eſpece, comme nous nous attendons à trouver doux les Raiſins & les Oranges de la Chine: fruits que nous aſſurons n'être point parvenus à la perfection dont leur nature eſt capable, tandis qu'ils

conſervent quelque aigreur. Cet illuſtre auteur eſt Milord *Shaftesbury*, qui dans ſes *Caractériſques*, † prétend que l'homme étant fait pour la Société, doit néceſſairement être né avec une tendre affection pour le tout dont il fait partie. Par ſa nature il doit être porté à rechercher la proſperité de la Société dont il eſt membre.

En conſequence de cette ſuppoſition, ce Seigneur appelle VERTUEUSE toute action faite par égard pour le bien public. Il donne au contraire le nom de VICE à toute action, qui tendant à l'avantage particulier de ſon Auteur, ne procure aucun avantage à la Société dont il eſt membre.

Conſiderant de plus la Vertu & le Vice par rapport au genre humain, il eſt dans l'idée que ce ſont des réalités permanentes, qui doivent toujours être les mêmes dans tous les ſiécles. Il croit que toute perſonne qui a l'entendement ſain peut, en ſuivant les régles du bon-ſens, non ſeulement découvrir

† Ce Livre eſt intitulé, *Caracteristicks of Men, Manners, Opinions, Times* &c. *in three Volumes, by the Right Honourable Anthony Earl of Shaftesbury*. Lond. 1733. Il a été réimprimé chez *Johnſon* à *Rotterdam*.

couvrir le BEAU & l'HONNETE dans la Morale, tout comme dans les Ouvrages de l'Art & de la Nature; mais encore se gouverner par le moyen de sa raison avec autant de facilité & de promptitude, qu'un bon Cavalier conduit par le moyen du mors & de la bride un Cheval bien dressé.

Quiconque aura lu avec attention les pièces qui ont précédé, s'appercevra sans peine qu'il n'est pas possible de trouver deux systêmes plus opposés que celui de ce Seigneur & le mien. Ses notions, je l'avoue, ont quelque chose de généreux & de sublime. Elles sont très-honorables & très flatteuses pour le genre humain. A l'aide d'une petite dose d'enthousiasme, elles sont même capables de nous inspirer les plus nobles sentimens sur la dignité de notre illustre espèce.

Quel dommage que toutes ces belles idées ne soient pas fondées sur la raison! Je ne parlerois pas aussi affirmativement, si dans presque toutes les pages de ce traité je n'avois pas invinciblement prouvé, que ces sublimes notions sont incompatibles avec notre expérience journalière.

Cependant, pour ne laisser aucune ombre

ombre d'objection ſans réponſe, je me propoſe de m'étendre dans ce diſcours ſur des idées que je n'ai touché juſques-ici qu'en paſſant. « Mon but eſt de con-» vaincre le lecteur, non ſeulement » que les bonnes & les aimables qua-» lités de l'homme, ne ſont pas celles » qui le rendent plus ſociable que les » autres animaux; mais encore qu'il » ſeroit abſolument impoſſible de ren-» dre une Nation peuplée, riche & flo-» riſſante, ou de la ſoutenir dans cet état » de proſpérité, ſi l'on en banniſſoit ce » que nous appellons mal, ſoit phyſi-« que ſoit moral. »

Dans ce deſſein j'examinerai avant toutes choſes, ſi le BEAU & l'HONNÊTE? le τὸ καλὸν dont les anciens ont tant parlé, eſt effectivement quelque choſe de réel. Je diſcuterai, s'il y a du mérite & une excellence réelle dans certains objets. J'examinerai, s'il y en a quelques-uns qui ayent effectivement quelque prééminence qui ſoit apperçue par tous ceux qui les connoiſſent; ou s'il y en a bien peu, pour ne rien dire de plus, qui ayent également été eſtimés, & dont on ait porté le même jugement dans tous les Pays & dans tous les ſiècles.

Si en faiſant cette recherche & cet examen de la valeur intrinſeque des actions, nous trouvions une choſe meilleure que l'autre, & une troiſième meilleure que celle-ci, & ainſi de ſuite, nous commencerions à avoir de grandes eſpérances. Mais ſi nous rencontrons différentes choſes, qui ſont ou toutes fort bonnes, ou toutes fort mauvaiſes, nous ſommes embarraſſés dans notre jugement, & nous ne convenons pas toujours avec nous-mêmes, beaucoup moins avec d'autres. Or il y a effectivement divers défauts ainſi que differentes beautés, qui ſont ou admirées ou condamnées ſuivant le changement des modes & des coutumes, & ſuivant la difference des goûts & de l'humeur des hommes.

Les Experts en peinture ſeront toujours du même ſentiment, lorſqu'ils auront à juger d'une belle peinture comparée avec le barbouillage d'un Novice. Mais quelle étrange difference n'a-t-on pas remarquée dans les jugemens de ces mêmes perſonnes, lorſqu'ils ont voulu apprécier les ouvrages des grands Maîtres! Il y a differens partis parmi les connoiſſeurs. Ceux mêmes qui forment ces differens

rens partis, ne conviennent point entr'eux dans l'eſtime qu'ils font des peintures par rapport aux Siecles & aux Pays où elles ont eté faites. Les meilleures peintures ne ſont pas auſſi toujours celles qu'on eſtime le plus, puiſqu'un fameux original vaudra toujours plus qu'aucune copie qu'en puiſſe faire une main inconnue, quand même cette copie ſeroit meilleure que ſon original. Le prix qu'on met aux peintures ne dépend pas ſeulement du nom du Maître, & de l'âge qu'il avoit lorſqu'il les a faites; mais auſſi beaucoup de la rareté de ſes ouvrages, & ce qui eſt encore plus déraiſonnable, de la qualité des perſonnes qui les poſſédent, de même que de la longueur du tems qu'elles ont été dans les grandes Familles. Si les *Cartons* qu'il y a aujourd'hui à *Hampton-Court.* * étoient faits par une main moins fameuſe que *Raphaël*, & qu'ils appartinſſent à un particulier qui ſeroit obligé de les vendre, on n'en auroit pas la dixiéme partie

* *Hampton-Court* eſt une Maiſon Royale ſur la *Tamiſe* dans la Province de *Middleſex*, à onze milles de *Londres*. Ce Palais a été fort embelli par le feu Roi *Guillaume* III.

tie de l'argent qu'ils ſont eſtimés valoir à preſent, malgré tous leurs groſſiers défauts.

Ce que je viens de dire n'empêche pas que je ne ſois prêt d'avouer, que le jugement qu'on peut porter ſur la peinture, peut acquerir une certitude univerſelle, ou du moins devenir beaucoup moins variable & moins précaire, que celui qu'on peut porter ſur preſque toute autre choſe. La raiſon en eſt évidente. C'eſt qu'il y a une règle à ſuivre, qui demeure toujours la même. La peinture eſt une imitation de la Nature, une copie des choſes que nous avons par-tout devant les yeux. J'eſpere que le Lecteur voudra bien me pardonner, ſi penſant à cette belle invention, je fais une réflexion qui paroîtra peut-être un peu hors de ſaiſon, quoique dans le fond elle contribue beaucoup à mon but principal. Je veux dire que nous ſommes ſurtout redevables à l'imperfection de nos ſens, du plaiſir & des raviſſemens que nous goûtons en voyant une belle peinture. C'eſt à cette heureuſe imperfection que nous devons l'agréable tromperie dans laquelle cet Art nous jette. Je m'explique.

L'Air

L'Air & l'Eſpace ne ſont pas des objets de la vue : mais auſſitôt que nous pouvons voir avec le moindre dégré d'attention, nous obſervons que la grandeur des choſes que nous regardons, diminue par dégrés, à proportion qu'elles s'éloignent de nous. L'expérience ſeule, fondée ſur ces obſervations, peut nous apprendre à faire quelques conjectures tant ſoit peu vraiſemblables ſur la diſtance des objets. Si un Aveugle né recouvroit ſubitement la vue à l'âge de vingt ans, il ſeroit étrangement embaraſſé s'il vouloit juger de la différence des diſtances. A peine ſeroit-il capable de déterminer ſeul & immédiatement par le moyen de ſes yeux, quel ſera le plus proche de lui, d'un moineau qui eſt à peu près à la portée de ſon bâton, ou d'un clocher qui ſeroit éloigné d'un demi-mille. Regardons d'auſſi près qu'il nous eſt poſſible par le trou d'une muraille qui par derrière donne en plein air, nous ne pourrons voir autre choſe, ſinon que le Ciel remplit le vuide, & qu'il eſt auſſi près de nous que l'extrémité des pierres qui limitent l'eſpace vuide.

Je ne regarde nullement cela comme un défaut dans le ſens de la vue:

c'eſt le fondement de l'erreur où nous jette la peinture. Cet Art peut nous repréſenter ſur un plan tous les objets, de la même maniere que nous les voyons en vie & en nature, ſi l'on en excepte le mouvement. Quand même quelqu'un n'auroit jamais vu de peintures, la vue ſeule d'un miroir le convaincroit bientôt qu'une telle repréſentation eſt poſſible. Auſſi ſuis-je très-porté à croire que les reflexions faites ſur nos yeux par les corps les plus unis & les plus polis, ont fourni l'idée du deſſein & de la peinture.

Dans les ouvrages de la nature, le mérite & l'excellence en ſont incertains; & même parmi les créatures humaines, ce qui eſt beau dans un Pays, n'eſt pas tel dans un autre. Quelle n'eſt pas la bizarrerie du Fleuriſte dans ſon choix? Tantôt la Tulipe, tantôt l'Auricule, & d'autres fois l'Oeillet corné aura toute ſon eſtime. Chaque année il croit qu'une nouvelle Fleur ſurpaſſe toutes celles qui l'ont précédé, quoiqu'elle leur ſoit inférieure en couleur & en figure. Il y a environ trois-cens ans que les hommes ſe raſoient d'auſſi près qu'ils le font aujourd'hui. Depuis ce tems-là on

a laiſſé croître ſa barbe, & on lui a donné différentes figures, qui toutes convenables lorſque c'étoit la mode, ſeroient cependant ſouverainement ridicules à preſent. Quel air affreux & comique n'a pas une perſonne qui porte un petit chapeau, lorſque tout le monde en porte de grands ? Il auroit beau être habillé d'ailleurs avec goût, il n'en ſeroit pas moins ſiflé. Combien n'eſt pas monſtrueux au contraire un grand chapeau, quand l'autre extrême eſt à la mode depuis un tems conſiderable ? L'expérience nous a appris que ces modes durent rarement au-delà de dix ou douze ans ; de ſorte qu'une perſonne de ſoixante ans doit pour le moins avoir vu cinq ou ſix de ces ſortes de changemens. Malgré cette inconſtance, les premiers commencemens des modes ne laiſſent pas de paroître toujours groſſiers, choquans & ridicules. Quel homme, qui faiſant abſtraction de ce qui eſt actuellement à la mode, peut décider quel eſt le plus beau, ou de porter de gros boutons, ou d'en porter de petits.

Les différentes manieres d'ordonner un Jardin ſont preſque ſans nombre

bre ; & ce qu'on appelle beau dans ce genre, varie ſuivant le goût de la Nation & du Siècle. Dans les Gazonnades, dans les compartimens & dans les parterres, une grande variété de figures eſt pour l'ordinaire agréable. Mais un rond plaira tout autant à l'œil qu'un quarré. Un ovale ne peut pas plus convenir dans une place, qu'il eſt poſſible qu'un triangle convienne dans un autre endroit. La prééminence d'un Octogone par-deſſus un héxagone, n'eſt pas plus réelle dans les figures, que huit n'a de prééminence ſur ſix parmi les hazards.

Les Chrétiens qui ont bâti des Temples, leur ont donné la figure d'une Croix, dont l'extrémité ſupérieure étoit tournée du côté de l'Orient. Un Architecte qui négligeroit de ſuivre cette coutume, paſſeroit pour avoir commis une faute impardonnable, ſi du-moins le lieu deſtiné à ce bâtiment le lui eût permis. Mais ce ſeroit une folie de blâmer l'Architecte d'une Moſquée, ou d'un Temple des Payens, de n'avoir pas ſuivi cette méthode.

Entre pluſieurs bonnes Loix qui ont été faites depuis cent ans, il ſeroit difficile d'en trouver une qui fût plus utile,

le, & en même tems ſujette à moins d'inconveniens, que celle qui régle les habillemens des morts. Les vivans qui lors de cet établiſſement étoient en âge de prendre connoiſſance des choſes, peuvent ſe ſouvenir des murmures & des plaintes générales qui s'éleverent contre cet acte. D'abord des milliers de gens étoient révoltés de l'idée qu'il fallut être enſeveli dans une étoffe de laine. L'unique choſe qui rendit cette Loi ſupportable, fut qu'elle permettoit aux riches de ſatisfaire tout à leur aiſe leurs foibleſſes. Ils firent attention qu'on ne leur défendoit point les autres dépenſes funèbres, & qu'on leur donnoit la liberté de faire prendre le deuil à pluſieurs perſonnes, & de faire préſent de bagues à un beaucoup plus grand nombre, ſuivant la coutume établie en *Angleterre*. Le bien qui revient à la Nation de cette Loi eſt encore ſi viſible, qu'on n'a jamais rien pu dire de raiſonnable pour la condamner. Ce fut cette utilité qui fit diſparoître, au bout de quelques années, l'horreur qu'on en avoit conçue. Je me rappelle même que cette averſion diminua chaque jour. D'abord les jeunes-gens qui n'avoient

vu

vu que peu de perſonnes dans le cercueil, ſe rangerent le plutôt du côté de l'innovation.

Mais ceux qui avoient vu mourir pluſieurs amis & pluſieurs parens, y répugnerent le plus long-tems. Il y avoit même des Vieillards qui ne pouvoient ſe réſoudre à permettre qu'on les inhumât ſuivant la forme. Pour aujourd'hui, que l'on a preſque oublié que les morts ayent été mis dans du linge, c'eſt l'opinion générale que rien ne convient mieux que d'envelopper les cadavres dans des étoffes de laine, & de les habiller comme on le fait préſentement. Nous voyons par-là que l'amour ou l'approbation que nous donnons aux choſes, dépend principalement de la mode & de la coutume, des reglemens & de l'exemple de nos Superieurs, ou en général de ceux que nous croyons en quelque maniere nous ſurpaſſer.

Il n'y a pas plus de certitude dans la morale. La pluralité des femmes eſt odieuſe parmi les Chrétiens, & l'on a rejetté avec mépris l'Ouvrage plein d'eſprit & de ſavoir qu'un grand génie * avoit

* LYSERIUS, caché ſous le nom de THEO-

avoit compoſé pour la défenſe de cette opinion. Cependant la Poligamie n'a rien de choquant pour un *Mahométan*. Les hommes ſont eſclaves de ce qu'ils ont appris dès leur enfance. La force de l'habitude plie la nature, & la coutume l'imite ſi bien, qu'il eſt ſouvent difficîle de ſavoir quelle des deux influe ſur nous.

Dans l'*Orient* les ſœurs épouſoient autrefois leurs freres, & c'étoit un mérite à un fils de ſe marier avec ſa mere. De telles alliances ſont ſans-doute abominables : mais aſſurément, quelle que ſoit l'horreur que ſa ſeule idée nous cauſe, elles n'ont rien qui répugne à la nature. Toute l'horreur qu'elles excitent, eſt uniquement fondée ſur la mode & ſur la coutume.

Un *Mahométan*, religieux obſervateur des Loix de ſon Prophéte, qui n'a jamais goûté d'aucune liqueur *ſpiritueuſe*, peut prendre autant d'éloignement pour le vin, qu'aucun *Européen*,

PHILUS ALETHÆUS, publia en MDCLXXVI. in 8. un Ouvrage en faveur de la POLYGAMIE ſous le titre de POLYGAMIA TRIUMPHATRIX. Le Livre fut condamné, & l'Auteur banni.

ropéen, qui a quelques principes de vertu & quelque éducation, peut en avoir pour coucher avec ſa ſœur. Tous les deux s'imaginent également que leur antipathie procede de la nature.

Quelle eſt la meilleure Religion? C'eſt une queſtion qui a cauſé plus de maux, que toutes les autres queſtions enſemble. Demandez-le à *Péking*, à *Conſtantinople*, & à *Rome*. Vous recevrez trois réponſes extrêmement différentes. Seulement vous les trouverez toutes trois également poſitives & péremptoires. Les Chrétiens ſont bien aſſurés de la fauſſeté des ſuperſtitions *Payennes* & *Mahométanes*. Par rapport à ce point, ils s'uniſſent & ils s'accordent parfaitement bien. Mais informez-vous des différentes Sectes qui diviſent les Chrétiens, quelle eſt la véritable Egliſe de Chriſt? Ceux de chaque Secte vous diront que c'eſt celle dont ils ſont membres; & pour vous en convaincre, ils vous prendront par les oreilles.

Il eſt donc manifeſte qu'il vaudroit preſque tout autant aller à la chaſſe d'une Oie ſauvage ſur laquelle on ne peut pas beaucoup compter, que de chercher à découvrir le PULCHRUM & l'HONES-

l'HONESTUM dont parle Milord *Shaftesbury*. Les notions imaginaires que l'on peut être vertueux ſans être obligé de renoncer à ſoi-même, ouvrent trop la perte à l'hipocriſie : vice dont l'habitude nous fait tromper les autres, & qui même nous rend entiérement inconnus à nous-mêmes. Un exemple que je vais donner, montrera comment il eſt poſſible qu'une perſonne de qualité, d'eſprit & de ſavoir, qui reſſembleroit en tout à l'auteur même des *Caractériſtiques*, tombât dans cette ignorance, faute de ſe bien examiner.

Une perſonne élevée dans l'aiſe & dans l'abondance, apprendra à éviter tout ce qui lui fait de la peine, s'il eſt d'un naturel doux & indolent. S'il préfére de réprimer ſes paſſions, ce ſera plutôt à cauſe des inconvéniens qui en naiſſent, & d'un trop grand empreſſement pour le plaiſir, & de l'eſclavage où nous mettent nos paſſions lorſque nous les ſatisfaiſons, que par aucun dégoût réel pour le plaiſirs des ſens. Il peut arriver qu'une perſonne élevée ſous les yeux d'un grand Philoſophe d'un caractére doux & humain, & capable de former un jeune homme, puiſſe

puiſſe, éblouie par des circonſtances ſi favorables, avoir une meilleure opinion de ſon état intérieur, qu'il ne mérite effectivement. Dans ce cas il peut ſe croire vertueux, tandis que ſes paſſions ſont ſimplement endormies. Cette même perſonne pourra ſe former de belles idées ſur les vertus *ſociables* & ſur le mépris de la mort. Dans ſon cabinet il écrira fort bien ſur ces ſujets, & il en parlera très-éloquemment en compagnie : mais vous ne le verrez jamais combattre pour ſa Patrie, ni travailler à réparer aucune des pertes de la Nation. Une perſonne qui s'attache à la *Métaphyſique*, peut facilement donner dans l'enthouſiaſme, & croire réellement qu'il ne craint point la mort, pendant qu'elle eſt encore éloignée. Si on lui demandoit pourquoi ayant reçu cette intrépidité, ſoit de la Nature, ſoit de la Philoſophie, il n'a pas pris le parti des Armes, quand ſa Patrie étoit engagée dans la guerre ? Pourquoi lorſqu'il voyoit tous les jours la Nation pillée par ceux qui gouvernoient l'Etat, lorſqu'il étoit témoin du peu d'ordre qui régnoit dans les Finances ; pourquoi, dis-je, n'eſt-il pas allé en Cour, & n'a-

n'a-t-il pas employé ſes amis & ſon crédit pour obtenir l'emploi de Grand-Tréſorier ? par ſon intégrité & par ſa ſage adminiſtration, il auroit ſans doute rétabli le crédit de la Nation.

Il eſt vraiſemblable qu'il me répondra qu'il aime la retraite, qu'il n'a point d'autre ambition que d'être honnête homme, & qu'il n'a jamais aſpiré d'avoir aucune part dans le Gouvernement. Il me dira qu'il hait toute eſpèce de flatterie, ainſi que l'eſclavage qui accompagne néceſſairement les Emplois. Il me parlera du peu de ſincérité qui règne dans les Cours & des déſagrémens inſéparables du Grand-Monde. Je l'en crois ſur ſa parole. Mais une perſonne d'un tempérament indolent, & d'un eſprit inactif, ne peut pas dire avec ſincérité tout ce qu'avance ce Seigneur, ſi en même tems il ſatisfait ſes appétits, qu'il n'eſt point capable de ſubjuguer, quoique ſon devoir le lui ordonne. La Vertu conſiſte dans l'action ; & quiconque poſſede cet amour pour la Société, & cette tendre affection pour ſon eſpèce, que Milord *Shaftesbury* exalte tant, ſurtout ſi ſa naiſſance, ou ſa qualité l'appelle à exercer quelque Poſte pu-

blic, il ne doit rien négliger de tout ce qui peut procurer quelque avantage à ſes Compatriotes. Si cet illuſtre Auteur avoit eu le génie guerrier, ou le tempérament violent, il auroit choiſi un autre genre de vie, ou auroit débité une Doctrine tout à-fait oppoſée: car notre raiſon ſuit toujours la route où la paſſion l'entraîne. L'amour-propre excuſe tous les hommes, quelles que ſoient leurs vues & leurs deſſeins. Il fournit à chaque Individu des raiſons pour juſtifier leurs inclinations.

Des plans de conduite auſſi mitigés, & des Vertus auſſi tranquiles que celles qui ſont recommandées dans les *Caractériſtiques*, ne valent rien que pour former des génies peſans. Elles peuvent donner à un homme les qualités réquiſes pour goûter les plaiſirs ſtupides d'une vie Monaſtique, ou tout au plus pour exercer l'emploi de Juge de paix à la Campagne; mais aſſurément elles ne rendront jamais un homme propre au travail & à l'aſſiduité. Jamais ces idées ne l'engageront, ni à de grands exploits, ni à de périlleuſes entrepriſes.

Les préceptes ne peuvent anéantir, ni l'amour que l'homme a naturelle-

ment

ment pour l'aiſe & la pareſſe, ni le penchant qu'il a pour les plaiſirs ſenſuels. Il n'y a que des paſſions ſupérieures qui puiſſent ſe rendre maîtreſſes des fortes habitudes & des inclinations des hommes. Prêchez tant qu'il vous plaira, faites voir à un poltron le peu de raiſon qu'il a d'avoir peur. Tous vos ſermons ſeront inutiles. Vous ne le rendrez pas plus vaillant, que vous ne l'engagerez à être plus grand qu'il n'eſt, en lui ordonnant d'être haut de dix pieds. Mais s'il y a un ſecret pour exciter le courage, c'eſt celui que j'ai donné au public dans la *Remarque* (R); ſecret qui eſt preſque infaillible.

La crainte de la mort n'eſt jamais plus forte que quand nous ſommes dans notre plus grande vigueur, & que nous avons bon appétit. Quand nous avons la vue perçante, l'ouïe prompte, & que chaque membre remplit ſes fonctions, c'eſt alors que nous ſommes ſurtout ſuſceptibles de cette paſſion. La raiſon en eſt claire: c'eſt qu'alors la vie eſt plus agréable, & que nous ſommes plus en état d'en jouir.

D'où vient donc qu'un homme d'honneur accepte ſi facilement un cartel, quoiqu'il n'ait que trente ans,

& qu'il ſoit en parfaite ſanté ? C'eſt la vanité qui ſurmonte ſes craintes. Auſſi dès que ſa vanité n'y ſera plus intéreſſée, ſes craintes paroîtront de la maniere la plus viſible. Suppoſons par exemple que peu accoutumé à la mer, il s'y trouve pendant une tempête ; ou ſuppoſons même que n'ayant jamais été malade, il ait ſeulement un mal de gorge, ou une petite fièvre ; vous verrez bientôt quelles ſont ſes angoiſſes, & quel cas il fait de la vie. Si l'homme avoit été naturellement humble, & à l'épreuve de la flatterie, les politiques ne feroient jamais parvenus à leurs fins, jamais ils n'auroient ſu que faire de l'homme. Sans ces vices, l'excellence de l'eſpèce humaine auroit toujours été inconnue. Tous les Héros qui ſe ſont rendus fameux dans le monde, fourniſſent une forte preuve contre l'aimable Syſtême que je combats.

Si le courage du Grand *Macedonien* s'oublia lorſqu'il combattit ſeul contre toute une Garniſon, ſa folie ne fut pas moindre quand il s'imagina être un Dieu, ou qu'il douta du-moins s'il ne l'étoit point. Dès-que nous faiſons cette réflexion, nous découvrons

la

la paſſion, & l'extravagance de cette même paſſion, qui le ſoutenant dans les plus éminens dangers, lui faiſoit ſurmonter toutes les difficultés & toutes les fatignes qu'il avoit à eſſuyer.

Il n'y a jamais eu dans le monde d'exemple plus ſenſible d'un Magiſtrat parfait que *Cicéron*. Quand je réfléchis ſur les ſoins & ſur la vigilance qu'il a eus, ſur les dangers réels qu'il a mépriſés, & ſur la peine qu'il s'eſt donnée pour la ſûreté de *Rome*: quand je conſidère ſa ſageſſe & ſa ſagacité à découvrir & à faire échouer les complots des plus hardis & des plus ſubtils Conſpirateurs: quand je fais attention en même tems à ſon amour pour la Litterature, pour les Arts & les Siences, à ſon habileté dans la Métaphyſique, à la juſteſſe de ſes raiſonnemens, à la force de ſon éloquence, à la politeſſe qui règne dans ſes écrits: quand je réunis toutes ces choſes, ſaiſi d'étonnement, je ne puis m'empêcher de dire que *Cicéron* étoit un Héros qui tenoit du prodige.

Tournons à préſent la médaille. Après avoir conſidéré *Cicéron* par rapport à ſes belles qualités, avouons que ſi ſa vanité avoit été inférieure à ſon grand mérite,

mérite, le bon ſens & la grande connoiſſance qu'il avoit des affaires du monde, ne lui auroient jamais permis de célébrer ſes propres louanges avec autant de dégoût & de fracas qu'il a fait. Jamais il ne ſe ſeroit aviſé, plutôt que de ſe taire ſur ſon propre mérite, de faire un Vers dont un Ecolier même auroit dû avoir honte.

O Fortunatam natam, me Conſule; Romam!

Combien la morale du rigide *Caton* n'étoit-elle pas exacte & ſévere? Combien la vertu de ce grand défenſeur de la liberté *Romaine* n'étoit-elle pas ferme & ingénue! L'équivalent dont ce *Stoïcien* jouiſſoit pour le renoncement à ſoi-même qu'il pratiquoit avec tant d'auſtérité, reſta long-tems inconnu. Sa modeſtie ſinguliere cacha pendant très-long-tems, & à l'univers & à lui-même, le motif qui le faiſoit agir. Le tems a enfin découvert que l'Héroïſme qu'il profeſſoit, étoit dû à une foibleſſe qui le dominoit. La derniere ſcène de ſa vie a dévoilé la paſſion à laquelle ce Héros devoit toutes ſes vertus. La mort qu'il ſe donna, montre

tre clairement qu'il étoit gouverné par un pouvoir tyrannique, ſupérieur à l'amour de ſa Patrie. Alors on vit que la haine implacable, & l'envie exceſſive qu'il portoit à la gloire, à la grandeur réelle, au mérite perſonnel de *Céſar*, avoit fort long-tems dirigé toutes ſes actions qui paroiſſoient ſi nobles & ſi héroïques. Si de puiſſans motifs n'avoient pas vaincu la prudence conſommée de *Caton*, il auroit non ſeulement pu ſe ſauver, mais il auroit encore procuré cet avantage à la plupart de ſes amis, dont la ruine fut entraînée par ſa perte. S'il avoit pu obtenir ſur lui de s'y ſoumettre, il ſe ſeroit vu ſelon toutes les apparences le ſecond dans *Rome*. Mais il connoiſſoit la grandeur d'ame & la généroſité ſans bornes de ſon vainqueur. C'étoit cette clémence que *Caton* craignoit. Auſſi choſit-il la mort, parce que ſa vanité la trouva moins terrible, que l'idée de fournir à *Céſar*, ſon mortel ennemi, une auſſi belle occaſion de faire connoître ſa magnanimité en lui pardonnant, quoiqu'il fût un de ſes ennemis les plus acharnés. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le caractere de ce Conquérant, également habile

& ambitieux, on conviendra que ſi *Caton* avoit oſé vivre, *Céſar* n'auroit pas manqué de lui offrir ſon amitié.

Pour prouver l'affection tendre & réelle que nous avons pour notre eſpece, Milord *Shaftesbury* ſe ſert d'un autre argument, tiré de l'amour que nous avons pour la compagnie, & de l'averſion que les hommes qui ſont dans leur bon-ſens ont généralement pour la ſolitude : ſentimens que les autres créatures n'éprouvent point. Cet argument eſt très-bien développé dans les *Caractériſtiques*. J'avoue qu'il y eſt tourné de ſon plus beau côté, & dans un très-beau ſtyle.

Dès le lendemain que j'eus lu cet article, j'entendis quantité de gens crier des harengs frais. Ces cris joints à la réflexion que je faiſois ſur la grande multitude de poiſſons de différentes ſortes qu'on prend en même tems, me mirent de fort bonne humeur, quoique je fuſſe ſeule. Mais dans le tems que concentré dans mes idées je m'entretenois de cette contemplation, un impertinent deſœuvré dont j'avois le malheur d'être connu, m'abordant me demanda comment je me portois, quoique j'euſſe l'air, & j'oſe le dire, d'être

en

en auſſi parfaite ſanté que jamais je l'aye été en ma vie. J'ai oublié ce que je luis répondis; mais je me ſouviens fort bien que j'eus beaucoup de peine à me débarraſſer de cét importun, & que je ſentis tout le mal-aiſe dont mon bon ami *Horace* ſe plaint pour une perſécution de même nature.

Je ne voudrois point que le pénétrant critique, fondé ſur ce petit conte, allât s'imaginer que je ſuis un miſantrope. Je lui déclare qu'il ſe tromperoit étrangement. J'aime beaucoup la compagnie : & ſi le lecteur n'eſt pas ennuyé de la mienne, je lui donnerai une deſcription d'une perſonne telle que je la choiſirois pour la converſation. j'oſe promettre que le lecteur retirera quelque avantage de cette digreſſion. Après cela, revenant plus particulièrement à mon ſujet, je ferai ſentir la foibleſſe & le ridicule de cette flatterie, que renferment les belles idées que Milord nous donne de l'ame, dans l'article que j'ai cité.

L'AMI que je demanderois, inſtruit de bonne heure dans les principes de l'Art, ſeroit imbu des notions de l'honneur & de la honte. Accoutumé dès ſon enfance à la politeſſe, il auroit pat

habitude une extrême aversion pour tout ce qui approche le moins du monde de l'imprudence, de la grossièreté, ou de l'inhumanité. Il entendroit fort bien le *Latin*, & il ne seroit pas ignorant dans le *grec*. Il sauroit de plus une ou deux langues vivantes, outre sa langue maternelle. Je voudrois qu'il eût une teinture des mœurs & des coutumes des anciens, & qu'il fût parfaitement au fait de l'histoire de sa patrie, & des mœurs du siècle où il vit. Il devroit non seulement avoir des connoissances sur la Littérature, mais encore avoir poussé quelque science particulière & utile. Cet ami devroit avoir vu les Cours étrangères, & fréquenté les Universités. Mais surtout je souhaiterois qu'il eût tiré parti de ses voyages. Il faudroit qu'il pût se divertir quelquefois à danser, à faire des armes, à monter à cheval, à chasser, & à s'amuser à quelques autres plaisirs champêtres; mais il ne devroit être attaché à aucun. Les envisageant comme de simples exercices utiles pour la santé, & comme des amusemens, ils ne lui feroient jamais négliger ses affaires, jamais ils ne l'empêcheroient de travailler à acquérir des qualités plus estimables.

mables. Il auroit quelque teinture de géométrie & d'aſtronomie, & il ſauroit de l'anatomie ce qu'il en faut ſavoir pour avoir une idee de l'arrangement des parties qui compoſent le corps humain. C'eſt aſſurément une qualité que de ſavoir aſſez à fond la muſique pour pouvoir compoſer, mais il y a beaucoup à dire contre ce talent. J'aimerois donc mieux qu'il fût aſſez de deſſein pour tracer un payſage, ou lever un plan ſuivant l'idée & la forme qu'on lui décriroit; mais je ne voudrois pas qu'il touchât jamais le pinceau. Introduit de très-bonne heure auprès des femmes modeſtes, il ne paſſeroit jamais de ſemaine ſans ſe trouver dans quelque compagnie de dames.

Je ne fais point mention des vices groſſiers, tels que ſont l'irreligion, la luxure, le jeu, l'ivrognerie, & les querelles. Les perſonnes qui ont reçu la moindre éducation, ne donnent jamais dans ces excès. Mais s'il vouloit me plaire, il devroit pratiquer conſtamment la vertu. Qu'on ne s'effarouche pas de l'idée de *Vertu*. Je ne ſuis pas aſſez étranger dans ce qui ſe paſſe, ſoit en Cour, ſoit en Ville, pour croire qu'un homme puiſſe être parfait. Ainſi

cet ami devroit compter que je fermerois les yeux ſur certains défauts, ſi je ne pouvois pas les corriger, ou les prévenir. Suppoſez que depuis l'âge de dix-neuf ans juſqu'à vingt-trois, le feu de la jeuneſſe l'emportât quelquefois ſur la chaſteté, je le tolererois, pourvû qu'il agît avec précaution. Si dans quelque occaſion extraordinaire, gagné par les preſſantes ſollicitations de quelques amis, de plaiſir, il lui arrivoit de boire plus que ne le permet une étroite ſobriété, je le lui paſſerois, pourvu que ces excès ne revenant que rarement, ils ne nuiſiſſent en aucune maniere ni à ſon tempérament, ni à ſa ſanté. Suppoſons enfin que par la vivacité de ſon tempérament, ou par de légitimes raiſons, il eût une difficulté qu'il eût pu éviter ou prévenir, s'il eût eu plus de prudence, ou qu'il eût été moins ſcrupuleux ſur le point d'honneur, je n'y prendrois pas garde, pourvu que cela ne lui fût arrivé qu'une ſeule fois. Si, dis-je, il avoit le malheur de tomber dans quelqu'une de ces fautes, & qu'il n'en parlât jamais, beaucoup moins qu'il s'en vantât, on peut lui pardonner ou tout au moins n'y pas faire attention dans l'âge que

j'ai

j'ai posé, à condition cependant que toujours circonspect à l'avenir, il ne se trouvât plus exposé à ces embarras & à ces défauts. Les grandes chûtes dans la jeunesse ont quelquefois engagé certaines personnes dans une prudence beaucoup plus ferme, qu'elles n'auroient jamais acquis très vraisemblablement sans cela.

Pour les éloigner des choses honteuses, & des actions qui sont publiquement scandaleuses, rien n'est plus convenable que de leur procurer un libre accès dans deux ou trois familles nobles, où ils se croiront obligés d'aller souvent faire leur cour. En même tems que vous entretiendrez de cette manière leur vanité, vous leur inspirerez une crainte continuelle pour la honte.

Un homme qui avec une fortune mediocre aura à peu près ces qualités, qui de plus se perfectionne lui-même, & qui fréquente les compagnies jusques à l'âge de trente ans, ne sauroit manquer d'être d'un commerce agréable, du-moins pendant qu'il jouit d'une santé ferme & d'une prospérité soutenue, & qu'il ne lui survient quoique ce soit quipuisse causer quelque

dérangement à ſon tempérament. Quand un tel homme ſe trouvant en compagnie de trois ou quatre perſonnes qui lui reſſemblent, y paſſe quelques heures, on peut, ſans crainte de ſe tromper, appeller cela une bonne compagnie. Il ne s'y dit quoique ce ſoit qui ne puiſſe inſtruire ou divertir un homme d'eſprit. Peut-être arrivera-t-il que ces perſonnes ne ſeront pas toujours du même ſentiment; mais il ne ſauroit y avoir de diſpute entr'eux, que pour être le premier à ſe ranger du ſentiment de celui de qui il diffère. Il n'y a jamais qu'un des Aſſiſtans qui parle à la fois, & on n'y éleve jamais la voix, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour être diſtinctement entendu de celui qui eſt aſſis le plus loin. Le plus grand plaiſir que chacun ſe propoſe, eſt de plaire; & l'expérience leur a appris qu'ils peuvent tout auſſi aiſément parvenir à ce but, en écoutant avec attention les autres, & en approuvant par leur contenance leurs diſcours, que s'ils diſoient eux-mêmes d'excellentes choſes.

La plupart de ceux qui ont quelque goût, ſe plairont aſſurément dans un tel commerce. Ils le préfereront même avec raiſon à la ſolitude, dans le tems

tems que désœuvrés ils ne savent que faire de mieux. Mais s'ils avoient quelque occupation dont ils crussent pouvoir tirer une satisfaction plus solide ou plus durable, soyons assurés que se refusant à ce plaisir, ils lui préféreront cette occupation qui leur paroît d'une plus grande importance.

Mais qui n'aimeroit infiniment mieux rester seul quinze jours entiers, quoiqu'il n'eût vû qui que ce soit depuis un tems égal, que de se trouver en compagnie de gens fâcheux, qui ne se plaisant que dans la contradiction, font gloire d'exciter des querelles? Tout homme qui a des livres ne liroit-il pas toujours, ou ne se mettroit-il pas à écrire sur quelque sujet, plutôt que d'être tout un jour avec des gens qui animés par l'esprit de parti, s'imaginent que notre Isle n'est bonne à rien tandis qu'on permet à leurs adversaires d'y vivre? Y a-t-il quelqu'un qui n'aimât mieux vivre seul un mois entier, & aller se coucher regulierement avant sept heures, que de se mêler avec des ivrognes, qui ayant pendant tout le jour tâché en vain de se faire mourir, s'assemblent encore la nuit pour attenter une seconde fois à

leur vie par des excès affreux dans le boire, & qui pour exprimer leur gayeté, font plus retentir de mots destitués de sens dans la chambre où ils sont, que leurs Compagnons, moins incommodes, ne font de bruit par leurs grognemens dans les rues? Je ne fais pas grand cas d'une personne qui ne préféreroit pas de s'ennuyer seul à la promenade, ou qui enfermé n'aimeroit pas mieux répandre des épingles par la chambre pour s'occuper ensuite à les ramasser, que de se trouver en compagnie pendant six heures, avec une dixaine de matelots le jour qu'ils ont reçu leur paye.

Quelque incontestable que soit ce que j'avance ici, j'accordons pour un moment que le plus grand nombre s'exposeroit aux désagrémens dont j'ai parlé, plutôt que d'être obligé de vivre seul pendant un tems considérable. Dans cette supposition, je ne vois pas même comment cet amour pour la Compagnie, & ce désir violent que nous avons pour la Société, peut autant être exalté. Je ne découvre point non plus sur quel fondement on peut l'alléguer, comme une qualité qui mette l'homme au dessus des autres

Ani-

Animaux. Si nous prétendions fonder ſur cela la bonté de notre nature, qui douée d'un amour généreux s'oublie ſoi-même, & ſe plaît à en faire ſentir les effets à ſes ſemblables; vertus qui rendent l'homme une créature ſociable; il faudroit néceſſairement que cette inclination pour la compagnie, & cette averſion pour la ſolitude, fuſſent plus violentes & plus ſenſibles dans ceux qui ornés d'un plus grand génie, & d'un jugement plus exquis, ont moins de vice & plus de perfections. On remarque cependant tout le contraire.

Les eſprits les plus foibles qui ſont le moins en état de gouverner leurs paſſions, les conſciences coupables qui abhorrent la réflexion, & les gens ſans mérite qui ſont incapables de produire d'eux-mêmes quelque choſe de bon, ſont les plus grands ennemis de la retraite. Ils ſe joindront à quelque compagnie que ce ſoit, plutôt que de reſter ſeuls. Il n'en eſt pas de même d'un homme de bon ſens, qui orné de lumieres eſt capable de penſer, & de peſer le mérite des choſes. Il n'y a perſonne qui puiſſe plus aiſément ſe paſſer de tout commerce, & vivre

plus

plus long-tems avec soi-même, que celui qui est le moins troublé par ses passions. Pour éviter le bruit, la folie, l'impertinence, & les choses qui choquent son bon goût, il se séparera de vingt compagnies, & il préférera de rester dans son cabinet, ou dans un jardin. Que dis-je ! Il aimera mieux se retirer dans un pâturage commun, ou dans un désert, que d'être obligé de se trouver dans la compagnie de certaines gens.

Mais si l'amour de la compagnie étoit si intimement lié à notre espece, que personne ne pût souffrir d'être seul un moment, quelles conclusions pourroit-on en tirer ? L'homme n'aime-t-il pas la compagnie comme il aime toute autre chose, je veux dire pour l'amour de soi-même ? On ne vit jamais d'amitiés, ou de civilités de durée, qui n'ayent été réciproques. Dans toutes les Assemblées réglées & dans tous les Cercles, ainsi que dans les Fêtes annuelles *, & dans les plus solem-

* Les Fêtes annuelles en *Angleterre*, où les Parens & les Amis se régalent, sont *Noël*, *Pâques*, & la *Pentecôte* &c.

femmelles debauches, chaque Membre qui y assiste a ses propres vues. Quelques-uns qui fréquentent très assiduement une Société, n'iroient peut-être jamais s'ils n'y primoient pas. J'ai connu un Cavalier, qui pendant qu'il étoit regardé comme l'Oracle d'une certaine Compagnie, y fut si assidu, qu'il étoit mal à son aise dès que quelques affaires l'empêchoient de s'y rendre à l'heure marquée : Mais je l'ai vu quitter entierement cette chere Société, dès qu'on y eut admis quelqu'un qui pouvoit lui être mis en parallele, & lui disputer la superiorité. Il y a des gens, qui quoiqu'incapables de pousser un argument, ne laissent pas d'avoir assez de malice pour prendre plaisir à entendre les autres se disputer. Ils ne prennent aucune part dans les disputes, cependant ils croiroient qu'une Compagnie où ils n'auroient pas ce plaisir seroit insipide. Une maison superbe, de riches meubles, de beaux jardins, des chevaux, des chiens, les ancêtres, le parentage, la beauté, la force, une certaine excellence dans quelque chose que ce soit : tout cela peut contribuer à rendre pendant long-tems les hommes sociables, dans l'esperance

que

que ces objets qu'ils eſtiment, ſeront de tems en tems les ſujets de la converſation, & qu'ils leur donneront une ſatisfaction intérieure. Les gens même les plus polis qu'il y ait, tels que ſont ceux dont j'ai parlé ci-devant, ne font jamais aucun plaiſir aux autres, qui ne ſoit repayé à leur amour propre. Ils ont beau s'en défendre, ils ne rendent jamais de ſervice qui n'aboutiſſe enfin à eux-mêmes. Mais la preuve la plus évidente que chacun a principalement en vue ſon avantage propre, dans toutes les aſſemblées, & dans toutes les Sociétés de gens qui ſe fréquentent; c'eſt que celui qui étant déſintéreſſé paye plutôt au délà de ce qu'il faut, que de diſputer; c'eſt que celui qui naturellement de bonne humeur, n'eſt ni fantaſque ni pointilleux; que les caractéres doux & indolens qui haïſſent les diſputes, & qui ne parlent jamais pour triompher; c'eſt que de telles perſonnes, dis-je, ſont chez toutes les nations, les charmes des Compagnies. Au lieu qu'un homme de bon ſens & ſavant, qui ne s'en laiſſant pas aiſément impoſer, ne dira jamais rien de déraiſonnable; qu'une perſonne d'eſprit qui peut dire des choſes ſpirituelles & piquantes;

quoi-

quoiqu'il ne lance jamais ſes traits que contre les actions qui le méritent, qu'un homme d'honneur enfin qui ne fait ni ne ſouffre jamais d'affront, peuvent bien être eſtimés dans le monde, mais rarement peuvent-ils ſe faire autant aimer, que celui qui ayant plus de foibleſſes eſt moins accompli.

Dans les exemples que je viens d'alléguer, l'amitié procéde de l'empreſſement avec lequel nous recherchons continuellement ce qui eſt capable de nous donner de la ſatisfaction. Mais il eſt d'autres occaſions dans leſquelles l'amitié naît de notre timidité naturelle, & du ſoin inquiet que nous prenons de nous-mêmes. Deux habitans de *Londres*, qui ne ſeroient pas obligés par leurs affaires à avoir commerce enſemble, pourroient ſe connoître, ſe voir & paſſer tous les jours ſur la *Bourſe* l'un à côté de l'autre, ſans ſe témoigner plus d'attention & de civilités, que ne le feroient des taureaux. Mais que ces deux perſonnes ſi indifféréntes à *Londres*, ſe rencontrent par hazard à *Briſtol*, ils ſe tireront le chapeau, à la moindre occaſion, ils entreront en converſation, & tous les deux ſeront charmés de ſe tenir compagnie.

gnie. Quand un *François*, un *Anglois*, & un *Hollandois* ſe rencontrent à la *Chine*, ou dans quelqu'autre Pays Payen, il ſuffit qu'ils ſoient les uns & les autres *Européens*, pour qu'ils ſe conſidérent comme Compatriotes. J'oſe même aſſurer que ſi aucune paſſion ne s'y oppoſoit, ils ſentiroient un penchant naturel à s'aimer l'un l'autre. Que dis-je! Deux ennemis même, qui ſont obligés de voyager enſemble, ſe dépouilleront ſouvent de leurs animoſités, ils ſeront affables, & converſeront amicalement l'un avec l'autre, ſurtout ſi la route qu'ils ſuivent n'eſt pas ſure, & qu'ils ſoient tous deux étrangers dans l'endroit où ils ſe propoſent d'aller.

Des Juges ſuperficiels attribueront tout cela à l'inclination que l'homme a pour la ſociabilité, au penchant naturel qu'il a & pour l'amitié & pour la compagnie. Mais quiconque examinant les choſes comme il faut conſidérera l'homme de plus près, trouvera que dans tous ces cas on n'a d'autre but que d'aſſurer ſa fortune, & que les cauſes alléguées ci-deſſus agiſſent conſtamment dans ces occaſions.

Jusques-ici je me ſuis attaché à prou-

prouver que le PULCHRUM & L'HONESTUM, le BEAU & l'HONNETE, l'excellence & la valeur réelle des choſes, pour l'ordinaire précaire & inconſtante, change tout comme les modes & les coutumes. D'où il ſuit que les concluſions qu'on a tiré de leur certitude & de leur réalité, ſemblables à leurs principes, ne ſignifient abſolument rien, & que les notions ſublimes que l'on ſe forme de la bonté naturelle de l'homme ſont dangereuſes, puiſqu'elles tendent à jetter dans l'erreur, & qu'elles ſont de pures chimères. J'ai établi la vérité de mon opinion ſur les exemples qui ſont les plus ordinaires dans l'hiſtoire. En parlant de l'amour que nous avons pour la compagnie, & de l'averſion que nous reſſentons pour la ſolitude, j'ai examiné à fond quels étoient les différens motifs de ces inclinations, & j'ai fait voir qu'elles découlent toutes de l'amour-propre. Il s'agit donc à préſent d'examiner la nature de la Société, & d'en rechercher les véritables fondemens, afin qu'il paroiſſe évidemment que ce ne ſont ni les bonnes ni les aimables qualités de l'homme, mais ſes mauvaiſes & ſes pernicieuſes qualités, ſes

ſes imperfections, & ſon manque d'excellence dont les autres Créatures ſont révétues, qui l'ont principalement rendu un être ſociable, du moment qu'il a perdu le Paradis; enſorte que s'il eût perſéveré dans ſa primitive innocence, & qu'il eût continué à jouir des biens qui l'attendoient, il n'eſt point du tout probable que l'homme fût jamais devenu cette Créature ſociable qu'il eſt aujourd'hui.

On a ſuffiſamment prouvé dans tout ce Livre, combien nos appétits & nos paſſions ſont néceſſaires pour faire fleurir toutes ſortes de commerces & de métiers. Or perſonne ne nie que ces appétits & ces paſſions ne ſoient effectivement de mauvaiſes qualités, ou au moins qu'elles ne les produiſent Il reſte donc à préſent à mettre dans un plein jour les divers obſtacles qui empêchent & qui embarraſſent l'homme dans le travail auquel il s'occupe conſtamment pour ſuppléer à ſes beſoins; travail qu'on appelle en d'autres termes *le ſoin de ſa propre conſervation*. Je démontrerai en même tems que l'inclination & le penchant que l'homme a pour la Société, provient uniquement de ces deux choſes, ſavoir

voir de la multiplicité de ſes déſirs, & des obſtacles continuels qu'il rencontre dans les efforts qu'il fait pour les ſatisfaire.

Les obſtacles dont je parle naiſſent ou de notre conſtitution, ou de la terre que nous habitons; j'entends cette terre telle qu'elle eſt, depuis qu'elle a été maudite. J'ai ſouvent tâché de contempler ſéparément les deux choſes que je viens d'indiquer, mais je n'ai jamais pu en venir à bout. Elles s'entrechoquent continuellement, & ſe mêlent de telle manière, qu'enfin elles compoſent un affreux chaos de maux.

Tous les Elémens ſont nos ennemis. L'eau ſubmerge, & le feu conſume ceux qui ignorant la nature de ces deux élémens, oſent s'y plonger. La terre produit dans mille endroits des plantes, & d'autres végétaux, qui ſont nuiſibles à l'homme. Pendant qu'elle nourrit & qu'elle entretient diverſes créatures qui lui ſont pernicieuſes, elle ſouffre qu'une multitude de poiſſons de différentes eſpèces habite dans ſon ſein. Mais le plus cruel de tous les élémens, c'eſt l'air, ſans lequel nous ne ſaurions vivre un ſeul moment. Il eſt impoſſible de décrire toutes les injures que nous

recevons du vent & du tems : ce ſont deux deſtructeurs impitoyables. La plupart des hommes ſe ſont occupés de tout tems à défendre leur eſpèce de l'intempérie de l'air. Malgré cela on n'a pu trouver juſques-ici ni art ni moyen pour ſe mettre à couvert de certains météores furieux.

Les Ouragans, il eſt vrai, n'arrivent que rarement. Peu de perſonnes ſont englouties par des tremblemens de terre, ou dévorées par des lions. Mais pendant que nous évitons avec ſoin ces malheurs giganteſques, nous ſommes perſécutés par des ennemis moins redoutés. Quelle affreuſe diverſité d'inſectes n'y a-t-il pas qui nous tourmentent ? Entre ces inſectes, quelle multitude n'y en a-t-il pas qui nous inſultent, & qui ſe jouent de nous impunément ? Le plus vil atôme ne nous foule-t-il pas aux pieds, & ne paît-il pas ſur nous, comme le bétail paît dans les champs ? On leur permet ſouvent ces indignités, s'ils uſent avec modération de leur bonne fortune ; mais notre clémence même devient un nouveau vice. Ils abuſent ſi fort de notre pitié, qu'ils font avec la dernière cruauté, & le dernier mépris, des voiries

de nos mains, & qu'ils dévoreroient nos enfans, ſi nous ne veillions pas continuellement à pourſuivre & à détruire ces vils animaux.

Il n'y a rien de bon dans tout l'Univers, pour l'homme même qui a le meilleur deſſein. Si par mépriſe ou par ignorance l'homme commet la moindre faute dans l'uſage qu'il en fait, ni ſon innocence, ni ſon intégrité ne ſauroit le garantir de mille maux qui l'environnent. Au contraire, tout ce que l'art & l'experience ne nous apprennent pas à tourner en bien, eſt naturellement mal. Voyez auſſi combien le laboureur eſt diligent à ſerrer ſon bled, & à le défendre contre la pluye. Sans cette précaution il ne pourroit pas en jouïr. Les ſaiſons variant ſuivant les climats, il n'y a que l'experience qui nous ait appris à faire uſage de cette différence. Tandis que dans une partie du Globe nous voyons le fermier ſemer, il eſt certain qu'il moiſſonne dans une autre.

De tout ceci nous pouvons découvrir quelle altération & quelle terrible changement cette terre doit avoir ſouffert depuis la chute de nos premiers parens. Si nous ſuivions l'hom-

me pas à pas, & que nous remontâssions jusqu'à son origine celeste & divine, où il étoit exempt de cette vanité qui naît d'une sagesse acquise par des préceptes pleins d'orgueil & d'arrogance, ou par une ennuyeuse expérience. Si nous le contemplions dans l'état d'innocence, où il étoit doué d'une connoissance consommée, qu'il avoit reçue de la main bienfaisante qui lui avoit donné l'existence, nous le verrions à couvert des atteintes de tous les animaux, de tous les végétaux qui couvrent la terre. Alors il n'y avoit aucun minéral qui lui fût nuisible. Ce chef du genre humain, à l'abri des injures de l'air, aussi bien que des autres maux, étoit content du nécessaire de la vie, que la terre lui fournissoit d'elle même. Exempt alors de tout crime, il se trouvoit par-tout le Seigneur de toutes choses. Il n'avoit point de rival, & il étoit bien obéi. Sans affectation pour sa grandeur, il étoit transporté dans des méditations sublimes sur l'immensité de son Créateur, qui vouloit bien se communiquer tous les jours à lui & le visiter, sans qu'il lui en arrivât aucun mal.

Dans cet âge d'or on ne sauroit dé-

conj

couvrir aucune raiſon, ni la plus légère vraiſemblance, pourquoi les hommes ſe ſeroient jamais réunis pour former des Sociétés auſſi conſidérables que celles qu'il y a eu juſques à préſent dans le monde. Lorſque l'homme poſſédant tout ce qu'il déſire n'a rien qui le trouble ou qui le tourmente, que pourroit-on ajouter à ſon bonheur ? Qu'on me nomme un commerce, un Art, une ſience, une dignité, ou un emploi, qui ne dût être mis au rang des choſes ſuperflues & inutiles dans un état auſſi heureux.

Si nous pouſſons davantage cette idée, nous appercevrons facilement qu'aucune Société n'auroit jamais pu tirer ſon origine des aimables vertus, & des bonnes qualités de l'homme ; mais qu'au contraire toutes les Sociétés ont eu pour baſſe, les beſoins, les imperfections, & la diverſité des appétits de la nature humaine. Nous trouverons par conſéquent que plus la vanité & l'orgueil des hommes ſont développés, & que plus leurs déſirs ſont multipliés & augmentés, plus auſſi ils ſont capables d'être élevés & réunis dans de grandes & nombreuſes Sociétés.

Si

Si l'air, ſans jamais offenſer nos corps, nous eût été auſſi agréable, qu'il l'eſt ſuivant toutes les apparences au plus grand nombre des oiſeaux dans un tems ſerein, & que nous n'euſſions jamais reſſenti ni vanité, ni luxe, ni hipocriſie, ni concupiſcence, je ne vois point pourquoi nous aurions inventé les habits & les maiſons.

Je ne dirai rien des Joyaux, de la vaiſſelle, de la peinture, de la ſculture, des riches meubles, & de toutes les autres choſes que les rigides moraliſtes ont appellées inutiles & ſuperflues. Mais ſi nous ne nous étions jamais fatigués en marchand à-pied, & que nous euſſions toujours été auſſi agiles que quelques autres animaux; ſi les hommes, naturellement laborieux, n'euſſent jamais été aſſez déraiſonnables pour chercher à ſatisfaire leurs aiſes; s'ils avoient été en même tems exempts des autres vices, & que la terre eût été par-tout unie, ſolide & propre: qui auroit jamais penſé aux caroſſes, ou qui auroit jamais oſé s'expoſer ſur un cheval? Quel beſoin a le dauphin d'un vaiſſeau, ou quelle voiture demanderoit l'aigle pour voyager?

J'eſpère que le lecteur voit que j'entends par la *Société*, le corps politique

que que forment les hommes qui ſubjugués par une force ſupérieure, ou qui tirés de leur état ſauvage par la perſuaſion, ſont devenus des créatures diſciplinées, qui trouvent leur propre avantage en travaillant à celui des autres. Gouverné alors par un chef, ou ſoumis à telle autre forme de Gouvernement, chaque membre eſt rendu utile au tout; & leur union eſt ſi forte, que par un habile ménagement ils ſont capables d'agir tous enſemble, comme s'ils ne compoſoient qu'un ſeul corps. Car ſi par la *Société* nous entendions uniquement un certain nombre de gens, qui ſans regle ni gouvernement vivroient enſemble, liés uniquement par une affection naturelle pour leur eſpéce, ou par amour pour la compagnie, comme un troupeau de vaches ou de brebis, je ſoutiens qu'il n'y a pas dans le monde de Créature moins propre pour la Société que l'homme. S'il y avoit cent perſonnes ſeulement, qui toutes égales ne ſeroient ſoumiſes à aucun Supérieur dont elles euſſent quelque choſe à craindre, il eſt inconteſtable qu'éveillés ils ne ſauroient vivre deux heures enſemble. Plus ils auroient de lumiéres, de force, d'eſprit, de courage & de réſolution, moins ils pourroient s'accorder. Il

Il eſt probable que dans l'état ſauvage de Nature les peres & les meres exerçoient l'autorité ſur leurs enfans, au moins pendant qu'ils étoient dans la vigueur de l'âge. Dans la ſuite le ſouvenir de ce qu'ils avoient éprouvé, put exciter dans le cœur des enfans quelque choſe, qui tenant le milieu entre l'amour & la crainte, formoit le ſentiment que nous appellons reſpect ou révérence. Il y a même de l'apparence que la ſeconde génération, ſuivant l'exemple de la premiere, ce premier homme put avec un peu d'habileté conſerver pendant toute ſa vie une autorité ſouveraine ſur toute ſa poſtérité, quelque nombreuſe qu'elle fût. Mais le vieux tronc étant une fois mort, les fils ſe querellèrent. La paix diſparut du milieu d'eux. Bientôt il y eut des guerres parmi ces freres. Le droit d'aîneſſe n'eſt pas d'une grande force, & la prééminence qu'il donne fut uniquement inventée comme un moyen pour faire vivre en paix les membres égaux d'une même famille.

Cependant l'homme, qui eſt un animal timide, & qui naturellement n'eſt pas rapace, aime la paix & le repos. Auſſi ne ſe battroit-il jamais ſi perſonne

ne ne l'offenſoit, & que par un moyen plus doux il pût obtenir & ſe procurer les choſes pour leſquelles il ſe bat. C'eſt à cette timide diſpoſition, & à l'averſion qu'il a d'être troublé & inquiété, que ſont dûs tous les divers plans & les différentes formes de gouvernement qui ſe voyent dans le monde. La Monarchie fut ſans doute la premiere forme de gouvernement. Par l'ariſtocratie & par la démocratie on voulut corriger les inconveniens qui réſultent de la Monarchie. En mêlant & en réuniſſant ces trois différentes méthodes, on a mis la Société dans le plus haut point de perfection.

Mais que l'homme ſoit dans l'état ſauvage de ſimple nature, ou entre les mains des politiques, il eſt impoſſible, tandis qu'il reſtera homme, qu'il agiſſe jamais dans une autre vue que pour plaire à ſoi-même. Pendant qu'il conſerve l'uſage de ſes ſens & de ſa raiſon, ni ſon amour, ni ſon déſeſpoir, ne ſauroit avoir d'autre centre que ſon bonheur. Il n'y a pas de différence entre vouloir & trouver du plaiſir dans l'uſage de quelqu'un de ſes ſens. Tout mouvement qui eſt contraire ou oppoſé à ce plaiſir, ſeroit né-

ceſſairement contre nature & convulſif. Puis donc que nos actions ſont limitées, de maniere que nous ſommes toujours forcés de faire ce qui nous fait plaiſir, il eſt impoſſible que nous euſſions jamais pu devenir vraiment ſociables, tandis que laiſſés libres, nos volontés & nos actions n'auroient point été gênées par aucune loi. La preuve en eſt claire. Incapables de prévenir les idées qui s'excitent continuellement chez nous, tout commerce civil doit néceſſairement être détruit, à moins que par art, & par une prudente diſſimulation, nous n'aprenions à cacher ces inclinations, & à les étouffer.

Si tout ce que nous penſons étoit découvert aux autres comme il l'eſt à nous-mêmes, il ſeroit impoſſible que doués de la parole nous fuſſions ſupportables les uns aux autres. Je ſuis perſuadé qu'il n'eſt aucun de mes Lecteurs qui ne ſente la vérité de ce que je dis. La conſcience de mon Antagoniſte lui fait de ſanglans reproches, tandis que ſa langue oſe entreprendre de me réfuter. Dans toutes les Sociétés Civiles on apprend inſenſiblement aux hommes, dès le ber-

berceau, à être hipocrites. Perſonne n'oſeroit avouer qu'il gagne par les calamités publiques, ni même par les pertes que font les Particuliers. On lapideroit le *Sacriſtain*, s'il oſoit ſouhaiter publiquement la mort de ſes Paroiſſiens. Cependant perſonne n'ignore qu'il n'a autre choſe pour vivre.

Quand je conſidère les affaires de la vie humaine, je goûte un plaiſir infini en voyant les diverſes formes que l'eſpérance du gain & les idées du lucre font revêtir aux hommes, ſuivant les differentes occupations qu'ils ont, & les circonſtances où ils ſe rencontrent. Quelle gayeté & quelle joie ne paroiſſent pas ſur le viſage des perſonnes qui ſe trouvent à un Bal bien réglé ? Au contraire, quelle ſolemnelle triſteſſe n'obſerve-t-on pas à la maſquarade d'un enterrement ? Cependant je ſuis perſuadé que le Maître des cérémonies de cette pompe funèbre trouve tout autant de plaiſir dans le profit qu'il en tire, que l'ordonnateur d'un Bal peut en goûter dans l'argent qu'il reçoit pour ſes peines. On ne ſauroit même douter que ces deux perſonnes ne

s'ennuient également dans leurs occupations. La gayeté de l'un me paroît autant forcée, que la gravité de l'autre eſt affectée.

Ceux qui n'ont jamais fait attention à la converſation d'un Marchand bien mis, & d'une jeune Dame qui vient faire quelque emplette dans ſa boutique, ont négligé une ſcène de la vie qui me paroît bien amuſante. Je prie le Lecteur ſerieux de vouloir bien ſuſpendre ſa gravité, tandis que j'examinerai ces deux Perſonnes ſéparément, & que je développerai, & les mouvemens qui ſe paſſent dans leurs cœurs, & les différens motifs qui les font agir.

Le Marchand ſe propoſe de vendre autant de ſoie qu'il peut. Il cherche encore à s'en défaire à un prix qui lui procure un gain qu'il juge raiſonnable, ſuivant les profits ordinaires du Commerce. Pour la Dame, elle n'a pas d'autre deſſein que de ſatisfaire ſon goût, & d'acheter cinq ou ſix ſoux par verge meilleur marché qu'on ne vend ordinairement les marchandiſes dont elle a beſoin.

Si cette Dame n'eſt pas abſolument difforme, l'impreſſion que la galan-

terie

terie de notre ſexe a fait ſur elle, lui perſuade qu'elle a bonne mine, que ſa contenance eſt aiſée, & qu'elle a une douceur particulière dans la voix. Si elle n'eſt pas belle, elle ſe croit jolie, ou tout au moins elle s'imagine qu'elle eſt plus agréable que la plûpart des jeunes Femmes qu'elle connoît. Il n'y a que ſes bonnes qualités ſeules qui puiſſent, à ſon avis, lui faire eſpérer d'obtenir les mêmes choſes à meilleur marché que les autres. Auſſi a-t-elle eu la précaution de ſe mettre avec tout l'avantage que ſon eſprit & ſa prudence ont pu lui inſpirer. Elle ne penſe point ici à l'amour; & par conſéquent elle n'affecte point un air de hauteur tyrannique, ni ne prend point de manières chagrines. Que dis-je! Rien ne l'empêchera de parler obligeamment, & d'être plus affable qu'elle ne peut preſque l'être dans toute autre occaſion. Inſtruite que quantité de Perſonnes bien élevées viennent à cette même boutique, elle tâche de ſe rendre auſſi aimable que la vertu & les règles de la décence le lui permettent. Venant avec ces diſpoſitions, il ne ſe peut rien préſen-

ter qui ſoit capable de déranger ſon temperament.

Son caroſſe n'eſt pas encore tout-à-fait arrêté, qu'elle ſe voit abordée par un homme qui, à en juger par la manière dont il eſt mis, paroît un Grand Seigneur. Tout ce qu'il a ſur lui eſt propre & à la mode. Il lui rend ſes hommages en eſclave. Dès qu'il ſait qu'il aura le plaiſir de la voir dans ſa boutique, il s'empreſſe à l'y conduire. Après l'avoir quittée, on le voit dans un clin d'œil ſe gliſſer avec une légèreté inconcevable derrière ſon comptoir. Voyant ainſi cette Dame face à face, il la prie avec un profond reſpect, & dans les termes les plus à la mode, de vouloir bien lui donner ſes ordres. Qu'elle diſe, ou qu'elle deſaprouve ce qu'elle trouvera à propos, elle eſt bien ſûre de n'être jamais directement contredite. Le marchand eſt d'une patience conſommée. C'eſt même un des miſtères de ſon commerce. Quelque embarras qu'elle lui donne, elle ne doit point craindre de s'entendre dire quelque choſe qui ſoit le moins du monde deſobligeant. Le viſage qu'elle a devant ſoi eſt toujours

jours riant. La joie & le reſpect paroiſſent y être mêlés avec la bonne humeur. Tout cela compoſe une ſérénité artificielle, plus engageante mille fois, que la ſimple Nature ne pourroit l'être.

Lorſque deux Perſonnes ſe rencontrent ſi bien, la converſation doit être & fort agréable & très-civile, quand même elle ne rouleroit que ſur des bagatelles. Pendant que cette Dame paroiſſant irréſolue ne ſait pour quelle étoffe ſe déterminer, le Marchand ſemble lui donner ſes conſeils. Il agit avec beaucoup de prudence, lorſqu'il veut diriger ſon choix. Mais dès qu'une fois elle s'eſt déterminée, il aſſure du ton le plus poſitif, que cette pièce eſt effectivement la plus belle. Il loue le bon goût de l'*Acheteuſe*. Plus il regarde l'étoffe qu'elle a choiſie, plus il s'étonne de n'avoir pas d'abord découvert la préférence que cette pièce méritoit par-deſſus toutes les autres qu'il a dans ſa boutique. Les règles qu'il a appriſes, les exemples qu'il a vus devant ſes yeux, & ſa grande application, lui ont appris à s'inſinuer imperceptiblement dans les re-

plis les plus cachés de l'ame, à ſonder le goût de ſes Pratiques, & à découvrir leurs foibles les plus ſecrets. Tout cela lui apprend cinquante autres ſtratagêmes, pour faire que cette Dame eſtime à l'excès ſon choix, ſon diſcernement, ſon bon goût, & la marchandiſe pour laquelle elle s'eſt déterminée.

Dès-que le choix eſt fait, il reſte à regler le point le plus eſſentiel du Commerce, je veux parler du prix. C'eſt ici que le Marchand a un avantage infini ſur la Dame, puiſqu'il le ſait juſqu'à une obole, au lieu que la Dame n'en a aucune connoiſſance. Auſſi faut-il avouer que profitant à merveille de cette ignorance, il en impoſe à la Dame en mille manières. Non content de dire les menſonges qu'il veut, & par rapport à ce que la marchandiſe lui a coûté d'achat, & par rapport à l'argent qu'il en a déja refuſé, il attaque encore la vanité de cette Dame. Pour cet effet il cherche à lui faire accroire les choſes les moins vraiſemblables, tant ſur ſa propre foibleſſe, que ſur l'habileté ſupérieure qu'elle fait paroître à acheter. « J'avois pris, *dit-il*, la ré-

ſo-

» ſolution de ne jamais me défaire de
» cette pièce qu'à un tel prix ; mais
» vous avez eu le pouvoir de m'é-
» branler par vos diſcours, & de
» m'en faire diminuer le prix, plus
» qu'aucune perſonne à qui j'aye ja-
» mais vendu. Il proteſte qu'il perd
» ſur cette étoffe ; mais que voyant
» qu'elle lui plaît, & qu'elle eſt ré-
» ſolue à n'en pas donner davanta-
» ge, il la lui laiſſera, plutôt que de
» deſobliger une Dame pour qu'il il
» a infiniment d'eſtime. Il finit par la
» prier de ne pas tant marchander
» une autrefois. »

Cependant l'*Acheteuſe*, qui ne ſait que trop qu'elle n'eſt point ſotte, & qu'elle a une grande volubilité de langue, ſe laiſſe facilement perſuader qu'elle parle d'une manière fort engageante. S'imaginant que la bonne éducation exige ſimplement qu'elle déſavoue le mérite qu'on lui attribue, elle rétorque par quelques reparties ingénieuſes, les complimens qui lui ſont adreſſés, & dont elle a reſſenti toute la ſatisfaction poſſible. Le réſultat de tout cela, c'eſt que contente de croire avoir gagné neuf ſoux par verge, elle en donne le mê-

même prix que toutes les autres. Peut-être même qu'elle donnera ſix ſoux de plus, plutôt que de ne pas faire cette emplette.

Il peut arriver que cette Dame, ou croyant n'avoir pas été ſuffiſamment flattée, ou choquée de quelque défaut qu'il lui plaît de trouver dans les manières de ce marchand, ou dans le nœud de ſa cravate, ou dans quelque autre choſe tout auſſi eſſentielle, quitera cette boutique, & qu'elle donnera ſa pratique à quelqu'autre. Mais il n'eſt pas toujours facile de déterminer quelles boutiques hanteront certaines Dames. Les raiſons qu'elles pourront avoir pour donner la préférence entre pluſieurs marchands dont les boutiques ſe touchent, ſont également bizarres & ſecrettes.

Nous ne nous livrons jamais à nos inclinations avec plus de liberté, que dans le cas où l'on ne ſauroit, ni les ſuivre pas à pas, ni les ſoupçonner. Une femme vertueuſe a toujours préféré une maiſon à toute autre, parce quelle y a vu un beau marchand. Une autre Dame, qui ne paſſe pas pour être d'un mauvais caractère, ſe dé-

détermine pour une boutique où elle a reçue plus de civilités & politeſſes que dans toute autre, lorſque ſans avoir la moindre penſée d'acheter, elle alloit modeſtement à la Cathédrale de *St. Paul* †: car les beaux marchands doivent ſe conformer à la mode. Pour cet effet il faut qu'ils ſe tiennent devant leur porte, pour attirer chez eux les perſonnes qui paſſent par hazard. Evitant avec ſoin toute familiarité, & toute importunité, ils doivent revêtir un air complaiſant, & une poſture ſoumiſe. Peut-être conviendroit-il qu'ils fiſſent une révérence à toutes les femmes bien miſes, qui daignent regarder du côté de leurs boutiques.

Ce que je viens de dire me rappelle une autre manière toute oppoſée d'attirer des chalands. Je veux parler de celle que pratiquent les bateliers ſur la *Tamiſe*, ſurtout lorſque par la mine & par les habillemens de ceux qu'ils veulent s'attirer, ils les reconnoiſſent pour être des payſans novices. Rien de plus amuſant que

† Cette Egliſe de *Londres* paſſe pour la plus belle du monde, après celle de *Saint Pierre à Rome*.

que de voir une demi-douzaine de ces gens groſſiers, environner un homme qu'ils voient pour la premiè-re fois. Les deux qui peuvent l'approcher de plus près, l'embraſſent & le ſerrent d'une manière auſſi cordiale & auſſi familière, que ſi c'étoit un de leurs frères revenus depuis peu d'un voyage dans les *Indes Orientales*. Un troiſième ſe ſaiſit de ſa main, un autre de ſa manche, de ſon habit, de ſes boutons, ou de ce qu'il peut attraper ; pendant qu'un cinquième ou un ſixième, qui a déjà couru deux fois autour de lui ſans pouvoir le ſaiſir par aucun endroit, ſe plante vis-à-vis de lui. Placé à trois pouces de ſon nez, il condamne ſes rivaux. Criant alors à plein gozier, il lui montre une effroyable rangée de dents larges, & un petit reſte de pain & de fromage, que l'arrivée du payſan l'avoit empêché d'avaler.

Cet homme, ſi cruellement maltraité, ne s'offenſe point de tout cela. Le payſan croit bonnement que ces gens font grand cas de lui. C'eſt pourquoi, bien loin de s'oppoſer à leur brutalité, il ſupporte patiemment d'être pouſſé ou tiré du côté

que

que ces gens qui l'environnent le dirigent. Accoutumé dès ſon enfance à l'ordure & à la ſueur, il n'eſt pas aſſez délicat pour trouver du dégoût dans la reſpiration d'un homme qui vient d'éteindre ſa pipe, ou dans les cheveux gras qui viennent frotter ſes machoires. Dix perſonnes, dont quelques-unes ſont à ſes oreilles, & dont les plus éloignées ne ſont pas à cinq pieds de lui, s'égozillent comme ſi celui à qui ils parlent étoit à la diſtance de cent verges. Tout cela ne l'incommode point. Perſuadé qu'il ne fait pas moins de bruit quand il eſt lui-même de bonne humeur, il goûte un plaiſir ſecret dans leurs manieres tumultueuſes. En le tirant & en le pouſſant, ils lui font faire le chemin qu'il avoit intention de ſuivre. Il trouve en cela beaucoup de complaiſance. Il ne peut s'empêcher de leur ſouhaiter du bien, pour l'eſtime qu'ils paroiſſent avoir pour lui. Le payſan voit avec plaiſir qu'on faſſe attention à lui. Il admire les habitans de *Londres*, en les voyant ſi preſſans à lui offrir leurs ſervices pour la valeur tout au plus de trois ſoux. Comparant ce qu'il éprouve, avec

avec ce qui lui arrive à la campagne dans la boutique où il ſe ſert, il rappelle qu'il n'y peut avoir quoi que ce ſoit, à moins qu'il ne le demande prémierement. Il ſe ſouvient qu'encore qu'il y dépenſe trois ou quatre *ſhellings* à la fois, on lui dit à peine une parole, ſi ce n'eſt pour répondre à la queſtion qu'il a été forcé de faire le premier. L'allegreſſe que cauſe ſa venue, excite les ſentimens de ſa gratitude. Craignant de déſobliger quelqu'une de ces perſonnes ſi complaiſantes, il ne ſait ſur qui il doit faire tomber ſon choix. J'ai vu avec la derniere évidence un homme penſer à tout cela, ou à quelque choſe de ſemblable. Fort content de ſe mouvoir, accablé par ces bateliers, je l'ai vu avec une viſage riant porter ainſi juſqu'au bord de la *Tamiſe* ſoixante à quatre-vingt livres de plus que ſon propre poids.

Si je n'ai pas répandu d'enjoûment ſur les deux Tableaux que je viens de tracer, & qu'ils paroiſſent bas & peu convenables, j'en ſuis fâché : mais je promets de ne plus tomber dans une pareille faute, & de continuer, ſans perdre de tems, à traiter mon

mon ſujet avec une ſimplicité naturelle. Dans ce ce but je ferai voir combien eſt groſſière l'erreur de ceux qui s'imaginent que les Vertus ſociables & les aimables qualités qu'on loue dans les hommes, ſont tout auſſi utiles au public qu'aux particuliers qui les poſsèdent. Je montrerai qu'il eſt abſurde de croire que les mêmes moyens qui font fleurir les familles, & qui procurent la proſpérité & le bonheur réel des particuliers, produiſent le même effet ſur toute la Societé. J'avoue que je me ſuis fort étendu ſur ce ſujet, & je me flatte que ce n'eſt pas ſans ſuccès. Mais j'eſpère auſſi que perſonne n'aura plus à l'avenir mauvaiſe opinion d'une propoſition, dont la vérité ſera établie en pluſieurs manieres.

Il eſt certain que moins un homme a de déſirs, & que plus il eſt content de ce qu'il poſsède, moins il ſera incommode à lui-même; que plus il eſt actif à ſupléer par lui-même à ſes beſoins, & que moins il exige d'être ſervi, plus un tel homme ſera aimé, & moins il incommodera ſa Famille; que plus il aime la paix & la concorde, plus il aura de cha-

charité pour ſon prochain, plus il brillera par des vertus réelles, & plus il ſera agréable à Dieu & aux hommes. Mais jugeons ſainement des choſes. De quel profit peuvent être ces qualités, ou quel bien terreſtre peuvent-elles procurer ? Comment veut-on qu'elles avancent l'opulence, la gloire, & la grandeur mondaine des Nations ? C'eſt le Courtiſan ſenſuel & voluptueux, qui ne met point de bornes à ſon luxe. C'eſt la femme volage, la coquette, & la débauchée, qui inventent toutes les ſemaines de nouvelles modes. C'eſt l'orgueilleuſe Ducheſſe, qui dans ſon équipage dans les feſtins qu'elle donne, & dans toute ſa conduite, voudroit trancher de la Princeſſe. C'eſt l'homme dépenſier & l'héritier prodigue, qui diſſipent leur argent ſans diſcernement, pour ſe procurer tout ce qu'ils voient; mais qui bientôt le détruiſent, ou qui le donnent dès le lendemain. C'eſt l'avare, & le parjure abominable, dont les immenſes tréſors, qui ont coûté tant de larmes aux veuves & aux Orphelins, ſont laiſſés à des héritiers prodigues. Ce ſont ceux-là qui ſont la proie & la vraie nourri-

riture de la Societé, ce *Léviathan* monſtrueux. Ou, pour parler en d'autres termes, telle eſt la condition des affaires humaines, que les peſtes & les monſtres que j'ai nommés, ſont néceſſaires pour exécuter tant d'ouvrages admirables que les hommes ont pu inventer, & pour faire vivre honnêtement tant de pauvres, qui ſont inſéparables de toutes les grandes Sociétés. Il y a de l'extravagance à croire que les Nations grandes & opulentes puiſſent ſubſiſter ſans cela, & être en même tems puiſſantes & polies.

Je blâme le *Papiſme* tout autant que *Luther*, *Calvin*, où la Reine *Eliſabeth* elle-même ait jamais fait. Mais je doute beaucoup que dans le fond, la Réformation ait été auſſi utile à faire fleurir les Royaumes & les Etats qui l'ont embraſſée, que la ridicule & bizarre invention des paniers & des jupes piquées.

Si cependant les ennemis du pouvoir des Prêtres me nioient ce que j'avance ici, du moins je ſuis ſûr qu'à la réſerve des grands hommes qui ont combattu, ſoit pour procurer cet avantage aux Laïcs, ſoit pour les

en priver ; je ſuis ſûr, dis-je, que cette Réformation, depuis ſon premier commencement juſqu'à ce jour, n'a pas employé autant de mains honnêtes, induſtrieuſes & laborieuſes, qu'en a occupé depuis peu d'années l'abominable perfection où le luxe des femmes eſt monté ; luxe dont j'ai déja parlé. La Religion eſt une choſe, & le Commerce en eſt une autre. Celui qui donne le plus d'embarras à mille de ſes voiſins, & qui invente les plus pénibles ouvrages, eſt, bon gré malgré qu'il en ait, le plus grand bienfaiteur de la Societé.

Quel tracas ne faut-il pas en différentes parties du Monde, avant que de pouvoir produire la belle Ecarlate, ou le Drap Cramoiſi ! Quelle multiplicité de Métiers & d'Artiſans n'exigent-ils pas, avant que d'en venir à bout ? Outre les travaux ordinaires, tels que ſont ceux du Peigneur, du Fileur, du Tiſſerand, du Drapier, du Dégraiſſeur, du Teinturier, du Foulon & de l'Emballeur, il y a encore d'autres Ouvriers, qui étant plus éloignés peuvent y paroître, étrangers, comme les *Faiſeurs* de Moulins, les Potiers d'étain, & les Chymiſtes. Les

Ar-

Artiſtes ſont cependant tous neceſſaires, ainſi qu'un grand nombre d'autres, qui doivent fournir d'outils, d'utencilles & d'autres inſtrumens les Arts ci-deſſus nommés.

Toutes ces choſes ſe faiſant dans le Pays; elles peuvent être exécutées ſans beaucoup de fatigues, & ſans s'expoſer à de grands perils. Mais quelle terrible perſpective ne ſe préſente pas à notre vuë ! quand nous réfléchiſſons ſur les peines & ſur les dangers auxque s on s'expoſe dans les voyages de long cours, ſur les vaſtes Mers qu'il nous faut parcourir, ſur les diverſes Nations auxquelles nous ſommes redevables des différentes choſes qui entrent dans la compoſition de ces Draps.

L'Eſpagne ſeule, il eſt vrai, peut nous fournir la laine pour les fabriquer. Mais quelle adreſſe & quelle peine, quelle expérience & quelle habileté ne ſont pas requiſes pour leur donner ces ſuperbes couleurs ! Combien ne ſont pas diſperſés par l'Univers les drogues & les autres ingrédiens qui doivent ſe rencontrer dans une chaudière pour former la couleur! L'Alun, il eſt vrai, ſe trouve dans notre Iſle. Nous pouvons tirer le Tar-

rre du *Rhin*, le Vitriol de *Hongrie*. Tout ceci ſe trouve en *Europe*. Mais pour ſe procurer du Salpêtre en aſſez grande quantité, nous ſommes obligés d'aller juſqu'aux *Indes Orientales*. La Cochenille, inconnue aux Anciens, n'eſt pas beaucoup plus près de nous, quoique dans une partie tout-à-fait différente de la Terre. Nous l'achetons, il eſt vrai, des *Eſpagnols* : mais comme elle n'eſt pas de leur cru, ils ſont obligés eux-mêmes de l'aller chercher pour nous dans le coin le plus reculé du Nouveau-Monde, je veux dire dans les *Indes Orientales*. Pendant que tant de mariniers ſe brûlent & étouffent de chaud à l'Orient & à l'Occident de l'*Angleterre*, une autre bande de matelots gèle dans le Nord pour aller chercher des cendres de *Ruſſie*.

Quand nous ſommes parfaitement au fait de toutes les peines & de tous les travaux, des miſeres & des maux qu'on doit ſouffrir, avant que d'être en état de fournir de l'écarlate, ou un drap cramoiſi ; quand nous conſidérons les grand riſques & les périls qu'on court dans ces voyages, qui ſe font preſque toujours aux dépens de la ſanté, de la proſpérité, & de la vie de pluſieurs perſon-

ſonnes ; quand, dis-je, nous connoiſſons, & que nous examinons comme il faut toutes ces choſes, il eſt preſque impoſſible de concevoir un Tyran, qui les conſidérant du même point de vue, fût aſſez inhumain pour exiger d'auſſi terribles ſervices de ſes innocens eſclaves, & qui fût aſſez effronté pour oſer dire en même tems qu'il impoſe ces travaux, uniquement pour avoir la ſatisfaction de porter un habit d'écarlate, ou de drap cramoiſi. A quel point donc le luxe d'une Nation ne doit-il pas être parvenu, lorſque non ſeulement les Officiers du Roi & ſes Gardes, mais encore les ſimples Soldats, auroient des déſirs ſi pleins d'impudence & d'arrogance ?

Mais ſi tournant la médaille nous regardons tous ces travaux comme autant d'actions volontaires, qui appartiennent aux différentes vocations que les hommes exercent pour gagner leur vie, & que chacun remplit uniquement pour ſoi-même, quoiqu'il paroiſſe ne travailler preſque que pour les autres : ſi nous conſidérons que les matelots mêmes qui eſſuyent les plus grands deſaſtres, cherchent & ſollicitent de l'emploi dans un autre Vaiſſeau, dès-

que

que leur voyage eſt fini, après même qu'ils ont fait naufrage : *Si*, dis-je, nous enviſageons toutes ces choſes ſous ce dernier point de vue, nous trouverons que le travail du pauvre, bien loin de lui être un fardeau & un joug, il le regarde au contraire comme un bien qu'il demande au Ciel dans ſes prieres. Auſſi le plus grand ſoin de tout Gouvernement bien reglé, c'eſt de tâcher de procurer de l'occupation à la plus grande partie des Pauvres.

Les enfans, même les plus petits, ſont les ſinges des autres. Tous les jeunes gens de deux ſexes ont un déſir ſi violent de paroître des perſonnes faites, qu'ils deviennent ſouvent ridicules par les impatiens efforts qu'ils font pour paroître ce que chacun d'eux ſait qu'il n'eſt point. Toutes les grandes Sociétés ne ſont pas peu redevables à cette folie, de la conſervation non interrompue des différens Commerces & des Arts qui ſont une fois établis. Quelles peines ne prendront pas les jeunes gens ! Quelle violence ne ſe feront-ils pas pour acquérir des qualités inutiles, & ſouvent même blâmables ! Qualités qu'ils admirent, faute de jugement & d'experience, dans ceux

ceux qui leur ſont ſupérieurs en âge. Ce penchant des hommes à l'imitation, les accoutume ainſi par degrés à l'uſage des choſes qu'ils trouvoient au commencement deſagréables, pour ne pas dire inſupportables. Il arrive ainſi qu'ils ne ſauroient abandonner ces objets, lors même qu'ils ſont ſouvent fâchés d'avoir augmenté, inconſidérément & ſans aucune néceſſité, ce qu'il faut pour le néceſſaire de la vie.

Quelles richeſſes n'a-t-on pas gagné avec le Thé & le Caffé! Quel vaſte trafic ne procurent pas ces deux ſeuls articles! Quelle variété de travaux n'y a-t-il pas dans le monde, qui font vivre des milliers de Familles! J'entens par-là ces perſonnes qui ſubſiſtent uniquement par le ſecours de deux coutumes très-ridicules, ſi même on ne doit pas les appeller odieuſes. Je veux parler de la coutume de prendre du Tabac & de celle de fumer. Il eſt certain qu'elles ſont toutes les deux plus de mal que de bien à ceux qui y ſont adonnés. Je dis plus, & je veux montrer l'utilité qui revient au Public des pertes & des maux qu'eſſuyent les particuliers. Je ferai auſſi voir quelle eſt la fo-

folie des ſouhaits que nous faiſons, dans le tems que nous prétendons être les plus ſages & les plus ſérieux. Il eſt inconteſtable que l'Incendie * de *Londres* fut un très-grand malheur. Cependant ſi on eût recueilli les voix parmi les Charpentiers, les Maçons, les Forgerons, & parmi ceux qui furent employés à rebâtir ces maiſons, qui fabriquoient ou qui trafiquoient des Ouvrages, des étoffes, & des marchandiſes qui furent conſumées par le feu, & enfin parmi tous les Ouvriers ſubalternes qui ſubſiſtent par le moyen de ces gens-là: Si, dis-je, on eût recueilli les voix, leur ſuffrage auroit ſi bien balancé celui des lèzés, que le nombre des perſonnes qui profiterent de cet incendie, auroit bien été égal à celui de ceux qui y perdirent, ſi même il ne l'eût pas ſurpaſſé. Une gran-

* Il eſt arrivé le 2. de Septembre de l'An 1666. Pendant trois jours que ce feu dura, il conſuma 13200. Maiſons, la Cathédrale de St. Paul, 87. Egliſes Paroiſſiales, 6. Chapelles, la Maiſon de la Douane, la Bourſe, la Maiſon de Ville, & pluſieurs autres magnifiques Bâtimens publics &c. Les plus modérés font monter la perte cauſée par cet incendie à neuf millions de livres ſterling.

grande partie du Négoce consiste à recruter & à réparer ce qui est perdu & détruit par le feu, par les tempêtes, par les batailles navales, par les siéges, & par les combats. Ce que je vais dire fera encore sentir plus clairement la verité de tout ce que j'ai avancé sur la nature de la Société.

Ce seroit une tâche également longue & difficile, que de faire l'énumération de tous les avantages & des différens profits qui reviennent à une Nation, des embarquemens & de la navigation. Mais considérons seulement les vaisseaux en eux-mêmes, & chaque batteau, grand & petit, dont on se sert pour aller sur l'eau, en prenant depuis le moindre bachot, jusques à un vaisseau de guerre du premier rang. Faisons attention au bois de charpente, & aux mains qui sont employées à les construire. Examinons la poix, le goudron, la résine, la graisse, les mats, les verges, les voiles & les agrés; les ouvrages de fer, les cables, les rames, & toutes les autres choses nécessaires pour équiper les vaisseaux; nous trouverons par cet examen qu'une grande partie du commerce de l'*Europe* consiste à fournir de tout cela seulement la Na-

tion *Angloiſe*. Remarquez encore que je ne parle point ici des munitions de guerre & de bouche qu'on conſume ſur les vaiſſeaux, ni des mariniers, matelots, & autres perſonnes qui ſubſiſtent par ce moyen avec leurs familles.

Pourrons-nous voir d'un autre côté, ſans être troublé, le grand nombre de malheurs & de maux, tant moraux que phyſiques, qu'attirent ſur la Nation les Voyageurs ſur la mer, & le Commerce qu'ils ont avec les Etrangers? Suppoſons une Iſle grande & bien peuplée d'habitans, qui ne connoiſſant point du tout ni les Vaiſſeaux ni la Navigation, compoſeroient un Peuple ſage & bien gouverné. Suppoſons que quelque Ange, ou que leur Génie Tutelaire, mît devant eux une peinture, qui leur montrât d'un côté toutes les richeſſes & tous les avantages réels que la Navigation leur procureroit dans mille ans; & de l'autre, la ſanté & les vies qui périroient dans cette occupation, ainſi que tous les autres malheurs qui en découleroient inévitablement. Je ſuis aſſuré que ce Peuple regardant les Vaiſſeaux avec horreur, feroit une ſévère défenſe de conſtruire

ou d'inventer quelque Bâtiment ou quelque Machine que ce fût pour aller ſur mer, quelque figure & quelque dénomination qu'on lui donnât. Bientôt le ſage Gouvernement interdiroit toute invention pareille comme abominable, & menaceroit de groſſes amendes, ſi ce n'étoit pas même de mort, ceux qui oſeroient enfraindre cette Ordonnance.

Sans parler des ſuites également dangereuſes & néceſſaires qu'entraîne après ſoi le Commerce Etranger; telles que ſont la corruption des Mœurs, la Peſte, la Vérole, & les autres Maladies qui nous ſont apportées par les Vaiſſeaux; jettons ſeulement les yeux ſur ces malheureux effets que produiſent les Vents, les Tempêtes, la perfidie des Mers, les glaces du Nord, la vermine du Sud, l'obſcurité des Nuits, les Climats mal-ſains, ainſi que tous les cruels maux occaſionnés par le manque de bonne nourriture, par la faute des Mariniers, par la mal-adreſſe de quelques-uns des Matelots, par la négligence & l'ivrognerie des autres. Conſidérons les pertes d'hommes & les Tréſors engloutis par les Mers, les larmes & l'indigence des Veuves & des Or-

phelins que la Mer a fait naître, la ruine des Marchands & leurs ſuites, les inquiétudes continuelles où les Peres, les Meres & les Femmes ſont pour la vie de leurs Enfans & leurs Maris. Je ne fais pas ſeulement mention des angoiſſes & des terreurs qu'éprouvent dans une Nation commerçante les Propriétaires des Vaiſſeaux, & les Aſſureurs à chaque bouffée de vent. Jettons, dis-je, les yeux ſur ces choſes, & conſidérons-les avec l'attention qu'elles méritent. Alors nous ne pourrons nous empêcher d'être ſurpris qu'une Nation compoſée de gens qui réfléchiſſent, puiſſe parler de leurs Vaiſſeaux & de la Navigation comme d'un avantage ſingulier; & comment il eſt poſſible qu'on puiſſe placer une grande partie de la félicité à avoir ſur le vaſte *Océan* un grand nombre de Vaiſſeaux, dont les uns vont, tandis que les autres reviennent de chaque partie de l'Univers.

Voyons ſeulement ce que les Vaiſſeaux ſouffrent. Je ne veux parler ici ni de leur cargaiſon, ni des Ouvriers qui les ont conſtruits. Je veux faire mention ſeulement des Navires conſidérés en eux-mêmes, de leurs agrès, &

de

de tout ce qui en dépend. Or il eſt certain que le dommage ſouffert de cette maniere ſeulement, eſt très-conſiderable, & qu'il monte néceſſairement à de groſſes ſommes chaque année l'une portant l'autre. Les bâtimens qui ſont coulés à fond, qui ſe ſont brifés contre des rocs, ou qui ont échoué ſur des Bancs de ſable, ſoit par la violence des tempêtes, ſoit par le manque de Pilotes expérimentés qui connuſſent les côtes; les mâts renverſés, ou qu'on eſt forcé de couper, & de jetter dans la mer; les Vergues, les Voiles & les Cordages de différentes groſſeurs rompus & uſés par les Orages, & les Ancres qu'on a perdues. Ajoutez-y les réparations néceſſaires que l'on eſt obligé de faire, les voies d'eau, & les autres dommages cauſés par la rage des Vents furieux & par la violence des Vagues. Pluſieurs Vaiſſeaux n'ont-ils pas été mis en feu par la négligence des matelots & par l'uſage des liqueurs fortes, auxquelles perſonne n'eſt plus adonné que les mariniers? Quelquefois un climat mal-ſain, d'autrefois les mauvaiſes nourritures produiſent des maladies ſi fatales, qu'elles font périr la plus grande partie de l'équipage; &

il y a un grand nombre de Vaiſſeaux qui periſſent faute de monde.

Ce ſont-là autant de malheurs inſéparables de la navigation, qui paroiſſent être de grands obſtacles au commerce étranger. Combien un marchand ne ſe croiroit-il donc pas heureux, ſi ſes Vaiſſeaux avoient toujours beau tems & un vent favorable ? Quelle ne ſeroit pas ſa joie, ſi chaque matinier & chaque matelot qu'il emploie, étoit habile, experimenté, ſoigneux, ſobre & honnête homme ? Que ne feroit-il pas pour avoir un tel bonheur ? Si par des prieres on pouvoit l'obtenir, quel eſt le proprietaire de Vaiſſeaux, quel eſt le négociant en *Europe*, que dis-je ! quel homme y a-t-il dans le monde, qui n'importunât continuellement le Ciel pour qu'il lui accordât un tel bienfait, ſans s'embarraſſer de la perte réelle qui en arriveroit aux autres ? Une telle demande ſeroit certainement très-déraiſonnable. Cependant où eſt l'homme qui ne s'imagine d'avoir le droit de la faire ?

Je dis que cette demande eſt déraiſonnable. Chacun en effet a un droit égal à ces faveurs. Suppoſons donc, ſans réfléchir ſur l'impoſſibilité de la cho-

choſe, que ces demandes puſſent être toutes exécutées, & que tous ces ſouhaits puſſent être accomplis, examinons quelle ſeroit la ſuite d'un tel bonheur.

Les Vaiſſeaux dureroient tout au moins auſſi long-tems que des maiſons de bois, puiſqu'ils ſont auſſi ſolidement bâtis, & que les Cabanes ſont expoſées à la fureur des Vents & des Orages auxquels les Vaiſſeaux ne ſeroient point expoſés ſuivant notre ſuppoſition. Et par conſéquent avant que l'on eût beſoin de nouveaux Vaiſſeaux, tous les Architectes qui exiſtent à préſent, tous les ouvriers qui travaillent ſous eux, & tous ceux qui ſont employés ſur les Vaiſſeaux, ſeroient morts, ou de mort naturelle, ou de mort violente.

Prémierement, ſi tous les Vaiſſeaux avoient ainſi toujours bon vent, ils feroient fort promptement leurs voyages, ſoit en allant, ſoit en revenant. En ſecond lieu, il n'y auroit jamais de marchandiſes endommagées par la mer, ni on n'y en jetteroit point à cauſe de la tempête. Puiſque ſuivant cette ſuppoſition la charge entiere du navire arriveroit toujours ſûrement au port, les

trois-quarts des Vaiſſeaux marchands qu'il y a aujourd'hui ſeroient inutiles. Les bâtimens qu'il y a actuellement dans le Monde ſuffiroient ainſi pour une longue ſuite d'années. Puiſque les mâts & les vergues dureroient autant que les Navires mêmes, nous n'aurions pas beſoin encore d'aller troubler de long-tems la *Norvège* pour en tirer du bois. Les voiles & les agrés à-la-vérité du petit nombre de Vaiſſeaux dont on feroit uſage s'uſeroient, mais ils dureroient quatre fois autant qu'aujourd'hui; car ils ſouffrent ſouvent plus pendant une heure de tempête, qu'en dix jours de beau tems.

On auroit très-rarement beſoin d'ancres & de cables, & chacun d'eux dureroit un tems très-conſiderable. Ce ſeul article accommoderoit très-peu les forgerons & les cordiers. La petite quantité de conſommation qu'il y auroit, influeroit d'une telle maniere ſur les marchands de bois de charpente, & ſur tous ceux qui negocient en fer, en toiles pour les voiles, en chanvre, en poix, en goudron, &c. que quatre cinquiémes de ces articles que j'ai dit, dès le commencement de cette réflexion ſur la Navigation, faire actuel-

tuellement une branche très-considérable du Commerce, deviendroient entièrement inutiles.

J'ai touché jusques-ici les suites funestes que cet avantage particulier auroit sur le Public, relativement aux embarquemens. Mais elles ne seroient pas moins nuisibles à toutes les autres branches du Commerce, ni moins préjudiciables aux Pauvres de tous le Pays, qui envoient chez les étrangers quelque chose de leur cru, ou des ouvrages fabriqués chez eux. Les effets & les marchandises, qui chaque année sont englouties par la mer; gâtées par l'eau salée, par la chaleur, par la vermine; détruites par le feu, ou perdues pour le marchand par d'autres accidens, comme par les orages, par les voyages de long cours, per la négligence ou par la friponnerie des matelots. Ces marchandises-là, dis-je, faisant une considérable partie de ce qui sort chaque année du Pays, doivent avoir occupé une grande multitude de Pauvres, avant qu'on ait pu les débarquer. Cent balots de drap brûlés, ou coulés, à fond dans la *Méditerranée*, sont tout aussi utiles aux Pauvres d'*Angleterre*, que s'ils étoient

heu-

heureuſement arrivés à *Smirne*, ou à *Alep*; & que chaque verge en eût été vendue en détail dans les Etats du Grand Seigneur.

Le marchand peut faire banqueroute, & entraîner dans ſa perte le Drapier, le Teinturier, l'Emballeur, & d'autres Artiſans. Tous les ouvriers qui tiennent le milieu entre le marchand & le pauvre, peuvent en ſouffrir; mais le pauvre qui a travaillé les marchandiſes, ne peut jamais perdre. Les ouvriers qui travaillent à la journée, reçoivent ordinairement leur paye toutes les ſemaines. Et par conſéquent tous ceux qui ont été employés, ou dans quelqu'un des ouvrages de la manufacture elle-même, ou à en tranſporter les matériaux, tant ſur terre que ſur l'eau; tous ceux en un mot qui travaillent aux étoffes, depuis que la laine eſt tirée du dos de la Brebis, juſques à ce qu'elle ſoit dans le Vaiſſeau, ont été payés, du-moins en grande partie.

Si quelqu'un de mes Lecteurs tirant des conſéquences à l'infini de mes principes, en concluoit que je ſuis dans l'idée que les marchandiſes coulées à fond, ou brûlées, ſont tout autant uti-

utiles aux Pauvres, que ſi étant bien vendues elles avoient été employées à leurs propres uſages; je regarde cela comme une chicane, qui ne mériteroit pas de réponſe. s'il pleuvoit toujours, & que le Soleil ne luisît jamais, n'eſt-il pas évident que les fruits de la Terre ſeroient bien-tôt corrompus & détruits? Cependant y auroit-il du paradoxe à affirmer que la pluye eſt auſſi néceſſaire que la lumiere du Soleil, pour avoir de l'herbe & du bled?

Ce que j'ai dit juſques-ici montre évidemment de quelle maniere les vents favorables & le beau tems continuel influeroient ſur les mariniers eux-mêmes, & ſur toute la race des matelots. A peine auroit-on beſoin d'un quárt autant de Vaiſſeaux qu'aujourd'hui. Les Navires eux-mêmes n'ayant ainſi aucun orage à craindre, on n'auroit pas à beaucoup près beſoin d'autant de mains pour la manœuvre. Et par conſéquent il faudroit cinq ſixiémes de mariniers de moins que nous n'avons à-preſent. Diminution qui pour notre Nation ſeroit un malheur réel, puiſqu'actuellement il n'y a preſque pas aſſez d'ouvrage pour faire vivre tous nos pauvres.

Le

Le nombre des Mariniers étant ainſi diminué, il ſeroit impoſſible d'équiper d'auſſi formidables flottes que nous le pouvons à préſent. Cependant je ne conſidère point ceci comme un fort grand inconvénient. Tout ce qui en pourroit arriver; c'eſt que cette réduction des Mariniers étant générale par tout le monde, les Puiſſances maritimes ſeroient obligées en cas de guerre, de ſe battre avec peu de Vaiſſeaux. Mais bien loin d'être un mal, ce ſeroit plutôt un bien.*

Voudriez-vous voir cette félicité au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre? Ajoutez-y encore un bien très-déſirable. Suppoſez que toutes les Nations ſoient toujours en paix. Le bien que j'inſinue eſt de nature, que tout bon Chrétien eſt obligé de le ſouhaiter & de le demander. C'eſt que tous les Princes, & que tous les Etats fidèles à leurs promeſſes & à leurs ſermens, juſtes les uns envers les autres auſſi bien qu'envers leurs propres ſujets, ayans plus d'égards pour leur conſcience & pour la Religion, que pour l'Etat politique & pour la ſageſſe mondaine. C'eſt qu'ils préferent toujours le bien ſpirituel des autres, à leurs

leurs propres désirs charnels ; & la probité, la sureté, la paix & la tranquillité des Nations qu'ils gouvernent, à l'amour pour la gloire, à l'esprit de vengeance, à l'avarice & à l'ambition.

Ce que je dis paroîtra peut-être à plusieurs de mes Lecteurs une Digression assez éloignée de mon sujet. Mais j'ai voulu démontrer par-là que la bonté, l'intégrité, & des dispositions à la paix dans les Directeurs & les Gouverneurs des Nations, ne sont pas des qualités plus propres à les aggrandir, & à en augmenter le nombre des Habitans, que ne le seroit une suite non interrompue d'heureux succès, dont chaque particulier seroit béni, s'il lui étoit possible. Prospérité qui, comme je l'ai montré, seroit nuisible & pernicieuse à une Société, qui feroit consister sa félicité dans la grandeur mondaine, & qui enviée par ses voisins s'estimeroit à cause de ses forces & de la haute réputation qu'elle auroit acquise.

Personne n'a besoin de se mettre en garde contre la félicité, mais ce sont les calamités qui exigent des mains pour les éloigner. Les aimables qualités de l'homme n'en portent jamais aucun à se soulever : sa probité, son amour

amour pour la compagnie, ſa bonté, ſon contentement & ſa frugalité, ſont tout autant de conſolations pour une Société indolente. Plus ces qualités ſont réelles & ſincères, plus la paix & la tranquillité règnent dans la Nation, & mieux elles préviennent par-tout le trouble, & même le ſoulèvement. On pourroit preſque dire la même choſe des dons & des bienfaits du Ciel, ainſi que de toutes les bontés & les faveurs de la Nature. Plus ces biens ſont répandus, plus ils ſont abondans, moins nous ſommes obligés de travailler. Il n'y a que nos beſoins, nos vices, & nos imperfections, qui, jointes à l'intempérie de l'Air, & à la cruauté des autres Elémens, renferment les principes de tous les Arts, de l'induſtrie & du travail. Ce ſont les excès du Chaud & du Froid, l'inconſtance & la rigueur des Saiſons, la violence & les changemens ſubits des Vents, la grande force des Eaux qui ſe débordent lorſqu'on s'y attend le moins, la rage & la fureur indomptable du Feu, l'ingratitude & la ſtérilité de la Terre, qui ſont la mere des Inventions. Les incommodités que ces défauts nous causent, nous ont fait trouver

des

des expédiens pour éviter les maux que ces objets peuvent cauſer, pour corriger leur malignité, & pour tourner leurs diverſes propriétés à notre propre avantage, par mille moyens différens. Au milieu de tous ces ſoins, nous ſommes occupés à ſuppléer à la variété infinie, qui augmenteront toujours, à meſure que nous avancerons en connoiſſances, & que nos déſirs ſe multiplieront. La faim, la ſoif & la nudité ſont les premiers tirans qui nous forcent à nous remuer. Enſuite notre vanité, notre pareſſe, notre ſenſualité, & notre legereté, ſont les grands protecteurs des Arts & des Siences, du Commerce, des Métiers, & des différentes vacations, pendant que les Grands Intendans, la néceſſité, l'avarice, l'envie, & l'ambition tiennent chacun des membres de la Société dans la claſſe qui lui appartient, & dans le travail qui lui a été aſſigné. Tous les membres ſont ainſi obligés de ſe ſoumettre, la plupart d'entr'eux à la vérité avec joie, à l'occupation baſſe & ſervile de leur vocation. Je n'en excepte pas même les Rois & les Princes.

Plus eſt grande la variété des commerces,

merces, des métiers & des manufactures, plus ils ſont pénibles. Plus auſſi le nombre des branches dans leſquelles ils ſont diviſés eſt grand, plus de perſonnes par conſéquent peuvent être occupées dans la Société, & y vivre ſans ſe heurter les uns les autres. De-là naiſſent naturellement les richeſſes, la puiſſance, & l'état floriſſant d'un Peuple. C'eſt le manque de vertus, qui donne de l'occupation à un grand nombre de mains. Les vertus peuvent donc bien rendre une petite Nation bonne, mais jamais elles ne pourront la rendre grande. On poſſede des qualités recommandables, lorſqu'on eſt vigoureux, laborieux, patient dans les difficultés, & diligent dans toutes les affaires. Mais comme ces vertus n'ont en vue qu'elles mêmes, elles ſont, pour ainſi dire, uniquement leur propre ouvrage, elles ſont auſſi leur propre récompenſe; & ni art, ni induſtrie, ne leur a jamais eu d'obligation. Au lieu que l'excellence de la conception humaine, & l'invention, ne ſont nulle part plus viſibles, que dans la variété des outils & des inſtrumens des Ouvriers & des Artiſtes, ainſi que dans la multiplicité des machines, qui

tou-

toutes ont été inventées pour ſubvenir à la foibleſſe de l'homme, pour corriger ſes nombreuſes imperfections, pour remédier à ſa pareſſe, ou pour prévénir ſon impatience.

Il en eſt de la Morale, comme de la Nature. Rien n'eſt ſi parfaitement bon dans les Créatures, qui ne puiſſe faire tort à quelque membre de la Société; ni rien ſi abſolument mauvais, qui ne puiſſe devenir utile à quelque partie de la création. D'où l'on doit conclure que les choſes ne ſont bonnes ou mauvaiſes que par rapport à certaines choſes, & ſuivant les circonſtances où elles ſe rencontrent, & les relations qu'elles ſoutiennent. Tout ce qui nous fait plaiſir, eſt bon à cet égard. C'eſt ſuivant cette regle que chaque homme ſe ſouhaite tout le bien qu'il peut s'imaginer, ſans s'embarraſſer beaucoup du prochain. Si durant les chaleurs de l'Eté il n'y avoit point eu de pluie depuis long-tems, malgré les prieres publiques qu'on auroit faites pour l'obtenir, cela n'empêchera pas une perſonne qui a beſoin d'aller en campagne, de ſouhaitter qu'il faſſe beau tems ſeulement pour ce jour-là. Quand le bled paroît épais

au Printems, le géneral de la Nation se réjouit de l'objet agréable que présentent ces campagnes verdoyantes, & des espérances qu'elles font naître : tandis que le riche Fermier, qui a gardé sa récolte de la derniere année, dans l'idée que le grain renchériroit, languit de chagrin à cette vue, & est interieurement affligé de la perspective d'une moisson si abondante. Que dis-je ! nous entendrons tous les jours le paresseux souhaiter ouvertement de posseder le bien d'autrui : seulement. pour ne pas paroître avoir dessein de faire tort aux possesseurs actuels, il ajoute cette sage condition, pourvu que ce fût sans perte pour les propriétaires. Mais j'ai bien peur qu'il ne fasse souvent dans son cœur ce souhait, sans y ajouter une semblable restriction.

C'est un bonheur que les prieres, aussi-bien que les souhaits de la plupart des gens n'aboutissent à rien ; puisque la seule chose qui rend les hommes propres pour la Société, & qui empêche que le monde ne tombe dans la confusion, est l'impossibilité que toutes les demandes faites au Ciel soient exaucées.

Un

Un jeune-homme obéiſſant, qui vient de finir ſes voyages, eſt à *La Brille*, où il attend avec impatience un vent d'*Eſt* qui le porte en *Angleterre*. Son pere, attaqué d'une maladie mortelle, ſouhaite de l'embraſſer, pour lui donner ſa bénédiction avant que de mourir. Ce bon vieillard, ſe fondant en affliction & en tendreſſe, ſoupire de le voir pour la derniere fois.

Dans ces entrefaites un Miniſtre de la *Grande Bretagne*, qui eſt chargé de ménager les intérêts des Proteſtans en *Allemagne*, prend la poſte pour *Harwich*, afin de ſe rendre inceſſamment à *Ratisbonne*, avant la ſéparation de la *Diéte* qui va finir.

Dans le même moment une riche Flotte eſt prête à lever l'ancre pour la *Méditerrannée*, & une belle Eſcadre à deſſein de faire voile du côté de la *Mer Baltique*.

Toutes ces choſes peuvent arriver en même tems, ou il n'y a pas de difficulté à ſuppoſer qu'elles le puiſſent. Si ces perſonnes ne ſont pas des Athées, ou d'inſignes ſcélerats, ils auront tous quelques bonnes penſées avant que d'aller ſe coucher. D'où il ſuit qu'en al-

lant au lit, ils prieront tous dans un ſens différent pour un bon vent & un heureux voyage. Je ne dis pas ſeulement que c'eſt leur devoir, & qu'il eſt poſſible qu'ils puiſſent tous être exaucés; mais je ſuis ſûr qu'ils ne peuvent pas tous être ſervis en même tems.

A préſent je me flatte d'avoir démontré que ni les qualités qui forment les liaiſons d'amitié, ni les affections naturelles à l'homme, ni les VERTUS réelles qu'il eſt capable d'acquerir par la raiſon, ni le renoncement à ſoi-même, ne ſont point le fondement de la Société. C'eſt ce que nous appellons MAL dans le monde, ſoit *Moral*, ſoit *Phyſique*, qui eſt le grand principe pour nous rendre des créatures ſociables. C'eſt cela ſeul qui eſt la ſolide baſe, la vie, & le ſoutien de tous les métiers, de tous les commerces, & de toutes les occupations des hommes ſans exception. C'eſt-là que nous devons chercher la véritable origine de tous les arts & de toutes les ſiences; enſorte que ſi le mal ceſſoit, la Société ſeroit par-là même troublée, ſi même elle n'étoit pas renverſée de fond en comble.

Je pourrois ajouter mille choſes pour con-

confirmer & mettre dans un plus grand jour cette vérité. Quoique je m'y employaſſe avec beaucoup de plaiſir, je ne laiſſerai pas de finir, crainte d'ennuyer mes Lecteurs. J'avoue qu'en écrivant cet Ouvrage, je me ſuis moins propoſé de gagner leur approbation, que de m'amuſer moi-même. Cependant, ſi jamais j'aprens qu'en me procurant ce plaiſir, j'en ai tant ſoit peu donné au Lecteur intelligent, cet éloge augmentera conſidérablement la ſatisfaction que j'ai déja goûtée en compoſant ce Livre. Dans cette eſpérance que la vanité me donne, je quitte cet Ouvrage à regret, & je le conclus en répétant le paradoxe qui eſt la ſubſtance de ce qui eſt avancé dans ce Titre. Que *les Vices des particuliers ménagés avec dextérité par d'habiles politiques, peuvent être tournés à l'avantage du public.*

DE-

DEFENSE
DE CET
OUVRAGE
CONTRE LES
ACCUSATIONS
Contenues dans une
DENONCIATION
Faite par LES GRANDS-JURE'S de Middlesex au BANC DU ROI. Et dans une LETTRE diffamatoire

Adressée à Milord C.

DE'FENSE

DE'FENSE
DE CET
OUVRAGE

Contre les accuſations contenues dans une Dénonciation faite par les GRANDS JURE'S *de* MIDDLESEX *au* BANC *du* ROI. *

AFIN que le Public puiſſe juger de mon bon droit, dans la diſpute qui s'eſt élevée entre mes Adverſaires & moi, il faut qu'il ſache les choſes dont ils me chargent. C'eſt ce qui m'engage à lui mettre devant les yeux, & les accuſations que l'on a intentées contre moi, & les réponſes que j'y ai faites.

LA

» * Le Banc du Roi, *the' King's Bench* » eſt un des principaux Tribunaux de Juſtice, » & ſe tient quatre fois l'an dans la grande » Sale du Palais de *Weſtminſter*. On y exa- » mine les trahiſons, les félonies, & autres » vices qui intereſſent directement le Royaume.

LA DE'NONCIATION QUE LES GRANDS-JURE'S DE MIDDLESEX

Ont faite de moi & de mon Livre, étoit conçue en ces termes.

» NOus les Grands-Jurés du Comté de *Middlesex* voyons avec la » plus vive douleur, & la plus grande » mortification, le grand nombre de » Livres & d'Imprimés qui ſe publient » chaque ſemaine contre les ſacrés » Articles de notre *Sainte Religion*, » contre toute Diſcipline & Ordre de » l'Egliſe, & contre la maniere dont » elle eſt gouvernée. Ces hardies en-

» tre-

» treprises nous paroissent tendre di-
» rectement *à la propagation de l'in-*
» *crédulité*, & par-là même *à la cor-*
» *ruption de toute la morale.* Nous som-
» mes sensibles, comme nous le de-
» vons, à la bonté du Tout-puissant,
» qui nous a préservés du fleau dont il
» a visité la Nation voisine *. Faveur
» signalée qui a engagé SA MAJES-
» TE', notre gracieux Souverain, d'or-
» donner un jour d'actions de graces
» solemnelles. Mais combien le Tout-
» puissant ne doit-il pas être irrité con-
» tre nous, de voir que les graces qu'il
» nous a accordées, que les maux dont
» il nous a délivrés, & les actions de
» graces que nous lui avons publique-
» mens rendues, soient suivies d'im-
» piétés si affreuses.

» Rien ne nous paroît plus utile
» pour SA MAJESTE', pour la succes-
» sion de la famille Protestante qui
» est heureusement établie sur nous, &
» pour la défense de la Religion Chré-
» tienne, que d'arrêter les blasphêmes
» & les profanations, qui tendent di-
» rectement à renverser les solides
» fondemens

» * De la Peste qui avoit fait un grand ra-
» vage à *Marseille.*

» fondemens ſur leſquels le Gouver-
» nement de SA MAJESTE', eſt établi.
» Ces zèlés défenſeurs de *l'incrédu-*
» *lité* ont été ſi hardis dans les entre-
» priſes diaboliques qu'ils ont faites
» contre la Religion, qu'ils ont
» *Premierement* blaſphémé ouverte-
» ment, & nié la doctrine de la *très-*
» *ſainte & adorable Trinité*, en travail-
» lant par de ſpécieuſes raiſons à faire
» revivre *l'Arianiſme*: Héréſie qui ne
» s'eſt jamais gliſſée dans aucune Na-
» tion, qu'elle n'ait été pourſuivie par
» la vengeance céleſte.
» *En ſecond lieu.* Ils ſoutiennent qu'il
» y a un Deſtin irrévocable, & nient
» ainſi la Providence & le gouverne-
» ment que le Tout-puiſſant exerce ſur
» cet Univers.
» *En troiſiéme lieu.* Ils ont tâché de
» renverſer *tout Ordre & toute Diſci-*
» *pline* dans l'Egliſe; & par de baſſes
» & d'injuſtes inſinuations contre le
» *Clergé*, ils ont voulu attirer du mé-
» pris ſur toute la Religion; afin qu'en
» inſpirant aux autres le même *liber-*
» *tinage* d'opinion qu'ils profeſſent, ils
» les portent à les imiter dans leur
» *criminelle pratique.*
» *En quatrieme lieu.* Ces Auteurs,
» pour

» pour établir plus efficacement & plus
» généralement le *libertinage*, oſent
» décrier les *Univerſités*, & cenſurer
» avec la plus dangereuſe malice, &
» calomnier toutes les *Inſtructions* que
» l'on donne à la *Jeuneſſe* ſur les prin-
» cipes de la Religion Chrétienne.

» *En cinquième lieu.* Afin d'avancer
» avec d'autant plus de facilité ces
» œuvres de ténebres, on s'eſt ſervi
» d'artifices étudiés, & des prétextes les
» mieux concertés. Pour diffamer la
» *Religion* & la *Vertu*, on les a fait en-
» viſager comme *préjudiciables* à la So-
» ciété, & comme pernicieuſes à l'E-
» tat. Ils ont travaillé à recommander
» le Luxe, l'Avarice, la Vanité, &
» tous les vices de cette eſpece, en les
» faiſant enviſager, non comme con-
» traires au gouvernement, mais com-
» me néceſſaires à la proſpérité publi-
» que. Que dis-je ! les lieux de débau-
» che mêmes ont été célebres, leur
» éloge a été imprimé dans le deſſein
» formel, à ce qu'il nous ſemble, de
» *corrompre la Nation.*

» Ces principes tendant donc à ren-
» verſer toute Religion & tout gou-
» vernement Civil, les devoirs que
» nous devons au Tout-puiſſant, l'a-

» mour que nous devons à notre Pa-
» trie, le respect que nous devons à
» nos sermens, nous obligent à dénon-
» cer. . . . . .
. . . . . .
» comme Auteur d'un Livre intitulé la
» FABLE DES ABEILLES, où l'on
» prouve que les vices des particuliers
» tournent à l'avantage du Public, se-
» conde Edition 1723.
» Et encore. . . . . .
. . . . . .
. . . . . comme Auteur
» des nombres vingt-six, trente-cinq,
» trente-six & trente-neuf d'une Feuil-
» le Hebdomaire, appellée le JOURNAL
» ANGLOIS.

FIN DE LA DENONCIATION DES GRANDS-JURE'S.

LA

LA

LETTRE

ADRESSE'E A

MILORD C.

Dont je me plains, eſt conçue en ces termes:

MILORD,

» TOus les fideles Sujets du Roi, » & toutes les perſonnes véritablement affectionnées au gouverne» ment préſent, & à la ſucceſſion établie dans *l'illuſtre Maiſon d'Hanover*, » apremment avec un plaiſir infini que » VOTRE SEIGNEURIE a trouvé des » moyens efficaces pour mettre à cou» vert l'heureux gouvernement de Sa » Majeſté, qui paroît être menacé par » *Catilina*, ſous le nom de *Caton*, par

» l'Auteur d'un Ouvrage intitulé la » FABLE DES ABEILLES &c. & par d'au» tres Ecrivains de même étoffe.

» Ces gens-là ſont aſſurément d'uti» les amis du *Prétendant*, & ſe propo» ſent d'avancer ſes intérêts, en tra» vaillant à renverſer notre gouverne» ment, qu'ils ſont ſemblant de dé» fendre. Les ſages meſures que VO» TRE SEIGNEURIE a déjà priſes pour » ſupprimer totalement de ſi impies » écrits, & les inſtructions qui ont » déjà été données pour faire dénon» cer ces ouvrages & leurs Auteurs » par quelqu'un des *Grands-Jurés*, » convaincront la Nation que l'on ne » ſouffrira jamais parmi nous aucune » entrepriſe contre le Chriſtianiſme.

» Ces malheureux Ecrivains avoient » tâché d'exciter des troubles & des » doutes funeſtes dans l'eſprit des *An*» *glois*. Les précautions qui ont ſi ſa» gement été priſes par nos Supérieurs, » ſeront un puiſſant boulevard pour la » *Religion Proteſtante*, ruineront les » projets & les eſpérances du *Préten*» *dant*, & empêcheront tout change» ment dans le *Miniſtere*.

» Il n'eſt aucun bon *Anglois*, qui pût » voir d'un œil indifférent que l'on

ſoup-

» ſoupçonnât la moindre négligence
» dans aucune des perſonnes qui ſont
» dans le Miniſtere. Bientôt il s'éleveroit
» dans le cœur de ces fideles Sujets
» de la *jalouſie*, quand ils auroient cru
» que l'on ne faiſoit pas pour défen-
» dre la Religion contre les injuſtes
» attaques de ſes ennemis, tout ce qui
» ſe pouvoit faire. Cette funeſte paſ-
« ſion, MILORD, auroit fort bien
» pu s'élever, ſi l'on n'avoit pas pris
» de juſtes meſures pour prévenir, &
» pour fermer la bouche à ceux qui
» protege ouvertement l'irreligion. Et
» il n'eſt pas facile d'arrêter la *jalouſie*,
» dès qu'une fois elle s'eſt emparée
» des eſprits. La *jalouſie* eſt une *furie*
» auſſi redoutable qu'aucune des *Eu-*
» *ménides*. J'ai vu une femme petite,
» maigre, débile, qui avoit acquis
» tant de force par un tranſport de
» *jalouſie*, que cinq Grenadiers ne
» pouvoient la retenir.

» Continuez, MILORD, vos ſoins
» pour empêcher que le peuple ne ſoit
» animé de cette maudite paſſion, qui
» n'eſt jamais plus dangereuſe que lorſ-
» qu'ayant pour objet la Religion, elle
» devient violente, cruelle & frénéti-
» que. C'eſt elle qui dans les regnes

» pré-

» précédens a produit tant de maux ;
» que VOTRE SEIGNEURIE a voulu pré-
» venir efficacement, pour la ſureté de
» l'autorité Royale. Vous avez ſuivi
» l'exemple de Sa Majeſté, qui a bien
» voulu donner des inſtructions, qui
» ſont très-bien connues à VOTRE SEI-
» GNEURIE, *pour conſerver l'unité dans*
» *l'Egliſe, & la pureté de la Foi Chré-*
» *tienne.*

» Qu'on ne s'imagine pas que ja-
» mais le peuple d'*Angleterre* abandon-
» ne ſa Religion, ou qu'il reſte in-
» violablement attaché à un Miniſtere,
» qui s'écartant des ſages maximes de
» celui-ci, ne la défendra pas contre les
» entrepriſes audacieuſes de nos *bar-*
» *bouilleurs.* Vous conviendrez, MILORD,
» que le nom de *barbouilleur* eſt le ſeul
» qui convienne à tous ces miſérables
» Auteurs, qui ſous une vaine appa-
» rence de bon ſens cherchent à ſapper
» les fondemens de la Religion, &
» par-là même du contentement & du
» repos, de la paix & du bonheur des
» peuples. C'eſt le nom que méritent
» proprement tous ceux qui pour par-
» venir à des fins ſi abominables, em-
» ployent les argumens & les inſinua-
» tions les plus captieuſes, les plus ſé-
» duiſan-

» duiſantes & les plus artificieuſes.

» Puiſſe le Ciel propice détourner » de-deſſus nous les maux affreux que » l'Egliſe de Rome attire ſur tous ceux » qui ſont les malheureux objets de » ſa *tirannie*. La *tiranie* eſt la peſte » de la Société, & il n'eſt certaine- » ment aucune *tiranie* qui ſoit plus » inſupportable que celle de la *triple* » *Couronne*. De-là vient que ce peu- » ple, également libre & fortuné, a » conçu une juſte horreur contre le Pa- » piſme, & contre tout ce qui ſem- » ble y acheminer. Quelle horreur ne » doivent ils donc pas avoir pour les » hardies entrepriſes que nos *Catili-* » *nas* Anglois ont oſé faire contre le » Chriſtianiſme même ? Quelle crainte » & quelle juſte défiance ne doivent- » ils pas avoir contre des gens, qui » couvrant les perfides deſſeins qu'ils » ont contre la Religion Proteſtante, » ſous les fauſſes couleurs du reſpect & » de l'attachement, laiſſent apperce- » voir que le titre même de *Proteſtant* » ne leur convient pas, à moins qu'il » ne puiſſe convenir à ceux qui *pro-* » *teſtent* en effet contre toute Reli- » gion ?

» Pourroit-on trouver mauvais l'at- » tache-

» tachement ferme & ſincere que le » peuple a pour ſa Religion ? Il ſait » qu'il y a un *Dieu*, & que ce *Dieu* » gouverne le monde ; & il vous di- » ra que cet Etre ſuprême bénit ou » détruit les Royaumes, ſuivant que » la piété ou l'impiété y prévaut. Vo- » TRE SEIGNEURIE a une belle collec- » tion de Livres ; & ce qui eſt plus beau » encore, vous êtes parfaitement en » état de les entendre, & vous vous » y appliquez dès que les importantes » affaires dont vous êtes chargé, vous » le permettent. Avez-vous donc ja- » mais lu quelque *Auteur* qui, auſſi » *profane* que nos *modernes*, ait jamais » ſoutenu, ou même avancé qu'un Em- » pire, un Royaume, une Province, » un Pays grand ou petit, ne ſoit allé » en décadence, & n'ait périt dès qu'une » fois l'on a négligé de *travailler* avec » ſoin à ſoutenir & à défendre la » Religion.

» Nos *barbouilleurs* parlent beaucoup » du gouvernement *Romain* : jamais ils » ne ceſſent de faire ſonner fort haut la » *liberté* & les *principes* des *anciens Ro-* » *mains*. On voit évidemment que tous » ces beaux diſcours, ne ſont que » des artifices & des pretextes pour

» avan-

» avancer l'irreligion ; & par ces mots
« éblouiſſans ils ne ſe propoſent que
» de rendre le peuple inquiet, & de
» ruiner cet Etat. Car ſi ces gens-là
» eſtimoient effectivement les ſenti-
» mens & les principes des *anciens*
» *Romains*, & qu'ils recommandaſſent
» ſincerement les vues & les pratiques
» également ſages & heureuſes de cet-
» te illuſtre République, ils feroient
» remarquer d'abord que *l'ancienne*
» *Rome* a autant pris de peine pour
» *pratiquer* & pour *avancer* les inté-
» rêts de la *Religion naturelle*, que *Ro-*
» *me moderne* en a pris pour *défigurer*
» & pour *corrompre* la *Religion révélée*.
» Les *anciens Romains* ſe ſont tou-
» jours ſingulierement recommandés
» à la faveur du Ciel, par les *ſoins*
» qu'ils ſe ſont donnés pour avancer
» la *Religion*. Pleinement convaincus
» que ces ſoins étoient les moyens
» les plus efficaces pour engager les
» Dieux (*) à conſerver l'Empire,
» & à couronner d'heureux ſuccès
« &

» (*) Quis eſt tam vecors qui non intel-
» ligat, Numine hoc tantum Imperium eſſe
» natum, auctum & retentum ..... Cicer.
» Orat. de Haruſp. Reſp.

» & de gloire les guerres & les en-
» treprises du Sénat, ils ont fait con-
» noître des sentimens si vertueux,
» & ils ont à l'envi travaillé à les ré-
» pandre. Aussi voit-on que les *Ora-*
» *teurs* n'ont jamais manqué de faire
» souvenir le peuple de leur Religion,
» pour peu que le sujet qu'ils traitoient
» y eût de rapport. C'étoit-là leur
» derniere ressource, lorsqu'ils vou-
» loient émouvoir & persuader l'as-
» semblée. Ils ne doutoient point que
» le peuple ne fût de leur avis, si
» seulement ils pouvoient lui démon-
» trer que la Religion même dépendoit
» de la cause qu'ils soutenoient. Ja-
» mais ni les *Romains*, ni aucune au-
» tre Nation, n'a permis que la Re-
» ligion dominante fût ouvertement
» tournée en ridicule, rejettée & con-
» damnée; & je suis sûr que VOTRE
» SEIGNEURIE ne voudroit pas pour
» tous les biens du monde, que l'on
» vît impuni au milieu de nous, un
» crime qui n'a jamais été souffert au-
» paravant.

» Y a-t-il eu quelques personnes
» depuis l'établissement de l'Evangile
» qui ayent osé se porter contre le
» Christianisme, aux excès où certains
» hommes,

» hommes, & même certaines femmes,
» ſe ſont portées depuis peu ? Le Dé-
» mon fera-t-il tous ces progrès au mi-
» lieu de nous, ſans qu'on puiſſe dire
» qu'il eſt *coram nobis* ? Pourquoi ne
» pas ſe contenter de conduire le peu-
» ple dans ſa route ordinaire ? Il a ac-
» coutumé de jurer, de faire des im-
» précations, de violer le Sabat, de
» tromper, de corrompre par des pro-
» meſſes ou par des préſens, d'être hy-
» pocrite, de donner dans l'yvrogne-
» rie, dans la paillardiſe, & de com-
» mettre tels autres crimes ſemblables.
» A quoi bon les engager à ajouter à
» ces crimes-là, d'autres crimes plus
» énormes & plus dangereux ? Ne per-
» mettez pas que jamais on entende
» parler publiquement, ni qu'on liſe,
» comme on le fait aujourd'hui, des
» traits d'incrédulité affreux, des blaſ-
» phêmes, & des impiétés capables
» d'effrayer les Sujets du Roi, & de
» faire naître des terreurs dans leur eſ-
» prit. La queſtion qui eſt aujourd'hui
» ſur le tapis, eſt bien courte. C'eſt
» *Dieu* ou le *Diable*. Tel eſt le mot du
» Guet, & le tems nous découvrira
» tous ceux qui ſont du dernier parti.
» En attendant on peut mettre dans

» cette

» cette claſſe, tous ceux qui ont témoi-
» gné publiquement de l'éloignement
» pour les affaires Religieuſes ; tous
» ceux qui non contens d'attaquer la
» Religion profeſſée parmi nous, &
» d'employer toute leur adreſſe & leurs
» talens à la rendre odieuſe & mépriſa-
» ble ; oſent même etouffer les ſemen-
» ces de Religion que l'on s'efforce
» avec ſuccès de faire naître dans le
» cœur du peuple d'*Angleterrre.*

» Ces profanes ont preſſé avec la
» derniere force, des argumens contre
» l'éducation qu'on travaille à donner
» aux enfans des pauvres, dans les
» *Ecoles de Charité.* Les objections
» qu'ils ont faites contre les fonds qui
» ont été fournis pour cette éduca-
» tion, n'ont pas la moindre appa-
» rence de ſolidité. Les faits qu'ils ont
» avancé contre ces établiſſemens ne
» ſont pas vrais. Or tout homme ſage
» ne doit recevoir comme bon & ſoli-
» de, aucun argument qui n'eſt pas
» vrai & fondé ſur la verité. Comment
» eſt-ce que *Catilina* a eu l'effronterie
» de regarder quelqu'un en face,
» après avoir oſé dire que cette pré-
» tendue Charité a détruite, en effet,
» toutes les autres charités que l'on
faiſoit

» faiſoit auparavant aux perſonnes » âgées, aux malades, & aux in» potens ?

Il paroît avec la derniere évidence, que ſi ceux qui ne contribuent quoi que ce ſoit aux *Ecoles de Charité* ſont moins charitables pour les autres objets qui méritent leur charité, qu'ils ne l'étoient précedemment, leur dureté pour ces derniers objets ne doit point être attribuée aux contributions qu'ils font pour ces *Ecoles*. Pour ce qui eſt de ceux qui fourniſſent quelque choſe, je ſoutiens que bien loin de s'être relâchés ſur leurs autres charités, les *pauvres Veuves*, *les Vieillards* & les *Impotens*, en reçoivent plus de ſoulagement, toute proportion gardée, que de ceux qui ne s'embarraſſent des *Ecoles de Charité* que pour les critiquer & les condamner. » Je me trouve» rai au rendez-vous que *Catilina* m'a » donné au Caffé Grec, tel jour de la » ſemaine qu'il voudra, afin que lui » nommant autant de perſonnes qu'il » lui plaîra, je lui démontre la véri» té de ce que j'avance ici.

» Cependant je ne fais pas un » grand fond ſur cette aſſignation qu'il » m'a donnée. J'ai fort bien remar-

» qué qu'il s'attachoit plutôt à déguiſer la vérité & à l'embrouiller, qu'à l'éclaircir & à la démontrer. S'il n'étoit pas dans ces diſpoſitions, comment ſe ſeroit-il jamais aviſé, après avoir repréſenté les *Ecoles de Charité*, comme deſtinées à enſeigner aux enfans à lire, & à écrire, & à leur apprendre à ſe conduire ſagement, afin de les mettre un jour en état d'être domeſtiques, d'ajouter immédiatement ces paroles : Les domeſtiques ſont une eſpece de vermine pareſſeuſe & diſſolue, qui a déjà entierement dévoré le Royaume, & qui partout eſt devenue une peſte publique &c. †

» Quoi donc, ce ſeroient *les Ecoles de Charité* qui auroient rendu les *domeſtiques* une eſpece de *vermine* ſi *pareſſeuſe* & ſi *diſſolue* ? L'éducation qu'on leur donne les rend une *peſte publique* ? Les ſoins qu'on prend pour les *Filles* les rendent *débauchées*, & ceux qu'on prend pour les *garçons* les

† » L'Auteur de la FABLE DES ABEILLES pa» roît établir les mêmes principes. V. p. 124. » &c. de ce 2. Tome.

» les rendent *voleurs de grand chemin*, » *frippons & larrons domeſtiques*, comme cet Auteur dit que les valets & » les ſervantes ſont ordinairement ? » Ou ſi les *Ecoles de Charité* n'ont point » produit des effets ſi pernicieux, d'où » vient qu'ils les fait enviſager comme propres à augmenter ces maux, » qui ne ſont que trop réels & trop » répandus ? On n'a jamais juſques-» ici enſeigné que l'on précipitoit les » gens dans le crime, en leur inſpirant des principes de vertu. Si cependant il etoit vrai qu'en donnant » de bonne heure la connoiſſance de » la vérité, & des égards que nous » lui devons, c'étoit le meilleur moyen » pour en éloigner, on ne pourroit douter que notre *Catilina* n'eût été inſtruit dans la vérité de très-bonne » heure & avec un grand ſoin.

» Je ne ſaurois m'empêcher de louer » cet Ecrivain ; de ce qu'il dit & de » ce qu'il inſiſte ſur ce fait, ſavoir, » que les collectes qui ont été recueillies aux portes des Egliſes pour » donner des bonnets & des habits » uniformes à ces pauvres filles, ont » été plus conſidérables dans un ſeul » jour, que celles que l'on a recueil-

» lies pour tous les pauvres dans toute » une année. O le rare *Catilina* ! Vous » l'emporterez facilement ſur cet ar- » ticle, quelque paradoxe qu'il paroiſ- » ſe. On ne ſauroit apporter de té- » moins contre ce que vous avancez. » Perſonne ne peut vous être oppo- » ſé ſi ce n'eſt les Collecteurs, les » Diacres, les Directeurs des pauvres, » & tous les principaux habitans de » la plûpart des Paroiſſes de l'*Angle-* » *terre* où il y a quelque *Ecole de Cha-* » *rité*.

» Ce qu'il y a de plaiſant, MYLORD, » c'eſt que ces *barbouilleurs* voudroient » encore paſſer pour gens dont les » *mœurs* ſont *réglées*. Mais lorſqu'on » voit des perſonnes qui prennent à » tâche de ſéduire & de tromper leurs » *voiſins*, dans des matieres même de » la derniere importance, en tordant » & en déguiſant la vérité par de faux » rapports & par de malignes inſinua- » tions, ne ſera-t-il pas permis de les » accuſer d'uſurpation, s'ils oſent s'ar- » roger le caractere de gens de *bonnes* » *mœurs* & de probité ? Si cela n'eſt pas » permis, il faudra avancer qu'il n'y » a point de crime à être menteur ou » fourbe dans les cas dont les Loix

» ne

» ne prennent aucune connoiſſance,
» & que la bonne morale n'eſt point
» inſéparable de la vérité & de la
» vertu.

» Quoiqu'il en ſoit, je ne me plai-
» rois point à rencontrer un de ces
» *hommes de bien* dans la Bruyere
» d'*Hounſlow*, à moins que je n'euſſe
» de bons piſtolets. Car je ſuis dans l'i-
» dée que ceux qui manquent de pro-
» bité dans un point, n'en auroient
» pas beaucoup dans un autre.

» VOTRE SEIGNEURIE, qui juge auſſi
» ſolidement des hommes que des Li-
» vres, ſe perſuadera aiſément qu'il
» faut néceſſairement qu'il y ait dans
» les *Ecoles de Charité* quelque choſe
» d'excellent; puiſque de tels gens
» s'y oppoſent, & les combattent avec
» tant de vivacité. Vous n'avez pas
» beſoin, MILORD, d'autre démonſ-
» tration.

» Ils nous diſent que ces Ecoles ſont
» des obſtacles à l'*Agriculture* & aux
» *Manufactures* †. Par rapport à l'*A-*
» *griculture*, je dis premiérement qu'on
» ne

† Voyez *l'Eſſai ſur la Charité & les Ecoles de Charité.*

» ne retient les enfans dans ces Eco-
» les, que juſqu'à ce qu'ils ayent atteint
» l'âge & acquis les forces néceſſaires
» pour en exercer les principales fonc-
» tions, & pour en ſupporter les dif-
» férens travaux d'une maniere ſoute-
» nue. D'ailleurs, en même tems qu'on
» leur donne une éducation convena-
» ble, ſoyez aſſuré MILORD, qu'on
» ne les empêche jamais de travailler à
» la campagne, ou de s'appliquer à
» telle autre occupation dont ils ſont
» capables, lorſqu'ils peuvent en trou-
» ver, ſoit pour le ſoutien de leurs
» Parens, ſoit pour ſubvenir à leurs
» propres beſoins.

» Ce ſont les Parens qui dans les dif-
» férens Comtés ſont les propres ju-
» ges de la ſituation & des circonſtan-
» ces où ils ſe rencontrent eux-mê-
» mes. On ne doit pas craindre d'un
» autre côté qu'ils ayent pour leurs
» enfans aſſez de tendreſſe, pour ai-
» mer mieux qu'ils s'acquierent quel-
» ques connoiſſances, que s'ils ga-
» gnoient quelque argent. Ainſi l'on
» doit être perſuadé qu'ils ſauront bien
» trouver d'autres occupations que cel-
» le de les envoyer à l'Ecole, lorſ-
» qu'ils ſeront en état de gagner quel-
» ques ſous.

» Le

« Le cas eſt le même par rapport » aux *Manufactures*. Les Directeurs « des *Ecoles de Charité*, & les peres » des enfans qui y ſont reçus, auroient » de grandes obligations à ceux qui » font l'objection, s'ils vouloient con- » tribuer à la diſſiper. Ils n'ont pour « cela qu'à ſouſcrire pour un fonds, » qui ſervira à joindre l'occupation des « *Manufactures*, à celles qu'il y a déja « dans les *Ecoles de Charité*. Ce ſera là » une *belle Fondation*. Les Directeurs » de quelques-unes de ces Ecoles ont » déja mis ce plan en execution, & » il ſeroit à ſouhaiter que toutes les « autres fuſſent en état de faire cette » dépenſe. Mais comme dit le Prover- » be, *Rome n'a pas été bâtie dans un* » *jour*. En attendant que cet établiſſe- » ment qu'on ſe propoſe ſoit venu à » ſa perfection, que les Maîtres & les » Chefs des Manufactures qui fleuriſ- » ſent dans les différens endroits du » Royaume, ſoient aſſez charitables » pour employer les pauvres Enfans » dans leurs Manufactures, un certain » nombre d'heures par jour; les autres » de la journée ſeront employées dans » l'Ecole même à montrer à lire & à » écrire à ces jeunes-gens.

» Rien

» Rien n'eſt plus facile à des gens » animés de *l'eſprit de parti*, corrompus » & malins, que de trouver des argu- » mens ſpécieux & ſophiſtiques, & » de propoſer des calomnies pour de » bonnes & ſolides raiſons, contre les » meilleures choſes qu'il y ait dans le » monde. Mais il eſt inconteſtable qu'il » n'eſt aucun juge impartial, s'il eſt » ſuſceptible de ſentimens de bonté & » d'amour pour ſa Patrie, qui regarde » jamais l'objection propoſée comme » renfermant quelque ſolidité. Je m'aſ- » ſure au contraire que toutes les per- » ſonnes qui ont ces principes d'huma- » nité, redoubleront leurs efforts pour » porter les *Ecoles de Charité* au point » de perfection qu'on s'y propoſe.

» Malgré ces imperfections même » de ces Ecoles, quel aveuglement, » ou quelle impiété ne faudroit-il pas » avoir, pour nier que c'eſt une grande » charité pour les Enfans, & un grand » ſervice qu'on rend à leur patrie, que » de leur apprendre les principes de » la Religion & de la Vertu, à un âge » où ne pouvant trouver d'occupation, » ils ſeroient forcés de vivre dans la pa- » reſſe & dans l'oiſiveté, & d'appren- » dre l'art funeſte de mentir, de jurer

» &

» & de voler. Dès-que leur âge & leurs » forces les mettent en état d'exercer » les fonctions de Domeſtiques, ou de » s'appliquer à l'Agriculture, ou d'en- » trer dans quelque Manufacture, ou » de vaquer à quelque Art méchani- » que, ils ſe trouvent ornés de connoiſ- » ſances qui peuvent leur être utiles » dans ces divers genres de vie : car » c'eſt pour l'ordinaire à ces occupa- » tions laborieuſes que l'on voue ces » enfans, dès qu'ils en ſont capables. » Ainſi notre *Catilina* aura, s'il lui » plaît la bonté de rayer l'objection » qu'il fait ſur les *Marchands en dé-* » *tail*, lorſqu'il oſe avancer que les Directeurs des *Ecoles de Charité* leur vendent à beaux deniers comptans, les occupations qui doivent tomber en partage aux enfans commis à leurs » ſoins. Permettez-moi MILORD, de » dire que ce fait eſt abſolument faux. » Ce n'eſt pas-là le ſeul article qui » méritoit la même réponſe : mais pour » éviter une longueur exceſſive, je ne » rapporterai plus qu'un ſeul exemple » de ces faux allégués.

» Dans un autre endroit *Catilina* n'a » pas honte d'aſſurer en tout autant de » termes que dans nos *Ecoles de Cha-*

» *rité* on corrompt *les principes* du vul-
» gaire, en leur aprenant, auſſi-tôt qu'ils ſavent articuler, à parler de la HAUTE EGLISE & d'ORMOND *. C'eſt ainſi qu'on les élève à la Trahiſon, avant qu'ils connoiſſent en quoi le crime des traîtres conſiſte †. » VOTRE » SEIGNEURIE, & les autres Perſonnes » de probité, dont les paroles ſont les » fidèles images de leurs penſées, peu-» vent juger à préſent ſi *Catilina* n'a » pas été pleinement convaincu que » *l'on éleve à la Trahiſon* les Enfans » dans les Ecoles de Charité.

» Si l'on pouvoit prouver MILORD, » qu'il y a quelqu'un des Maîtres de » ces Ecoles de Charité, qui, oppoſé au » Gouvernement, n'enſeigne pas aux » Enfans l'obéiſſance & la fidélité dûes » à notre Monarque, avec autant de » ſoin que quelque autre article de » notre Catéchiſme, je n'héſiterois » pas un inſtant à faire pendre ces » Maîtres, & même à détruire leurs

» Ecoles

* Un des plus zélés Défenſeurs du Prétendant.

† L'Auteur de la *Fable des Abeilles* dit auſſi quelque choſe de ſemblable. Voyez *l'Eſſai ſur les Ecoles de Charité*. Pag. 63. &c.

» Ecoles, ſuivant les déſirs empreſſés » de l'illuſtre *Catilina*. C'eſt ſur des » principes tout ſemblables que raiſonne l'Auteur de l'Ouvrage que j'ai » mentionné, & qui a pour titre la FABLE DES ABEILLES, où il prouve que » les vices des particuliers tendent à » l'avantage du Public.. &c.

» *Catilina* ſappe auſſi les articles » fondamentaux de la foi, en comparant, de la maniere du monde la » plus impie, la très-ſainte & adorable Trinité au Fee-fa-fum.

» Mais cet Auteur libertin de la FABLE, n'a pas ſeulement deſſein de » s'oppoſer à la foi comme *Catilina*; » mais il prend encore à tâche de renverſer les principes de la Vertu Morale, & d'élever le vice en ſa place. » Jamais le plus habile Médecin ne » travailla avec plus d'ardeur à délivrer les hommes de leurs maladies » corporelles, que le fait ce dangereux *Bourdon* pour leur ôter la ſanté Spirituelle. C'eſt un aveu qu'il a » lui-même fait. En finiſſant les recherches ſur la Nature de la Société, * il fait cette remarque ſur

» lui-

* Pag. 160. &c.

» lui-même, ſur ſon deſſein, & ſur » la manière dont il l'a exécuté.

A préſent je me flatte d'avoir démontré que ni les qualités qui forment les liaiſons d'amitié, ni les affections naturelles à l'homme, ni les VERTUS réelles qu'il eſt capable d'acquerir par la raiſon, ni le renoncement à ſoi-même, ne ſont point le fondement de la Société. C'eſt ce que nous appellons MAL dans le Monde, ſoit Moral, ſoit Phyſique, qui eſt le grand principe pour nous rendre des Créatures Sociables. C'eſt cela ſeul qui eſt la ſolide baſe, la vie & le ſoutien de tous les métiers, de tous les commerces, & de toutes les occupations des hommes ſans exception. C'eſt-là que nous devons chercher la véritable origine de tous les Arts & de toutes les Sciences, enſorte que ſi le mal ceſſoit, la Société ſeroit par-là même troublée, ſi elle n'étoit pas renverſée de fond en comble.

» Vous voyez, MILORD, le grand » deſſein & les principales vûes de » *Catilina* & de ſes Confédérés. La » ſcène s'éclaircit, les ſecrets reſſorts » de ces Meſſieurs paroiſſent à découvert,

» vert. Ils parlent haut, & assuré-
» ment avant eux jamais personne
» n'a osé le faire impunément. On en
» veut aux pauvres Ecoles de Chari-
» té, parce qu'on en veut à la Reli-
» gion. Ces Ecoles incommodent ces
» Messieurs, parce qu'elles tendent
» à avancer les intérêts de la Vertu &
» du Christianisme; qu'elles sont le
» plus puissant boulevard contre le
» Papisme; qu'elles sont le meilleur
» moyen pour concilier sur ce peu-
» ple la faveur divine; & que depuis
» la bienheureuse Réformation, il ne
» s'est point fait parmi nous d'éta-
» blissement qui fasse plus d'honneur
» à ce Royaume.

„ Si par malheur ces Ecoles de
„ Charité avoient produit quelque
„ petit inconvénient, faudroit-il en
„ être surpris? Ignore-t-on que c'est
„ le sort de toutes les affaires humai-
„ nes? Mais ces légers abus n'empê-
„ chent pas que ces Ecoles ne soient
„ très-utiles, & qu'elles ne méritent
„ d'être encouragées par les honnê-
„ tes gens, qui mépriseront toujours
„ les objections puériles que certai-
„ nes personnes osent proposer.

„ Votre Seigneurie s'apperçoit

„ aiſément à preſent des véritables
„ raiſons des ſatyres continuelles que
„ *Catilina* & ſes dignes Confédérés
„ font contre le Clergé. Mais pour-
„ quoi les crimes, & la juſte puni-
„ tion de Mr. HALL, rejailliroient-
„ ils plutôt ſur le Clergé, que le ſu-
„ plice de Mr. LAYER ne rejailliroit
„ ſur les gens à longue robe ? La
„ raiſon en eſt claire. La profeſſion
„ de la Foi n'a pas un rapport im-
„ médiat avec la Religion. *Catilina*
„ & ſes ſemblables accorderont vo-
„ lontiers, que ſi quelques-uns de
„ ceux qui ſuivent cette profeſſion
„ étoient vicieux, ou même traîtres,
„ leurs confreres pourroient très-bien
„ être auſſi fidèles & auſſi vertueux
„ que quelqu'autre Sujet du Roi. Il
„ n'en eſt pas de même du Clergé,
„ dont les occupations & les fonc-
„ tions roulent ſur la Religion, qu'ils
„ cherchent à défendre & à confir-
„ mer. Auſſi *Catilina* prouve-t-il avec
„ toute l'évidence poſſible, que s'il
„ ſe trouve quelque Eccléſiaſtique
„ peu affectionné au Gouvernement,
„ les autres ne ſauroient être ni ver-
„ tueux ni fidéles.

„ Je n'arrêterai pas VOTRE SEIG-

GNEU-

„ NEURIE pour lui expoſer une Apo-
„ logie du Clergé. La peine que je
„ prendrois ſeroit même aſſez inuti-
„ le. Perſonne n'ignore combien Vo-
„ TRE SEIGNEURIE les protège & les
„ aime. Ils ſont d'ailleurs en état de
„ ſe défendre eux-mêmes. Leur fidé-
„ lité, leur vertu & leur ſavoir les
„ met à même de montrer qu'il n'y
„ a point en *Europe* de Corps qui mé-
„ rite davantage l'eſtime des honnê-
„ tes-gens, que le leur. Juſques à pré-
„ ſent ils ſe ſont tûs, Peut être par-
„ ce qu'ils mépriſent l'aprobation &
„ l'eſtime des Impies & des Libertins,
„ & qu'ils voient fort bien que ceux
„ qui parmi nous ont le ſens-commun
„ & de la probité, ne doutent point
„ que ces traits lancés contre le
„ Clergé, ne tendent à détruire *l'Eta-*
„ *bliſſement Divin du Sacré Miniſ-*
„ *tère*, à extirper la Religion que les
„ Eccléſiaſtiques travaillent à conſer-
„ ver & à avancer. D'abord ce n'a-
„ voit été que ſur des ſoupçons qu'on
„ avoit eu ces idées, mais à préſent
„ ces ſoupçons ont été changés en
„ certitude. *Catilina*, & ſes adhérens,
„ ont aujourd'hui déclaré en termes
„ formels, que les principaux Arti-

„ de notre Foi ſont non ſeulement
„ inutiles, mais ridicules; que la So-
„ ciété humaine doit néceſſairement
„ s'affoiblir, & même périr de fond
„ en comble, ſi l'on n'a ſoin d'en-
„ courager le Vice, & qu'ainſi le Cri-
„ me eſt le ſeul fondement aſſuré de
„ la félicité humaine.

„ Que devrions-nous attendre de
„ la vengeance divine, ſi elle impu-
„ toit à la Nation la publication de
„ Dogmes ſi choquans, ſi étonnans,
„ ſi affreux? Quel attentat contre
„ toute Religion, que de ſoutenir
„ publiquement que la Foi Chrétien-
„ ne renferme des abſurdités, & que
„ la baſe de la Proſperité de tout
„ gouvernement eſt le mal moral!
„ Laiſſeroit-on donc impuni un cri-
„ me ſi énorme? L'Etat ne montre-
„ ra-t-il point qu'il ne participe en
„ aucune maniere aux pernicieux deſ-
„ ſeins de ces Conjurés? Et il y par-
„ ticiperoit, comme VOTRE SEIGNEU-
„ RIE le ſent fort bien, s'il ne pre-
„ noit des meſures contr'eux. Auſſi
„ ne doutons nous point qu'en ſage
„ & fidèle Patriote, vous ne faſſiez
„ ſervir l'autorité que vous donne le
„ haut rang où vous êtes placé, à

dé-

„ défendre la Religion contre les au-
„ dacieuſes attaques des Libertins.

„ Dès que j'aurai vu une Copie du
„ Bill tendant à *mettre à couvert la per-*
„ *ſonne de Sa Majeſté, à confirmer la*
„ *Religion dans la Grande-Bretagne,*
„ *& à maintenir l'heureux Gouverne-*
„ *ment qui y eſt établi*, alors j'aurai de
„ nouvelles preuves de la juſteſſe des
„ maximes politiques que ſuit VOTRE
„ SEIGNEURIE, de l'amour que vous
„ avez pour la Patrie, & des grands
„ ſervices que vous lui rendez. J'ai
„ l'honneur d'être

MILORD

Votre très-humble & très-
fidèle Serviteur,

THEOPHILE PHILO-BRITANNUS.

DEFEN-

DÉFENSE
DE LA
FABLE
DES ABEILLES.

CES violentes accuſations ; & les plaintes qui s'éleverent de tous côtés contre mon Ouvrage, de la part des Directeurs, des Maîtres, & autres Champions des Ecoles de Charité, jointes à l'avis de mes Amis, m'ont engagé à faire, la réponſe ſuivante. Le Lecteur impartial me pardonnera bien la répétition de certains paſſages, qu'il lira peut-être pour la troiſième fois. Il ſera ſans-doute attention que pour défendre mon honneur attaqué, je me ſuis obligé de ré-

répéter les endroits de mon Ouvrage qui avoient été cités dans la Lettre. Ma Défense pourroit tomber entre les mains de Personnes qui n'ayant lu, ni la FABLE DES ABEILLES, ni la Lettre Diffamatoire écrite contre la FABLE, ne comprendroient rien à tout ce que je dirois pour ma justification. Cette réponse a d'abord paru dans le JOURNAL DE LONDRES le 10. d'Août V. S. 1723. & elle étoit conçue en ces termes.

DANS la GAZETTE du Jeudi 11. de Juillet V. S. on trouve une DENONCIATION que les GRANDS-JURE'S DE MIDDLESEX ont faite contre l'Auteur du livre intitulé LA FABLE DES ABEILLES avec le COMMENTAIRE : *où l'on prouve que les vices des particuliers tendent à l'avantage du Public* &c. & dans le JOURNAL DE LONDRES du Samedi 27. de Juillet V. S. on lit une Lettre passionnée & injurieuse contre le même Livre, & contre son Auteur. Les diverses & fausses accusations que renferment ces deux Pièces, m'obligent à défendre mon Livre. Je sai qu'en le composant, je n'ai pas eu le moindre mauvais dessein, ainsi je suis peu touché de ces plain-

plaintes : mais comme elles ont été faites publiquement, & qu'elles ont été insérées dans les Papiers Publics, il n'étoit pas juste que ma Défense fût moins publique.

J'adresse ce petit Ecrit à toutes les personnes qui ont de la droiture, de la candeur, & du bon sens : tout ce que j'exige de mes Lecteurs, c'est de la patience & de l'attention.

Il y a dans la Lettre dont je me plains, plusieurs choses qui regardant d'autres personnes, sont absolument étrangères au sujet : je les passe sous silence. Le premier Passage qui me regarde, est celui qui a été tiré de la conclusion de mon Ouvrage, où il se trouve en ces termes. „ A présent je me flatte d'avoir dé-„ montré, que ni les qualités qui „ forment les liaisons d'amitié, ni „ les affections naturelles à l'homme, „ ni les VERTUS réelles qu'il est ca-„ pable d'acquerir par la raison, ni „ le renoncement à soi même, ne „ sont point le fondement de la so-„ ciété. C'est ce que nous appellons „ MAL dans le Monde, soit moral, „ soit physique, qui est le grand princi-„ pe pour nous rendre des créatu-

res

„ res ſociables. C'eſt cela ſeul qui eſt
„ la ſolide baſe, la vie & le ſoutien
„ de tous les métiers, de tous les com-
„ merces, & de toutes les occupa-
„ tions des hommes ſans exception.
„ C'eſt-là que nous devons chercher
„ la véritable origine de tous les Arts,
„ & de toutes les Sciences ; enſorte
„ que ſi le mal ceſſoit, la Société ſe-
„ roit par-là même troublée, ſi même
„ elle n'étoit pas renverſée de fond
„ en comble „.

Ces paroles, je l'avoue, ſont dans mon Livre, & je les ſoutiens également innocentes & vraies. Diſons-le cependant librement, afin d'éviter toute ſiniſtre interprétation à l'avenir. Si j'avois eu deſſein d'écrire pour les eſprits médiocres, je me ſerois bien gardé de choiſir le ſujet que j'ai traité. Ou ſi je m'y étois hazardé, j'aurois eu ſoin d'amplifier & d'éclaircir chaque période, j'aurois traité mon ſujet en y employant les diſtinctions en uſage parmi nos Docteurs, jamais on ne m'auroit vu ſans la règle & l'équerre. Dans l'endroit critiqué, par exemple, je l'aurois éclairci en employant une page ou deux à définir le terme de MAL. J'aurois montré en-

ſuite

ſuite que tout DEFAUT & tout BESOIN étoit un MAL : que tous les ſervices que les individus de la Société ſe rendent les uns aux autres, ſont fondés ſur le grand nombre de BESOINS des hommes ; & que par conſéquent plus leurs BESOINS étoient nombreux, plus auſſi les individus trouvoient leur intérêt à travailler pour les autres, à s'unir enſemble, & à compoſer un ſeul Corps. Y a-t-il un Commerce, ou un ſeul Métier, qui ne ſoit deſtiné à ſuppléer à quelque beſoin ? Ce BESOIN, avant qu'on y eût ſupplée, étoit aſſurément un MAL, ſans lequel on n'auroit jamais penſé ni au Commerce, ni à l'Art qui y a remédié. Quel Art ou quelle Science n'a pas été inventée pour corriger quelque manquement ? Si l'homme avoit tout poſſédé, on n'auroit eu beſoin d'employer, ni Art, ni Science pour lui fournir quelque choſe. Auſſi ai-je dit : „ L'excellence de ſa „ conception humaine, & l'invention, ne ſont nulle part plus viſi„ bles, que dans la variété des outils

&

Voyez les *Recherches ſur la Nature de la Société* pag. 216.

„ & des inſtrumens des Ouvriers & „ Artiſtes, ainſi que dans la multipli- „ cité des machines, qui toutes ont „ été inventées pour ſubvenir à la „ foibleſſe de l'homme, pour corri- „ ger ſes nombreuſes imperfections, „ pour remédier à ſa pareſſe, ou pour prévenir ſon impatience„. Divers paſſages qui precèdent, parlent dans le même ſtile. Mais cela a-t-il plus de rapport avec la Religion ou l'incredulité, qu'avec la Navigation ou la Paix du Nord ?

Les mains qui ſont occupées à ſuppléer à nos beſoins purement naturels, tels que ſont la faim, la ſoif & la nudité, ſont en très-petit nombre, en comparaiſon du grand nombre qui travaillent fidèlement à ſatisfaire à la depravation de notre nature corrompue. Je veux parler des Ouvriers induſtrieux, qui gagnant leur vie par un travail honnête, fourniſſent à l'homme vain ou voluptueux tous les moyens qui peuvent le faire vivre à ſon aiſe & dans le luxe. „ Le Vul- „ gaire peu pénétrant, incapable d'ap- „ percevoir l'enchaînure des cauſes & „ des effets, ne peut que rarement re- „ monter au-delà d'un chaînon. Mais ceux

„ ceux qui avec plus de ſagacité veu-
„ lent ſe donner la peine d'étendre
„ leur vues, & la fixer ſur la ſuite &
„ la liaiſon des évènemens, peuvent
„ voir le BIEN ſortir en cent endroits
„ du MAL, tout comme les Poulets
„ ſortent des Oeufs.

On trouvera ces paroles dans la remarque que j'ai faite ſur le Paradoxe qu'on trouve dans la FABLE DE LA RUCHE MURMURANTE. » Les plus ſcélé-
» rats faiſoient quelque choſe pour le
» bien commun » *.

C'eſt dans cet article que l'on peut lire une grande quantité d'exemples des voies impénétrables que la Providence ſuit pour conſoler & pour ſoulager les perſonnes laborieuſes. On y prouve que l'oppreſſé eſt délivré des maux dont il eſt aſſiégé par les vices des hommes vains & voluptueux, & par les crimes des plus grands ſcélérats.

Les perſonnes qui ont de la candeur & du bon ſens, s'apperçoivent ſans peine que le paſſage qu'on critique ne dit autre choſe, ſinon que » l'homme

a

* Tom I. Rem. (G) pag. 85.

» a un nombre infini de beſoins, &
» que c'eſt de ces beſoins réels uni-
» quement que naiſſent tous les mé-
» tiers & les Arts. Si quelqu'un y voit autre choſe, je l'avertis qu'il eſt abſurde de ſe mêler de lire des Livres qui ſont au-deſſus de ſa ſphére.

Dans la FABLE DES ABEILLES je m'étois propoſé d'amuſer pendant quelques heures de loiſir les perſonnes d'eſprit qui auroient des connoiſſances. Je voulois qu'elles luſſent cet ouvrage lorſqu'elles n'auroient rien de meilleur à faire. C'eſt d'ailleurs un Livre dont la morale eſt également ſévere & ſublime. J'y donne une épreuve difficile de la vertu. En indiquant un grand nombre d'actions très-criminelles qui paſſent dans le monde pour très-bonnes, je diſtingue la vertu d'avec ce qui n'en a que l'apparence, & je fournis une excellente pierre de touche pour faire une diſtinction ſi utile. On y décrit la nature & les ſymptômes des paſſions humaines, & on y expoſe leur force & leurs déguiſemens. L'amour-propre y eſt ſuivi pas à pas juſques dans ſes ténébreuſes retraites. J'oſe dire qu'il n'y a aucun ſyſtême de morale qui ſoit auſſi

exact que le mien, ſur cet important article.

Cet ouvrage, il eſt vrai, n'eſt qu'une rapſodie qui n'a ni ordre ni méthode; mais il n'y a abſolument rien qui reſſente le moins du monde l'aigreur ou la pédanterie. Le ſtile eſt fort inégal; quelquefois fort haut & fort éloquent; il tombe d'autres fois dans le bas, le rampant, & même dans le travail. Cependant je ſuis ſatisfait de mon Livre; puiſque tel qu'il eſt, il a divertit des perſonnes également vertueuſes & ſpirituelles, & qu'il ne peut manquer de produire cet effet ſur toutes celles qui leur reſſembleront par de ſi beaux côtés. Les accuſations affreuſes qu'on a faites contre la FABLE DES ABEILLES, m'autoriſent à lui donner plus de louanges que je ne ferois dans toute autre circonſtance.

Les éloges qu'on m'accuſe d'avoir donné aux lieux de débauche, ne ſont dans aucun endroit de mon Livre. Une diſſertation politique ſur la méthode qu'on doit ſuivre pour mettre à couvert les femmes d'honneur, des attaques des débauchés, dont les paſſions ſont quelquefois indomptables, aura ſans-doute donné occaſion à ces plaintes.

Com-

Comme il s'agiſſoit dans cet endroit d'un Dilemme entre deux *Maux* qu'on ne ſauroit éviter tous deux, j'en ai parlé avec les plus grandes précautions. Je débute même par ces termes *, qui marquent ſi bien mes intentions : „Fort éloigné d'encourager le vice, „je crois que ce ſeroit un bonheur „inexprimable pour un Etat, ſi on en „pouvoit totalement bannir l'impu„reté ; mais je crains fort que la choſe „ne ſoit impoſſible.

J'établis mon ſyſtême ſur cette matiere, & parlant par occaſion des *Muſicos d'Amſterdam*, j'en donne une courte relation, qui ne ſauroit être ni plus modeſte ni plus innocente. Que dis-je ! il n'eſt point de Juge impartial qui n'avoue que la maniere dont j'en parle, eſt très-propre à inſpirer aux plus grands débauchés, de l'averſion & du dégoût pour ces infâmes lieux.

Je ſuis fâché que les GRANDS-JURE's ayent ſoupçonné que j'aye eu deſſein de *corrompre la Nation*. Mais qu'ils conſiderent en premier lieu, que

* Tom. I. Rem. (H) pag. 92.

que je n'ai laiſſé échapper dans tout cet article aucune phraſe, aucune expreſſion, aucun terme qui puiſſe choquer les oreilles les plus chaſtes, ou ſalir l'imagination la plus corrompue.

Tout cet article eſt directement adreſſé aux Magiſtrats & aux politiques, ou du moins à la partie du genre humain la plus grave & la plus ſenſée. Or ce n'eſt pas des perſonnes de ce rang & de cette eſpece, que des lectures obſcènes peuvent jetter dans la débauche. On ne peut craindre ce mauvais effet quà l'égard des obſcénités groſſieres, & accommodées au goût & au génie de la multitude inconſidérée, & de la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe qui n'a aucune expérience.

Or n'eſt-il pas évident que jamais cet Ouvrage ne fut deſtiné à être entre les mains de ces deux ordres de gens? Le commencement de ce qui eſt écrit en proſe eſt purement philoſophique, & à peine eſt-il intelligible pour des perſonnes qui ne ſont pas accoutumées aux matieres de ſpéculation. Le titre qui ſe lit au-deſſus de chaque page, eſt ſi éloigné d'être ſpécieux & éblouiſſant, qu'il faut lire tout le livre pour ſavoir ce qu'il ſignifie.

ſie. Ajoutez à cela que l'Ouvrage ſe vend cinq ſchelings.

Concluons que s'il contient quelque doctrine dangereuſe, je n'ai point cherché à la répandre parmi le vulgaire. Bien loin d'avoir tâché de lui plaire & de le prévenir, je n'ai ceſſé de lui dire *Apage vulgus.* » Mais je ne m'embarraſſe point ſi je trouve des contredi» ſans. Je ſuis même dans la penſée, « que rien ne ſeroit plus propre a dé» montrer la fauſſeté de mes princi» pes, que de les voir reçus par le plus » grand nombre ; malheur qui ne fau» roit m'arriver. Je n'écris point pour » la multitude, & je ne me ménage » point de Protecteurs parmi les Chefs. » Je m'adreſſe uniquement à ce petit » nombre de gens choiſis qui ſavent » réfléchir, & s'élever au-deſſus du » Vulgaire. » *

On ne ſauroit m'accuſer ſans injuſtice, d'avoir voulu faire un mauvais uſage de mes lumieres. Il eſt clair au contraire que toujours j'ai eu une ſi grande attention pour le public, que toutes les fois que j'ai avancé quelques ſentimens extraordinaires, je n'ai jamais manqué de prendre toutes les pré-

* Tom I. Rem. (T) pag. 300.

précautions imaginables pour empêcher qu'ils ne fuſſent nuiſibles aux eſprits foibles qui pourroient par hazard lire mon Livre. J'ai reconnu, il eſt vrai, que j'étois dans l'idée, » qu'il » étoit impoſſible qu'aucune Société » s'enrichît & ſe conſervât pendant un » tems conſidérable dans cet état floriſ- » ſant, ſans les vices des hommes. » Mais ce n'a été qu'après avoir aſſuré, que je n'avois ni avancé, ni cru que l'on ne pût tout auſſi bien être vertueux dans un Royaume riche & puiſſant, que dans la plus pauvre de toutes les Républiques *: précaution qu'un Ecrivain moins ſcrupuleux que moi auroit ſans doute cru ſuperflue, après ſur-tout qu'il ſe ſeroit déja expliqué à la tête même de l'article, où l'on trouve ces paroles. » Je poſe pour » premier principe, qu'il eſt du devoir » de tous les individus des Sociétés, » grandes ou petites, d'être gens de » bien. La vertu doit y être conſtam- » ment encouragée, & le vice défen- » du. Il eſt à propos que les loix ſoient » exécutées dans toute leur rigueur, » & que tous les tranſgreſſeurs ſoient » punis. † On

* Tom. I. Rem. (T) pag. 298. &c. † Ibid. pag. 297.

On ne ſauroit trouver dans tout mon Livre, de phraſe qui contrediſe cette doctrine. » Quoique j'aye indiqué la » route qui conduiſoit à la grandeur » mondaine, dis-je dans un autre en» droit *, j'ai toujours donné ſans hé» ſiter la préference à la route qui mé» ne à la vertu. » Et je défie mes ennemis de prouver le contraire

Jamais perſonne ne prit plus de peine que moi pour être bien compris. Qu'on ſe rappelle ce que je dis Tome I. Pag. 300. » Quand je dis que les » Sociétés ne peuvent pas être tout à » la fois exemptes de vices & riches, » ordonnai-je aux hommes d'être vi» cieux? Non ſans-doute. Tout comme » je n'ordonne pas qu'on ſoit avare & » querelleux. lorſque je ſoutiens que » les Gens de Loix ne ſeroient pas ſi » nombreux & à leur aiſe, s'il n'y avoit » pas beaucoup de perſonnes trop in» téreſſées & portées à la chicane. »

On trouvera une précaution toute ſemblable dans la Préface au ſujet d'un mal réel & ſenſible, qui eſt inſéparable de la proſpérité de *Londres*. A-t-on de mauvais deſſeins dès qu'on fait des recher-

* Ibid pag. 301.

recherches ſur les cauſes & ſur les principes des choſes ? Peut-on pour cela être accuſé de chercher à faire du mal ? Un Médecin peut écrire ſur les poiſons ſans ceſſer d'être un excellent Médecin. Je dis dans un endroit † » que perſonne n'a beſoin de ſe mettre » en garde contre la félicité, mais » que les calamités exigent des mains » pour les éloigner. » Et plus bas j'ajoute » que les excès du chaud & du » froid, l'inconſtance & la rigueur des » ſaiſons, la violence & les changemens ſubits des vents, la grande force des eaux qui ſe débordent lorſqu'on s'y attend le moins, la rage » & la fureur indomptable du feu, l'ingratitude & la ſtérilité de la terre, » ſont la mere de l'invention. Les incommodités que ces défauts nous » cauſent, nous ont fait trouver des » expédiens pour éviter les maux que » ces objets peuvent cauſer, pour corriger leur malignité, & pour tourner leurs diverſes propriétés à notre » propre avantage, par mille moyens » différens. »

Je ne vois pas comment un auteur qui

† Voyez les RECHERCHES SUR LA NATURE DE LA SOCIE'TE'. pag 254.

qui fait des recherches ſur les occupations de la multitude, n'oſeroit pas dire tout cela, & beaucoup d'autres choſes ſemblables, ſans que pour cela on doive l'accuſer d'avilir & de diminuer les bienfaits que nous tenons de la Bonté Suprême. Lors ſurtout que cet écrivain démontre en même tems que cette terre ne pourroit entretenir des Créatures telles que nous ſommes, s'il n'y tomboit de la pluye, ou que le ſoleil n'y envoyât pas ſes fertiles rayons. C'eſt un ſujet étranger, je le veux; & je ne ferai jamais d'affaire à qui que ce ſoit, parce qu'il m'aura dit que j'aurois très-bien pu n'en point parler. Cependant, j'ai toujours été dans l'idée que cet écrit pourroit faire plaiſir à certaines perſonnes, qui ayant quelque goût en tireroient quelque parti.

Je n'ai jamais pu dompter ma vanité comme j'aurois pu le ſouhaiter, & je ſuis aſſez orgueilleux pour commettre des crimes. Mais pour ce qui eſt de mon Livre, & du but dans lequel je l'ai compoſé, je proteſte dans la ſincérité de mon cœur, que rien n'eſt plus vrai que ce que j'ai dit à ce ſujet dans la Préface.

» Si l'on me demande le *cui bono* de » tout cela ? quel bien, & quel avan» tage on retirera de toutes ces no» tions ? je répondrai ingénuement que » je n'en ſai rien, ſi ce n'eſt peut-être » qu'elles ſerviront à la recréation du » Lecteur. Mais ſi l'on me demandoit » quel effet mon livre devroit réelle» ment produire ? je répondrois que » ces idées peuvent naturellement pro» duire quelques réflexions.

» Premierement, ceux qui trouvent » toujours des vices dans les autres » hommes, apprendront en liſant cet» te piece, à jetter les yeux ſur eux» mêmes, à examiner leur conſciene, » & à rougir de ce qu'ils blâment tou» jours les choſes dont ils ſe ſentent » eux-mêmes coupables. En ſecond » lieu, ceux qui aiment paſſionnément » l'aiſe & les plaiſirs, & qui recher» chent avec tant d'empreſſement tous » les avantages qui accompagnent la » grandeur & la proſpérité d'un peu» ple, apprendront à ſupporter plus pa» tiemment des défauts auxquels nul » gouvernement ſur la terre ne peut » remédier. Ils verront qu'il eſt impoſ» ſible de jouir de ces avantages qu'ils » recherchent, ſans avoir part aux » maux qui les ſuivent. Lorſ-

Lorſque la FABLE DES ABEILLES parut pour la premiere fois * elle ne fut point critiquée. D'où vient un traitement ſi différent de celui qu'on lui fait aujourd'hui ? Cette derniere édition renferme quantité de précautions, dont les premiéres manquoient. Je crois que l'on doit attribuer une reception ſi différente, à l'ESSAI SUR LA CHARITE' & ſur les ECOLES DE CHARITE' que j'ai ajouté à cet Ouvrage.

J'avoue que je ſuis dans l'idée que les occupations les plus pénibles & les plus viles étant le lot & la portion du pauvre, il n'eſt pas de la bonne politique de détourner les Enfans du travail juſqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Accoutumés ſi long-tems à une vie tranquile, comment veut-on qu'ils prennent goût à une vie laborieuſe ? On trouvera dans cette piece, à laquelle je renvoie tout Lecteur impartial & judicieux, pluſieurs raiſons de l'opinion que j'ai avancée. Cette lecture ſervira auſſi à détromper ceux qui ſur la foi de mes ennemis, croient que j'y ai avancé de monſtrueuſes impiétés.

Peut-

* Ce fut en 1714.

Peut-on m'accuſer d'avoir été le défenſeur du libertinage & de la corruption des bonnes mœurs, & l'antagoniſte des *Inſtructions Chrétiennes* qu'on travaille à donner à *la Jeuneſſe*, lorſqu'on verra que j'ai employé plus de dix pages de ſuite pour établir la néceſſité de l'éducation ? Et plus bas †, parlant des inſtructions que les enfans des pauvres peuvent recevoir dans les Egliſes ; je dis qu'il ne devroit y avoir qui que ce ſoit qui s'abſentât le Dimanche du Temple, ou de quelqu'un des endroits où ſe celebre le Culte. Je n'excepte de cette obligation, que les perſonnes qui ne peuvent marcher. On trouve même ces paroles ſi remarquables. „ Le Jour du Dimanche a été „ plus particuliérement conſacré entre „ les ſept qui compoſent la Semaine, „ pour être employé au Service *Divin* „ & aux exercices Religieux, & pour „ ſe repoſer de tout travail corporel. „ Tous les Magiſtrats ſont indiſpenſa„ blement obligés de donner une atten„ tion particuliere à la maniere dont il eſt

† Essai sur les Ecoles de Charité, Pag. 137.

„ eſt ſanctifié. Il faut ſurtout obliger les „ pauvres, & leurs enfans, à aller à „ l'Egliſe le matin & le ſoir, puiſqu'ils „ n'ont pas d'autre tems pour vaquer à „ ces ſacrés devoirs. Dès leur enfance „ on doit les y encourager, & par des „ exhortations, & par des exemples. „ Il ſera néceſſaire de leur faire envi- „ ſager la négligence volontaire des „ exercices religieux, comme ſcanda- „ leuſe. Si cependant la contrainte „ que je propoſe paroiſſoit trop vio- „ lente & impraticable, il faudra tout „ au moins pour ces jours-là, in- „ terdire ſous de rigoureuſes peines „ tous les divertiſſemens, & empêcher „ que les pauvres n'aillent prendre de- „ hors des plaiſirs qui pourroient les „ ſeduire, & les détourner de la prati- „ que du devoir que je recommande. »

Qu'on examine ſi les argumens dont je me ſuis ſervi ne ſont pas convaincans, je ne cherche qu'à m'éclairer. Qu'on me montre ſeulement par de bonnes raiſons que je me ſuis trompé, & je ſuis prêt à changer d'avis. Mais qu'on m'épargne les titres injurieux. La calomnie eſt la plus courte voie de réfuter un adverſaire, lors ſurtout qu'on eſt attaqué par quelque

endroit ſenſible ; mais ce n'eſt pas la voie la plus lumineuſe. On amaſſe de groſſes ſommes pour fonder & entretenir ces Ecoles de Charité, auſſi connoiſſois-je trop bien le cœur humain pour ignorer que ceux qui partagent entr'eux cet argent, ne ſouffriroient point patiemment que je leur expliquaſſe mes idées avec franchiſe. J'ai prévu tout le fruit que je tirerois de ma liberté, comme on peut le voir dans la piece même. Là, après avoir rapporté les lieux communs mis en uſage par les protecteurs des écoles de charité, j'avertis mes lecteurs qu'il ſuffit qu'on diſe la moindre choſe contre ces établiſſemens, pour être d'une commune voix traité d'homme peu charitable, dur & inhumain. Déjà alors, je ſavois qu'on le traiteroit de méchant, de profane & d'impudent athée.

C'eſt pour cela que je n'ai pas été beaucoup ſurpris de me voir prodiguer les épithétes d'*Auteur impie* & de *libertin*, dans la lettre extraordinaire adreſſée à MILORD C. Je m'étois preſque attendu à voir la *publication de mon ſyſtême, traitée de crime choquant, énorme, étonnant & affreux, qui doit attirer*

tirer ſur ſon auteur, & ſur ceux qui ne le perſecuteront pas, la vengeance céleſte. Déjà j'avois conjecturé que je paſſerois pour un homme qui ſe propoſe ouvertement *d'extirper la vertu, d'encourager le vice, & de renverſer les principaux articles de la foi Chrétienne.* Je n'en attendois pas moins des ennemis de la verité & de l'honnêteté. Le fiel dont l'auteur de la lettre eſt rempli, ne m'engagera point à lui rendre injure pour injure. Il a beau faire ſes efforts pour m'expoſer à la fureur publique, je veux le plaindre, & être aſſez charitable pour croire qu'il a été trompé par les rapports. Car jamais homme de bon ſens ne ſe perſuadera qu'il eût pu écrire comme il a fait, s'il avoit lu ſeulement le quart de mon livre.

Je ſuis fâché que ces mots, *les vices des particuliers tendent à l'avantage du Public*, ayent pu choquer quelque perſonne bien intentionnée. Il ſuffit de bien entendre ces paroles, pour admettre la propoſition qu'elles renferment. Qui pourra ſur-tout douter qu'elles n'ont été propoſées dans aucune mauvaiſe intention, ſi l'on ſe donne la peine de lire le dernier pa-

ragraphe, ou prenant congé du lecteur, je parle de cette maniere. » Je » conclus cet ouvrage en répetant le » paradoxe qui eſt la ſubſtance de ce » qui eſt avancé dans le titre, que » les vices des particuliers ménagés » avec dexterité par d'habiles politi- » ques, peuvent être tournés à l'avan- » tage du public. *

Ce ſont-là les dernieres paroles de l'ouvrage que je défens, elles en ſont même une partie inſéparable.

Mais pour ne plus parler de ma juſtification, je déclare ſolemnellement, que ſi dans tout l'ouvrage intitulé, LA FABLE DES ABEILLES, qui a été dénoncé par les GRANDS-JURE'S de MIDDLESEX au BANC DU ROI, on trouve le moindre trait de blaſphême, de profanation, ou la moindre choſe qui tendent à la corruption des mœurs, je ſerai charmé que ces paroles profanes ſoient rendues publiques. Je proteſte de plus, que ſi, éloignant toute invective & toute réflexion perſonnelle, on ne cherche

* Voyez les RECHERCHES SUR LA NATURE DE LA SOCIETE', pag. 140.

cherche pas à exciter la populace contre moi, articles ſur leſquels je ne répondrai jamais, non ſeulement je me dédirai, mais encore je demanderai pardon de la maniere la plus ſolemnelle au public que j'aurai ſcandaliſé; & ſi l'on trouvoit que la réparation ne fut pas aſſez autentique en faiſant bruler mon livre par le bourreau, je m'engage à le jetter moi-même au feu. Mes adverſaires n'auront qu'à indiquer le tems & le lieu.

L'AUTEUR DE LA FABLE DES ABEILLES

FIN.

TABLE

DES MATIERES,

contenues dans les deux premiers Volumes.

A.

Abondance. (l') Moyens par leſquels on peut la procurer à un Etat, Tom. II. 124. *& ſuiv.*

Acre, meſure de terre. Ce qu'elle contient en Angleterre, Tom. II. 158. N.

Admiration (l') Notre admiration ne tombe que ſur les choſes nouvelles; Tom. I. 247

Air. (l') C'eſt le plus cruel de tous les élémens pour l'homme, Tom. II. 209. *& ſuiv.*

Alcandre, trompé par ſon correſpondant en cherchant à le duper, Tom. I. 45. *& ſuiv.*

Alexandre le Grand. Viſite qu'il rendit à Diogene, Tom. I. 225. Fin qu'il ſe propoſa dans ſes vaſtes expéditions, Tom. II. 22. *& ſuiv.*

Allemagne. (l') Permiſſion que les Prê-

tres & les Moines y avoient autrefois de tenir des concubines, Tom. I. 120
Amans à la Platonicienne. Leur portrait, Tom. I. 200. Principe de leurs inclinations, 201
Ambition, (l') favorisée par la Morale, Tom. II. 10. *& suiv.*
Amis. (les) Caractere d'un ami qu'on choisiroit pour la conversation, Tom. II. 193. *& suiv.*
Amour. (l') Rien n'est plus propre à perfectionner l'homme, Tom. I. 155. Ce qu'on entend par amour, 195. *& suiv.* En quel sens il entre dans le composé de la jalousie, 196. Est naturel à l'homme, *ibid. & suiv.* Ne doit pas être confondu avec la concupiscence, 200. Plus il est sublime, plus il est corrompu, 201
Amour propre. (l') A quoi il nous oblige, Tom. I. 86. Hypocrisie qui nous a appris dès le berceau à nous cacher à nous-mêmes sa vaste étendue, 181. Terres inconnues qui y restent à découvrir, 357. Combien son pouvoir est étrange, Tom. II. 39. Fournit des raisons à tout homme pour justifier ses inclinations, 186

Amſterdam. Deſcription des maiſons de débauche permiſes en cette ville, Tom. I. 115. *& ſuiv.*
Angleterre. (l') Ouvrages dont on auroit beſoin dans cette iſle, Tom. II. 158. *& ſuiv.* Ne manque point d'argent pour l'entretien des Ouvriers, 160. A trop de Scavans, 167.
Anglois. (les) Si par la frugalité ils pourroient être beaucoup plus riches qu'ils ne ſont, Tom. I. 270. & *ſuiv.* Leurs intérêts politiques différens de ceux des Hollandois, 280. *& ſuiv.* Ce que la frugalité opéreroit parmi eux, 288. *& ſuiv.* De quel côté ils manquent principalement, Tom. II. 145
Arts. (les) Comment ils ſe perpétuent avec les Sciences dans une République, Tom. I. 38. Leur décadence chez une Nation vertueuſe & frugale, 344. *& ſuiv.* Le bon ſens doit ſervir à y diriger les hommes, Tom. II. 109. *& ſuiv.* Où ſont renfermés les principes de tous les Arts, 254. *& ſuiv.*
Athènes. Loix qui y régloient la conduite des enfans envers leurs parens, Tom. I. 39.
Avarice. (l') Pourquoi elle eſt ſi fort

décriée, Tom. I. 121. Eſt très-néceſſaire à la Societé, 123. Eſt eſclave de la prodigalité, *ibid. & ſuiv.* En quoi elle lui eſt contraire, 124. *& ſuiv.* Peut ſe rencontrer avec elle, 125. A quoi comparée, 131. *& ſuiv.* Ce qui y diſpoſe, 395

B.

Banc du Roi. (le) Ce que c'eſt que ce Tribunal, Tom. II. 265. N. Quand il ſe tient, *ibid.* Sa compétence, *ibid.*

Bateliers ſur la Tamiſe. (les) Leur maniere d'attirer les chalands, Tom. II. 227. *& ſuiv.*

Bâton. Ce qu'on appelle Tour du bâton, Tom. I. 6. *&* 11.

Beau. (le) Les idées que les hommes s'en forment ne ſont pas les mêmes, Tom. II. 172. *& ſuiv.* Difficulté de pouvoir s'aſſurer en quoi il conſiſte, 182

Bien. En quoi conſiſte le ſouverain bien, ſuivant Epicure, Tom. I. 206. *& ſuiv.* Ce que les Stoïciens ont appellé biens réels, 212. *& ſuiv.* Contradiction entre les diſcours des hommes & leur conduite à ce ſujet, 242. *& ſuiv.* Si les notions du bien & du mal moral ſont l'ouvrage des

Politiques, Tom. II. 13. *& ſuiv.*
Boiſſons fortes. (les) Pourquoi elles excitent aiſément la colere, Tom. I. 324. *& ſuiv.*
Bonheur, (le) conſiſte dans le contentement, Tom. II. 150. Quel eſt celui qui en a le plus, *ibid. & ſuiv.*
Brutal. Pourquoi ce nom odieux ſe donne à certaines perſonnes, Tom. I. 202. *& ſuiv.*
Brutes. (les) L'envie eſt ſenſible dans elles, Tom. I. 185. Cruauté qu'il y a à les tuer, 253. *& ſuiv.* Ce qui les met le plus aiſément en colere, 315.

C.

Capitaine de ville. Indices par où ſe découvre la vanité d'un homme de cette eſpéce, Tom. I. 173.
Caton d'Utique. Sa modeſte ſimplicité eſt ſa patience héroïque, Tom. I. 241. Sévérité de ſa morale, Tom. II. 190. A quoi étoit dû ſon Héroïſme, *ibid. & ſuiv.*
Cayenne. (la) Barbarie des peuples de cette iſle, Tom. I. 166. N. Leurs titres de Nobleſſe, *ibid.*
Charité. (la) Ce que c'eſt que cette vertu, Tom. II. 28. *& ſuiv.* Comment on peut nous porter à l'exercer, 29. *& ſuiv.* Confondue avec

la pitié, 31. Stupidité & fauſſeté des jugemens qu'elle nous fait quelquefois porter, 49. *& ſuiv.* Ses mauvais effets, lorſqu'elle eſt trop étendue & trop grande, 55. *& ſuiv.* Inconvénient des Maiſons de charité, *ibid.* Des écoles de charité, *voyez* Ecoles.

Charles XII. Roi de Suede. Son éloignement pour la pompe & le luxe, Tom. I. 241. Funeſtes effets de ſon eſprit implacable de vengeance, *ibid. & ſuiv.*

Chaſteté. (la) Cette vertu peut être ſoutenue par l'incontinence, Tom. I. 120

Chelſey. (l'Hôpital de) Sa ſituation, Tom. I. 251. N. A quoi deſtiné, *ibid.* Par qui bâti, *ibid.*

Chirurgiens. (les) Pourquoi par les loix d'Angleterre ils ne peuvent être *jurés* pour juger quelqu'un à mort, Tom. I. 257

Ciceron, exemple ſenſible d'un Magiſtrat parfait, Tom. II. 189. Sa vanité, *ibid. & ſuiv.*

Civilité. (la) Ce qu'on appelle de ce nom, Tom. I. 75. Ne doit jamais choquer les regles de l'honneur, 76. En quoi elle conſiſte par rapport

aux louanges qui nous regardent; 77. Ce qui nous rend la civilité familiere, 79
Clergé. (le) En quoi le Clergé Romain a contribué à l'avancement de la Réformation, Tom. I. 110. Avantage qu'il en a retiré. 111. En quoi les ennemis du Clergé Anglican lui ont été utiles, *ibid.* Caractere du Clergé en France, en Italie & en Eſpagne, 112. Autorité qu'il doit avoir dans les affaires d'Etat, 145. Moyen de détruire ſon pouvoir, & d'empêcher qu'il ne ſurpaſſe celui du peuple, Tom. II. 142
Colere. (la) Ce que c'eſt, Tom. I. 304. Pourquoi donnée aux Créatures, 305. Pourquoi reprimée dans l'homme par tous les Gouvernemens, 312. N'eſt pas une paſſion de longue durée, 316. Eſt inutile dans la guerre, *ibid.*
Commerce, (le) eſt le principal moyen pour agrandir une Nation, Tom. I. 145. Eſt ſoutenu par la vanité, 163. *& ſuiv.* Vices qu'il entraîne avec lui, 275. Maux que le commerce étranger attire ſur une Nation, Tom. II. 242. *& ſuiv.* Quels ſont les grands ſoutiens du commerce, 255.

Compagnie. (la) Ce qu'on peut appeller bonne compagnie, Tom. II. 198. Comment l'homme aime la compagnie, 202. *& ſuiv.* Qui ſont ceux qui en ſont le charme, 204
Compaſſion. (la) *Voyez* Pitié.
Compatriotes. (les) Quel eſt le principe qui dans un pays étranger les porte à ſe joindre, Tom. II. 205. *& ſuiv.*
Comtés. Combien il y a de Comtés dans la Grande Bretagne, Tom. II. 114. N.
Concupiſcence. (la) Pourquoi les épithetes qui lui ſont propres, ſont ſales & abominables, Tom. I. 197. Ne doit pas être confondue avec l'amour, 200. Soin que nous prenons de la cacher aux autres & à nous-mêmes, 202. Animaux qu'elle enflamme de colere, 307. *& ſuiv.* N'eſt pas ſi violente dans l'homme, 311
Conſeil commun. (le) De quelles perſonnes il eſt compoſé à Londres, Tom. I. 150. N. A.
Contentement. (le) Ce que c'eſt, Tom. I. 380. Les applaudiſſemens qu'on lui donne ſont peu durables, *ibid.* Eſt une vraie pareſſe, *ibid. & ſuiv.* Plus contraire qu'elle a l'induſtrie, 385. Quel eſt celui qui en a le plus, Tom. II. 150. *& ſuiv.*

Convenance. (la) Ce qu'on doit entendre par ce terme, Tom. I. 388. *& ſuiv.*
Coq. (le) Ce qui enflamme ſa colere, Tom. I. 307. *& ſuiv.*
Courage. (le) Ce que c'eſt, Tom. I, 310. Ce qui n'en mérite pas le nom, 314. *& ſuiv.* Difficile à diſtinguer de la vanité, 318. Le grand art pour l'exciter, 319. Eſt artificiel, 320. Moyens de l'entretenir, 321. *& ſuiv.* Dépend de la conſtitution, 323. *& ſuiv.* Pernicieux effets qu'il peut produire dans la paix, 334.
Courtiſans. (les) Avec quelle habileté ils ſçavent diſſimuler leur vanité, Tom. I. 176
Coutume. (la) Tyrannie qu'elle exerce ſur nous, Tom. I. 253. *& ſuiv.* D'elle dépend principalement l'approbation que nous donnons aux choſes, Tom. II. 180
Crainte. (la) Ce que c'eſt, Tom. I. 302. Si on peut la vaincre par raiſon, 303. Ce qui eſt capable de l'exciter, 304. *& ſuiv.* De toutes les paſſions eſt celle qui contribue le plus à la tranquillité de la Societé, 313. Civiliſe les hommes & adoucit leur caractere, 338. Comment elle eſt ſurmontée par la vanité, Tom. II. 183

Créatures. (les) Quelles ſont les plus propres à la Societé, Tom. II. 1.

Curé. Caractere de la vanité d'un riche Curé, Tom. I. 176. *& ſuiv.*

Cyniques. (les) Combien ces Philoſophes ſe rendirent fameux, Tom. I. 224. *& ſuiv.*

D.

Dames. (les) Si l'on peut rendre raiſon de la préférence qu'elles donnent à certaines boutiques de marchands, Tom. II. 226. *& ſuiv.*

Decio. Qui il étoit, Tom. I. 45. Trompe Alcandre qui cherchoit à le duper, Tom. I. *ibid. & ſuiv.*

Délateurs. (les) Leur récompenſe ordinaire en Angleterre, Tom. I. 99. N. A.

Deſcartes. Objections contre ſon ſyſtême des Automates ou machines, Tom. I. 268. *& ſuiv.*

Deshonneur. (le) Ce que c'eſt, Tom. I. 49. *& ſuiv.*

Dieu. Les notions groſſieres que les Idolâtres en avoient, n'ont pû les porter à la vertu, Tom. II. 13.

Diligence, (la) différente de l'induſtrie, Tom. I. 383

Dimanche. (le) Soins qu'on doit apporter pour obliger les pauvres à le

paſſer ſaintement, Tom. II. 136. *& ſuiv.*

Diogene, viſité dans ſon tonneau par Alexandre, Tom. I. 215. Ce qu'il demanda à ce Prince, *ibid.* N.

Domeſtiques. (les) Abus de leur trop grand nombre, Tom. II. 126. *& ſuiv.* Vices auxquels ils ſont ſujets, 127. *& ſuiv.* Prix exorbitant auquel quelques-uns ſe taxent, 128. *& ſuiv.* Ecoles d'induſtrie où ils ſe façonnent, 130. *& ſuiv.* Ce qui les gâte, 132. Societé formée entr'eux, 133. *& ſuiv.* cherchent à ſe mettre de niveau avec leurs maîtres, 135.

Domination. (la) Amour que tous les hommes ont pour elle, Tom. II. 83. *& ſuiv.*

Duels. (les) Avantages que la Societé en retire, Tom. I. 337. Ignorés des Grecs & des Romains, *ibid.* Comment on doit les empêcher, *ibid.* *& ſuiv.*

E.

Ecarlate. (l') Ce qu'il en coûte pour fabriquer la belle écarlate, Tom. II. 234. *& ſuiv.*

Eccléſiaſtiques, (les) faits au même moule que les Laïques, Tom. I. 220. *& ſuiv.* Si la pauvreté les ex-

poſe au mépris. 223. *& ſuiv.* S'ils doivent ſe marier, 229. *& ſuiv.* Ce qu'on peut penſer de leurs déſordres, 231. *& ſuiv.* Leur attachement aux biens temporels, 353. De quel ordre de gens la plûpart ſont tirés, Tom. II. 112. *& ſuiv.* Les plus ſçavans ne ſont pas ceux qui ont le plus de religion, 138. *& ſuiv.*

Echevins de ville. Indices par où ſe découvre la vanité des hommes de cette eſpece, Tom. I. 173. *& ſuiv.*

Ecoles de Charité. (les) combien nombreuſes en Angleterre, Tom. II. 57. N. † Ce qu'on doit penſer de leur établiſſement, 58. *& ſuiv.* Quelle eſpece de politeſſe on y apprend aux enfans, 61. *& ſuiv.* Si elles peuvent ſervir à diminuer le nombre des ſcélérats, 63. *& ſuiv.* Ce qui les a miſes à la mode, 74. *& ſuiv.* Motifs de la peine que ſe donnent ceux qui en ſont les Directeurs, 82. *& ſuiv.* Sont pernicieuſes au Public, 94. *& ſuiv.* Mauvais choix qu'on y fait des enfans qui y ſont reçus, 118. Mauvaiſe maniere dont on s'y prend pour leur faire apprendre des métiers, 120. *& ſuiv.*

Education. (l') Remarques ſur l'importance de l'éducation des enfans, Tom. I. 37. *& ſuiv.* Eſt le principe de la différence qu'il y a entre la modeſtie des deux Sexes, 66. Eſt avec la honte la baſe de la politeſſe, *ibid. & ſuiv.* Ce que c'eſt que belle éducation, 75
Effrontés. (les) Qui ſont ceux à qui on donne ce nom, Tom. I. 55.
Egyptiens. (les) Groſſiéreté de leur idolâtrie jointe à leur habileté dans les Arts & dans les Sciences, Tom. II. 14
Emolumens. Ce que les Miniſtres des Rois de la Ruche appelloient de ce nom, Tom. I. 11
Emulation. (l') Quel en eſt le principe dans les enfans, Tom. I. 186. *& ſuiv.*
Enfans. (les) Importances de leur éducation, Tom. I. 37. *& ſuiv.* Pourquoi ils rougiſſent, 60. *& ſuiv.* Principe qui peut réſoudre une mere à détruire ſon enfant, 72. *& ſuiv.* L'envie ſenſible dans les enfans, 185. *& ſuiv.* Ce qui a de l'influence ſur leurs eſprits, Tom. II. 62
Envie. (l') Ce que c'eſt, Tom. I. 180. *& ſuiv.* Principe de la honte qu'on a

généralement de ce vice, 181. Comment il se forme en nous, *ibid.* & *suiv.* D'où dépendent les différens degrés de cette passion, 183. Difficulté de décrire les divers symptomes, *ibid.* & *suiv.* Est sensible dans les brutes & les enfans. 185. & *suiv.* Quelles personnes y sont les moins sujettes, 191

Epaminondas. Ce qu'il dit à quelques amis qu'il invitoit à dîner, Tom. I. 345

Epicure. En quel sens on peut croire que ce Philosophe prenoit le mot de plaisir, Tom. I. 207

Erasme. Ce qu'il pensoit des Chrétiens pieux, Tom. I. 207

Espagne. (l') LeClergé y est moins contredit & plus ignorant qu'ailleurs, Tom. I. 112. Cause de la ruine de ce royaume, 291. & *suiv.* Fournit seul les laines pour l'écarlate, Tom. II. 235

Espérance. (l') Ce que c'est, Tom. I. 194. D'où dépendent sa fermeté ou sa foiblesse, *ibid.* Ne peut y en avoir de certaine, *ibid.* & *suiv.*

Evêques, (les) Sont Lords Barons en Angleterre, Tom. II. 89. N. * Titre qu'ils y portent, *ibid.*

Exemples, (les) plus efficaces que les préceptes pour corriger les foibleſſes communes à toute une Nation, Tom. II. 164

F.

FAim, (la) met aiſément les Brutes en colere, Tom. I. 305. & *ſuiv.* N'eſt pas ſi vorace dans l'homme. 311

Fat. Caractere & indices de la vanité d'un fat, Tom. I. 174

Femmes. (les) Comment les femmes vertueuſes avancent les intérêts des femmes de mauvaiſe vie, Tom. I. 112. & *ſuiv.* Femmes débauchées comment tolérées à Amſterdam; 115. & *ſuiv.* Ne doivent jamais avouer qu'elles reſſentent, ou ayent reſſenti de l'amour, 199. Si le bien de l'Etat demande qu'elles ſe comportent ſagement, 378. & *ſuiv.* Tours groſſiers dont elles ſe ſervent pour rendre leurs enfans polis, Tom. II. 18. & *ſuiv.* Pluralité des femmes odieuſe dans le Chriſtianiſme, 180.

Filles. (les) Comment la honte s'excite dans elles, Tom. I. 52. & *ſuiv.* Ce qu'elles doivent faire pour être modeſtes, 61. & *ſuiv.* Caractere de l'envie dans les jeunes filles, 183. & *ſuiv.*

Filoux. (les) En quoi l'on peut dire qu'ils font quelque choſe pour le bien commun, Tom. I. 94. *& ſuiv.* Sont rarement ſtupides & ignorans ; Tom. II. 67

Flatterie, (la) eſt le plus puiſſant motif qu'on puiſſe préſenter à l'homme, Tom. II. 4. Nul n'eſt à l'épreuve d'une flatterie aſſaiſonnée, 16. *& ſuiv.* Dans quel cas elle eſt moins ſuſpecte, 17

Fortune. (la) Ses viciſſitudes ſont néceſſaires au bonheur de la Societé, Tom. I. 394

France. (la) Obligation qu'elle a aux Réformés, Tom. I. 111. Le Clergé y eſt moins débauché & plus éclairé qu'ailleurs, 112. Qualité du meilleur Général qu'elle ait, 153.

Fripons. (les) Différentes eſpeces de Fripons dans la Ruche, Tom. I. 5. *& ſuiv.* Signification du mot de Fripon pris dans toute ſon étendue, 44. Combien le nombre des Fripons eſt grand, *ibid. & ſuiv.* Où il ſe trouve, Tom. II. 65. *& ſuiv.* Ont les mêmes paſſions de ſatisfaire que les autres hommes, 72. *& ſuiv.*

Frugalité. (la) Si elle eſt plus utile à la Societé que la prodigalité, Tom. I.

129. *& ſuiv.* Ce qui la fait naître dans une Nation, 271. *& ſuiv.* Moyens de l'établir chez un peuple, 275

G.

Gain. (le) Différentes formes que l'eſpérance du gain fait revêtir aux hommes, Tom. II. 219. *& ſuiv.*

Général. Qualités que doit avoir un bon Général, Tom. I. 152. *& ſuiv.* Comment on peut expliquer ſon ſang froid dans une bataille, 327

Gentil-homme. Caractere de la vanité d'un Gentil-homme bien élevé, Tom. I. 175. *& ſuiv.*

Gin. (le) Ce que c'eſt que cette liqueur, & ſes effets, Tom. I. 100. *& ſuiv.* Qualités néceſſaires pour faire du profit dans ce négoce, 103. *& ſuiv.* Avantages que la Société en retire, 105

Gloire. (la) Sa définition, Tom. II. 23

Grands. (les) Preuve de leur attachement aux plaiſirs terreſtres & à leurs paſſions, Tom. I. 233. *& ſuiv.* Si leur puiſſance & leur ſûreté dépendent de leur faſte & de leur luxe, 236. *& ſuiv.* A quoi on peut comparer leurs vertus, 245. Pourquoi on les flatte, 340.

Grecs. (les) Quel fut le principe de leurs vertus, Tom. II. 14. *& ſuiv.*

Greenvich. (l'Hôpital de) Sa ſituation, Tom. I. 251. N. † A quoi deſtiné, *ibid.* Par qui fondé, *ibid.*

Guerre. (la) Sur qui tombent dans une Nation ſes fatigues les plus pénibles, Tom. I. 151. *& ſuiv.* La colere y eſt inutile, 316. Combien la vanité y eſt encouragée, 331. *& ſuiv.*

Guerriers. (les) Leur état dans la Ruche, Tom. I. 9. *& ſuiv.* Moyens de rendre des peuples plus guerriers, 274.

H.

Habitude, (l') ſert plus que la raiſon à diriger les jugemens des hommes, Tom. I. 252. *& ſuiv.*

Héros. (les) Ce qui les a formés, Tom. II. 8. Idées qu'ils auront ſoin d'entretenir parmi les hommes, *ibid. & ſuiv.* Récompenſe qu'ils ſe ſont propoſée dans leurs travaux, 21. *& ſuiv.*

Hollandois. (les) Origine & cauſe de leur puiſſance, Tom. I. 276. *& ſuiv.* Miſére à laquelle ils étoient reduits du tems de Philippe II. 277. *& ſuiv.* Cauſe de leur œconomie, 279. *& ſuiv.* En quoi ils ſont frugaux, 282.

& *ſuiv.* Changement arrivée dans leurs mœurs depuis l'année 1672. 283. & *ſuiv.*

Hommes, (les) pourquoi diſpenſés des régles ſévéres de la modeſtie preſcrite aux femmes, Tom. I. 63. & *ſuiv.* Quelles ſont celles qu'ils doivent obſerver, *ibid.* Les hommes juges très-iniques en ce qui les regarde, 83. & *ſuiv.* Sont généralement reconnoiſſans, 86. Par où l'on doit les juger, 95. Ce qui les engagea d'abord à ſe couvrir d'habits, 165. Contradictions entre leurs diſcours & leur conduite au ſujet des vrais biens, 242. & *ſuiv.* Agiſſent le plus ſouvent contre leurs principes, 244. Peu d'eſtime qu'ils font de leur eſpece, 262. & *ſuiv.* Leur cruauté, 264. Régle ſacrée parmi eux, 266. & *ſuiv.* En quel cas ils ſont tempérans & œconomes, 269. Combien ils différent dans leurs inclinations, 271. Ne ſe corrigent que rarement de leurs paſſions favorites, *ibid.* Ce qui les anime avec vigueur, 278. Sont plus portés au plaiſir, qu'au travail, 292. & Tom. II. 101. Sont des animaux timides, 311. N'ont pas tous une égale portion de vanité, 322.

Combien ils ſont ridicules, 327. *& ſuiv.* Les ſervices qu'ils ſe rendent ſont le fondement de la Societé, 340. *& ſuiv.* Ont toujours été les mêmes, 355. Deux claſſes d'hommes différentes, Tom. II. 5. *& ſuiv.* Comment ils ſe civiliſerent, 10. *& ſuiv.* Combien ils connoiſſent peu leur propre cœur, 87. *& ſuiv.* Ce qui les a rendus des êtres ſociables, 207. *& ſuiv.* Obſtacles qu'ils rencontrent à ſatisfaire leurs déſirs, 209. *& ſuiv.* Leur felicité dans l'état d'innocence, 211. *& ſuiv.* En quel ſens ils ſont moins propres pour la Societé qu'aucune autre créature, 215. Aiment la paix & le repos, 216. N'agiront jamais que pour plaire à eux-mêmes, 217. *& ſuiv.*

Honnêteté. (l') Changement qu'elle opéra dans la Ruche, Tom. I. 18. *& ſuiv.* Moyen de l'établir chez un peuple, 275.

Honneur. (l') Ce que c'eſt, Tom. I. 49. Comment le Souverain en eſt la ſource, *ibid.* Rien n'eſt plus propre à perfectionner l'homme, 155. Ce que c'eſt dans ſon ſens figuré, 297. Qui ſont ceux qui en ſont ſuſceptibles, *ibid. & ſuiv.* Moyen de

le conſerver, 299. Ce qui entre dans ſa compoſition, 334. *& ſuiv.* Eſt le lien de la Societé, 336. Se permet pluſieurs choſes que la vertu ſe refuſe, 343. *& ſuiv.*

Honte. (la) Ce que c'eſt, & ce qu'elle a de réel, Tom. I. 50. *& ſuiv.* Eſt ſouvent le mobile des actions les plus importantes, *ibid.* Sa définition, 51. Comment nous avons honte pour les autres, 54. Principe de la honte des Inférieurs devant leurs Supérieurs, *ibid. & ſuiv.* D'où la honte tire ſon origine, 56. Dépend de notre complexion & de notre ſtructure, *ibid. & ſuiv.* Combien elle contribue à nous rendre ſociables, 58. *& ſuiv.* Eſt avec l'éducation la baſe de la politeſſe, 66. *& ſuiv.*

Honteux. Qui ſont ceux à qui on donne ce nom, Tom. I. 55

Hottentots. (les) Leur humanité & leur modération à l'égard des morts, Tom. I. 166. N. Leur vanité moins ridicule que la nôtre, 167.

Hypocriſie. (l') Facilité avec laquelle on en acquiert l'habitude, Tom. II. 84. Nous rend inconnus à nous-mêmes, 2 183

J.

Alouſie. (la) Combien elle eſt capricieuſe & pernicieuſe, Tom. I. 193. Ce que c'eſt, *ibid.* Ce qui la rend incommode & ſi fatale, 204. Si l'on peut en être attaqué ſans aimer, *ibid.* & *ſuiv.*

Jardins. (les) Combien le beau varie dans la matiere de les orner, Tom. II. 178

Jeunes-gens. (les) Le moyen de les éloigner des choſes honteuſes, Tom. II. 197. Déſir violent qu'ils ont de paroître des perſonnes faites, 238

Ignominie. (l') *Voyez* Deshonneur.

Ignorance, (l') eſt la mere de la dévotion, Tom. II. 60. Eſt à ſouhaiter dans les pauvres, 99. & *ſuiv.* Néceſſité qu'il y en ait une certaine portion dans une Societé bien réglée, 166

Immortalité. (l') Comment avec peu de mérite on peut l'acheter à bon marché, Tom. II. 51. & *ſuiv.*

Impudens. Qui ſont ceux à qui on donne ce nom, Tom. I. 55. & 76

Impureté. (l') Difficulté de la bannir d'un Etat, Tom. I. 113. & *ſuiv.*

Induſtrie, (l') différente de la diligen-

ce, Tom. I. 383. En quoi elle consiste, 384
Innocence. Restes sensibles qu'on découvre de l'innocence primitive, Tom. I. 255. *& suiv.*
Joueurs. (les) D'où peut venir leur disposition à tâcher de cacher leur gain aux perdans, Tom. I. 86. *& suiv.* Conduite différente du gagnant & du perdant, 88. *& suiv.*
Italie. (l') Les Ecclésiastiques y sont plus puissans & plus libertins qu'ailleurs, Tom. I. 112. Tolérance qu'on y a pour les lieux de débauche, 118. *& suiv.*
Jurisconsultes. (les) Caractere de ceux qui étoient employés dans la Ruche, Tom. I. 6. *& suiv.*
Justice. (la) Comment elle étoit administrée dans la Ruche, Tom. I. 12. *& suiv.* Changement que l'honnêteté y apporta, 20. *& suiv.*

L.

Lacédémoniens. (les) Jugemens qu'on doit porter de leur grandeur, Tom. I. 385. *& suiv.*
Laines. (les) Si les Anglois doivent permettre la sortie des leurs, Tom. II. 147. *& suiv.* Pourquoi ils n'en tirent pas l'avantage qu'ils devroient, *ibid.*

Latin. (le) Si la connoiſſance en eſt néceſſaire pour bien écrire & orthographier la Langue Angloiſe, Tom. II. 115. A quelles profeſſions il eſt néceſſaire, *ibid.* & *ſuiv.*
Legiſlateurs. (les) Leur adreſſe pour déterminer les hommes à procurer le bien de la Societé, Tom. II. 2. & *ſuiv.* Deux claſſes dans leſquelles ils les diviſerent, 5. & *ſuiv.* Si les notions du bien & du mal moral ſont leur ouvrage, 13. & *ſuiv.*
Legs. (les) Si la charité eſt le principe de ceux qu'on fait à la mort, Tom. II. 44. & *ſuiv.*
Léotichidas. (le Roi) Combien il étoit peu accoutumé à voir des ouvrages de Sculpture, Tom. I. 345
Lettres. (les) Symptomes de l'envie dans les gens de Lettres, Tom. I. 184. & *ſuiv.*
Lion. (le) Fable du Marchand & du Lion, Tom. I. 258. & *ſuiv.*
Loix. (les) Plaintes qui s'éléverent contre celle qui régle les habillemens des Morts, Tom. II. 179. Ce qui la rendit ſupportable, *ibid.* Utilité dont elle eſt à la Nation, *ibid.*
Londres. Combien de perſonnes profiterent de l'incendie de cette ville,

Tom. II. 240. Quand il arriva, *ibid.* N. Dommage qu'il cauſa, *ibid.*

Lord-Maire de Londres. (le) Quand éclate principalement ſa magnificence, Tom. I. 238. N. En quel équipage il paroît en public, Tom. II. 20. N.

Louanges. (les) Comment on devroit les aimer, Tom. I. 49. A qui elles doivent être données avec ménagement, 76. *& ſuiv.* Ce que l'eſpérance des louanges produit ſur les hommes, Tom. II. 18. *& ſuiv.*

Lucrece. Quelle place on peut croire que la vie tenoit dans ſon eſtime, Tom. I. 319. *& ſuiv.*

Luxe. (le) Ce que c'eſt, Tom. I. 133. *& ſuiv.* S'il préjudicie ou non à la proſpérité d'un Etat, 137. *& ſuiv.* Moyens de prévenir les maux qu'on lui attribue, 145. *& ſuiv.* S'il rend les hommes efféminés, 147. *& ſuiv.* Où paroiſſent ſes plus grands excès, 149. Du luxe dans les habits, 168. *& ſuiv.* Avantage qui en revient à la Societé, 172. Différens degrés du luxe ſelon les ſiécles différens, 245. *& ſuiv.* Reſtrictions avec leſquelles il eſt utile à un Etat, 391. *& ſuiv.*

M.

Mal. (le) Le mal moral & le mal phyſique fondement de la Societé, Tom. II. 260
Malice. (la) D'où elle tire ſon origine, Tom. I. 189. Ses effets, 190. *& ſuiv.* Eſt une des paſſions dont nous avons le plus de honte, Tom. II. 41. En quel cas elle devient pernicieuſe & terrible, 42
Malt. (le) Avantages que la Nation Angloiſe retire de la diſtillation de cette drogue, Tom. I. 105. *& ſuiv.*
Marchands. (les) Raiſon qui en général les oblige à mentir, Tom. I. 84. Fable du Marchand & du Lion, 258. *& ſuiv.* Scene d'un Marchand bien mis avec une jeune Dame, Tom. II. 220. *& ſuiv.* Ce que les Marchands doivent faire pour attirer les chalans, 127
Mariages. (les) Ce que les gens de naiſſance & de fortune doivent y obſerver, Tom. I. 199
Maris, qui aiment leurs femmes par vanité, Tom. I. 350
Médecins. (les) Caractere de ceux qui étoient employés dans la Ruche, Tom. I. 7. *& ſuiv.* & 22.
Meres. (les) Ce qui peut réſoudre une

mere à détruire ſon enfant, Tom. I. 72. & *ſuiv.* Origine de l'amour des meres pour leurs enfans, & ſes progrès, 74. Leur indulgence pour eux cauſe ſouvent leur perdition totale, *ibid.*

Métaphyſique. (la) Facilité qu'a une perſonne qui s'y attache à donner dans l'enthouſiaſme, Tom. II. 184

Miniſtres. (les) Caractere des Miniſtres des Rois de la Ruche, Tom. I. 10. & *ſuiv.* 24. & *ſuiv.* Utilité de la correſpondance que les Miniſtres doivent avoir dans les pays étrangers, 145. Où ſe trouvent les grandes qualités qu'on loue en eux, 144

Modes. (les) De leur différences, Tom. II. 176. & *ſuiv.* Difficulté de décider quelles ſont les meilleures, 177. De la mode dépend l'approbation que nous donnons aux choſes, 180

Modeſtie, (la) eſt dans les femmes une ſuite de l'éducation & de la coutume, Tom. I. 51. & *ſuiv.* Ce qu'elle a pour objet, *ibid.* Trois ſens différens du nom de modeſtie, 60. & *ſuiv.* Principe de la différence qu'il y a entre la modeſtie des deux Sexes, 66. Si c'eſt une vertu, 70. &

ſuiv. Elle n'eſt ien hors de la Societé, 80
Moines. (les) Ce qu'on doit penſer de l'auſtérité de leur vie & de leurs vertus, Tom. I. 217. *& ſuiv.*
Monarchie, (la) fut la premiere forme de Gouvernement, Tom. II. 217. Corrigée par l'Ariſtocratie & la Démocratie, *ibid.*
Mondains. (les) Quels ſont les plaiſirs des hommes mondains, Tom. I. 208. *& ſuiv.*
Morale. (la) A quoi ſervirent ſes premiers rudimens, Tom. II. 10. Peu de certitude & d'uniformité de ſes maximes, 180. *& ſuiv.*
Mort. (la) En quel tems la crainte en eſt la plus forte, Tom. II. 187. *& ſuiv.*

N.

Nation. Ce qui peut agrandir & enrichir une Nation, Tom. I. 272. *& ſuiv.* Décadence des Arts dans une Nation vertueuſe & frugale, 344. *& ſuiv.*
Navigation, (la) eſt un des plus ſûrs moyens pour rendre une Nation opulente, Tom. I. 274. *& ſuiv.* Eſt le principe de la grandeur des Hollandois, 276. *& ſuiv.* Profits qui en

reviennent à un Etat, Tom. II. 241. Maux dont elle eſt la cauſe, 242. *& ſuiv.* Si elle étoit toujours heureuſe, quels inconvéniens en réſulteroient, 247. *& ſuiv.*

Négocians. (les) Artifices qu'ils mettent tous les jours en uſage pour tromper, Tom. I. 44. *& ſuiv.*

Non-Conformiſtes. (les) En quoi ils ont été utiles au Clergé Anglois, Tom. I. 111

O.

Economie, (l') eſt la voie la plus certaine pour augmenter ſes richeſſes, Tom. I. 270. Cauſe de celle des Hollandois, 279. *& ſuiv.*

Officiers. (les) Il leur faut, ainſi qu'à leurs ſoldats, quelque amuſement, Tom. I. 3. *& ſuiv.* Si le luxe eſt à craindre parmi eux, 152. *& ſuiv.* Tous ſe piquent d'avoir de l'honneur, 156. Qualités requiſes en eux, 157

Oiſeaux de proie, (les) ont un appetit plus vif, que les animaux qui ne vivent que d'herbes, Tom. I. 305. *& ſuiv.*

Oiſiveté. (l') On doit bien ſe garder de l'entretenir parmi les pauvres, Tom. II. 56

Orgueil, (l') ne cauſe jamais plus de

plaisir, que quand on le cache avec plus de soin, Tom. I. 81. *& suiv.* A plus bâti d'Hôpitaux que toutes les vertus ensemble, Tom. II. 43. *& suiv.*

Orientaux. (les) Coutume ancienne qu'ils avoient d'épouser leurs sœurs, Tom. II. 181. Ces alliances n'ont rien qui répugne à la nature, *ibid.*

Ostracisme. (l') Ce que c'étoit chez les Grecs, Tom. I. 192. *& ibid.* N. Usage qu'on en faisoit, *ibid.*

P.

Paix. Ce que c'est que l'on appelle *Juges à Paix* en Angleterre, Tom. I. 109. N. A.

Parasites. (les) Leurs vices principaux, Tom. I. 42

Parens. (les) Considérations que des parens sages doivent avoir dans le choix d'une profession pour leurs enfans, Tom. I. 38

Paresse. (la) Ce que c'est, Tom. I. 373. *& suiv.* Tombe ordinairement sur les Inférieurs, 374. Exemple d'une paresse extraordinaire, *ibid. & suiv.* En quoi consiste la paresse, 376. *& suiv.*

Particuliers. (les) Leurs vices contribuent à la félicité publique, Tom. I. 13. *& suiv.*

Paſſions. (les) Qui ſont celles que nous devons cacher avec le plus de ſoin, Tom. I. 60. Ne peuvent faire faire le bien que par hazard, 70. Ne s'apperçoivent aiſément que quand elles agiſſent dans toute leur force, 87. *& ſuiv.* Quelles ſont les plus violentes, 193. Ce que leur influence produit dans l'homme, 273. *& ſuiv.*

Pauvres. (les) Ceux qui le ſont le plus vivent plus commodément aujourd'hui, que les riches des ſiécles paſſés, Tom. I. 245. *& ſuiv.* Intérêt des riches Nations par rapport aux pauvres, 291. *& ſuiv.* Pauvres laborieux utiles à leur Nation, Tom. II. 98. *& ſuiv.* Trop d'égard qu'on a pour les pauvres, 146. Moyens de les engager à travailler, 155. *& ſuiv.* On doit leur procurer de l'occupation dans tout Gouvernement bien réglé, 238.

Payſans. (les) Paix de l'ame & tranquillité d'eſprit dont ils jouiſſent, Tom. II. 152. *& ſuiv.*

Peintres. (les) L'envie très-commune parmi eux, Tom. I. . . . 188

Peintures. (les) Les meilleures ne ſont pas toujours les plus eſtimées, Tom. II. 173. Ce qui y met le prix, *ibid.*

Si on peut en porter un jugement certain, 174. A quoi nous ſommes redevables du plaiſir que cauſe la vûe d'une belle peinture, *ibid.* & *ſuiv.*
Pitié (la) La raiſon ne l'excite que foiblement, Tom. I. 254. Ce qui eſt néceſſaire pour que nous en ſoyons émus, *ibid.* Reſtes ſenſibles qu'on découvre de la pitié primitive, 255. & *ſuiv.* C'eſt une foibleſſe de notre nature, Tom. II. 24. & 31. La Societé pourroit à peine ſubſiſter ſans elle, *ibid.* Peut produire le mal comme le bien, *ibid.* & *ſuiv.* Se confond avec la charité, 31. Ce que c'eſt, *ibid.* Comment elle s'excite en nous, *ibid.* Peut nous cauſer une vraie peine, 32. & *ſuiv.* D'où dépend ſa vivacité, 37. En quoi elle reſſemble à la frayeur, 40. Eſt de toutes les paſſions la plus aimable, 42. & *ſuiv.* Comment fatale, 43
Plaiſir. (le) Ce qu'Epicure a pu entendre par ce terme, Tom. I. 207. Ce que c'eſt, *ibid.* Différence des plaiſirs des hommes, 208. & *ſuiv* Nous ſommes toujours forcés de faire ce qui nous fait plaiſir, Tom. II. 21

Police. Etabliſſement d'une police exacte, moyen de prévenir les maux que le luxe cauſe, Tom. I. 145
Politeſſe. (la) La honte & l'éducation en ſont la baſe, Tom. I. 66. *& ſuiv.* Ne nous prive d'aucun des plaiſirs ſenſuels, 68. *& ſuiv.* A quoi elle nous porte, 77. *& ſuiv.* Ce qui nous la rend familiere, 79. Eſt inutile & même nuiſible aux pauvres, Tom. II. 61
Polygamie, (la) odieuſe chez certains peuples, & applaudie par d'autres, Tom. II. 180. *& ſuiv.*
Préſomption, (la) inſéparable de l'eſſence de l'homme, Tom. II. 7
Prêtres. (les) Caractere de ceux qui étoient entretenus dans la Ruche, Tom. I. 8. *& ſuiv.* Leur but eſt d'entretenir le crédit du Clergé, Tom. II. 142
Prieres. (les) C'eſt un bonheur que celles de la plûpart des hommes ne ſoient point exaucées, Tom. II. 258. *& ſuiv.*
Princes. (les) Peu d'eſtime qu'ils font de ceux qu'ils gouvernent, Tom. I. 263. *& ſuiv.*
Probité, (la) eſt incompatible avec la gloire d'une Nation, Tom. I. 33

Prodigalité. (la) L'avarice eſt ſon eſclave, Tom. I. 123. *& ſuiv.* Quelle eſt la prodigalité noble, 126. *& ſuiv.* Combien elle eſt avantageuſe à la Societé, 127. *& ſuiv.* A quoi comparée. 131. *& ſuiv.* D'où elle naît dans une Nation, 271. *& ſuiv.* Ce qui y diſpoſe, 395

Providence. (la) Ce qui en releve la gloire, Tom. II. 27

Punch, (le) eſpéce de boiſſon ; à quoi comparé, Tom. I. 131. Ce que c'eſt, *ibid.* N. (a)

R.

Raiſon, (la) dirige moins nos jugemens, que l'habitude, Tom. I. 252. *& ſuiv.* N'excite la compaſſion que foiblement, 254

Reconnoiſſance. (la) Ce que c'eſt que la reconnoiſſance proprement dite, Tom. I. 36. Eſt naturelle à l'homme, *ibid.*

Réformation. (la) En quoi le Clergé Romain a contribué à ſon avancement, Tom. I. 110. N'a peut-être pas été auſſi utile aux Etats que l'invention des paniers, Tom. II. 233. *& ſuiv.*

Religion. (la) Qui en a le moins dans une Nation, Tom. II. 60. *&* 138

& ſuiv. Le zéle qu'on fait paroître pour elle n'eſt ſouvent qu'un manteau dont on couvre ſon hypocriſie, 140. Différence de ſentimens ſur la queſtion, quelle eſt la véritable, 182
Renoncement à ſoi-même. (le) Par qui il eſt exalté, Tom. II. 9. Il n'y a point de vertu à faire une choſe qui ne le renferme point, 168
Rois, (les) mal ſervis dans la Ruche pendant ſon abondance, Tom. I. 10. Si la condition des Rois eſt préférable à celle des Payſans, Tom. II. 152. *& ſuiv.*
Romains. (les) Quel fut le principe de leurs vertus, Tom. II. 14. *& ſuiv.* De leurs grands-chemins & de leurs acqueducs, 159. Leur attachement pour la religion, 277. *& ſuiv.*
Ruche. (la) Son état dans ſon abondance, Tom. II. *& ſuiv.* Ouvriers dont elle étoit fournie, 4. *& ſuiv.* Caractere de ſes Juriſconſultes, 6. De ſes Médecins, 7. De ſes Prêtres, 8. Des Miniſtres de ſes Rois, 10. *& ſuiv.* Inconſtance de ſes loix, 15. Changement que l'honnêteté y apporta, 18. *& ſuiv.*
Ruſe. (la) Ce qu'elle opére, quand elle prévaut dans un pays, Tom. II.

162. N'eſt qu'une ſageſſe gauchere, *ibid.* Ses Symptomes, *ibid.* & *ſuiv.*

S.

Célérats (les) Ceux qui le ſont le plus, font quelque choſe pour le bien commun, Tom. I. 14. & 94. & *ſuiv.* Ce qui ſeul peut les retenir, 238. Ce qui contribue le plus à en augmenter le nombre, Tom. II. 64. & *ſuiv.* Pourquoi pluſieurs échapent à la punition, 66. & *ſuiv.*

Schout, nom du Lieutenant de Police d'Amſterdam, Tom. I. 117

Sénéque. (le Philoſophe) Ce qu'on doit penſer de ſon mépris pour les richeſſes, Tom. I. 215

Seſſions, pour juger les criminels; quand elles ſe tiennent à Londres, Tom. I. 98. N. (*b*) Combien il s'en tient par an dans chaque Comté, Tom. II. 59. N.

Shaftesbury. (Milord) Son opinion ſur la nature du vice & de la vertu, Tom. II. 168. & *ſuiv.*

Sherifs, (les) ſorte de Magiſtrats de Londres, ce que c'eſt, Tom. I. 237. N.

Sobriété, (la) ne contribue pas plus à la ſanté & à la vigueur, que l'ivrognerie, Tom. I. 147

Societé. (la) Combien la prodigalité lui eſt avantageuſe, Tom. I. 127. *& ſuiv.* Si la frugalité lui eſt plus utile. 128. *& ſuiv.* Avantage qu'elle retire du luxe, 172. Les ſervices que les hommes ſe rendent en ſont le fondement, 340. *& ſuiv.* Ce qu'il faut pour qu'elle ſoit heureuſe, Tom. II. 55. S'il vaut mieux pour elle que 500. coupables échapent à la punition, que de faire mourir un innocent, 68. *& ſuiv.* Ce que ſon bonheur éxige, 96. *& ſuiv.* Recherches ſur ſa nature, 168. *& ſuiv.* Si l'amour pour la Societé met l'homme au-deſſus des autres animaux, 200. *& ſuiv.* D'où provient l'inclination qu'il a pour elle, 208. *& ſuiv.* Quelle a été la baſe de toutes les Societés, 213. Dans toutes on apprend inſenſiblement aux hommes à être hypocrites, 218. Quel en eſt le plus grand bienfaicteur, 234. Rien de ſi bon qui ne puiſſe lui nuire, rien de ſi mauvais qui ne puiſſe lui être utile, 257. *& ſuiv.*

Solitude. (la) En quel cas elle peut plaire plus que la compagnie, Tom. II. 199. *& ſuiv.* Quels en ſont les plus grands ennemis, 201. *& ſuiv.*

Stoïciens. (les) Ce que ces Philoſophes appelloient biens réels, Tom. I. 212. *& ſuiv.* Conſtance de quelques-uns d'entr'eux, 213. Orgueil & hypocriſie qu'on leur a reprochés, *ibid.*

T.

Tabac. (le) Avantage qui revient au Public de l'uſage qu'on en fait, Tom. II. 239. *& ſuiv.*

Taureau. (le) Ce qui enflamme ſa colere, Tom. I. 307. *& ſuiv.*

Tempérance, (la) ne contribue pas plus à la ſanté & à la vigueur, que l'ivrognerie, Tom. I. 147. Ce que c'eſt, 269. *& ſuiv.* Eſt plus rare qu'on ne ſe l'imagine, 270

Terre. (la) Terrible changement qu'elle doit avoir ſouffert depuis la chute du premier homme, Tom. II. 211

Théologiens. (les) Ce qu'on doit penſer de leur zéle pour la religion, Tom. I. 220

Toile. (la) Juſqu'où le luxe a été porté au ſujet de la toile, Tom. I. 247. *& ſuiv.*

Travail. (le) Que plus il eſt fait gayement, & mieux c'eſt, Tom. II. 150. *& ſuiv.* Il vient à bout de tout, 158.

V.

Valeur. (la) *Voyez* Courage.
Vanni, aime mieux périr dans les flammes, que de ſe dédire, Tom. I. 329. Sa conſtance en ce dernier moment, *ibid.* *& ſuiv.*
Vanité, (la) eſt le contraire de la honte, Tom. I. 55. *& ſuiv.* Eſt avec elle la ſemence de toutes les vertus, 56. Dépend de notre compléxion & de notre ſtructure, *ibid.* *& ſuiv.* Ses Symptômes, 57. & 173 *& ſuiv.* Ce que c'eſt, 159. Eſt la paſſion la plus généralement déteſtée, *ibid.* *& ſuiv.* Si elle eſt utile ou néceſſaire à la proſpérité des Etats, 160. *& ſuiv.* Elle ſoutient le commerce, 163. *& ſuiv.* Cas où elle eſt difficile à découvrir, 175. Eſt une des principales ſources de la valeur, 317. *& ſuiv.* Combien encouragée dans la guerre, 331. *& ſuiv.* Se découvre dans les plus grands hommes & les plus humbles, Tom. II. 26. A plus bâti d'Hôpitaux que toutes les vertus enſemble, 43. *& ſuiv.*
Vertu, (la) ne rendra jamais ſeule une Nation célébre & glorieuſe, Tom. I. 34. Union qui peut être entr'elle & le vice, 92. *& ſuiv.* Ce que nous devons

devons reconnoître pour vertu, 216. *& ſuiv.* Il n'y en a point ſans renoncement à ſoi-même, 221. *& ſuiv.* Elle n'eſt ni une charge ni un fardeau, 235. Pourquoi ſi rarement pratiquée, quoique bien connue théoriquement, 244. Doit être encouragée dans les Societés, 355. Moyens de l'y établir, 359. *& ſuiv.* Si elle eſt incompatible avec les commodités de la vie, 362. *& ſuiv.* Recherches ſur l'origine de la vertu morale, Tom. II. *& ſuiv.* A quoi on a donné ce nom, 12. Si la diſtinction qu'on met entr'elle & le vice eſt l'ouvrage des Politiques, 13. *& ſuiv.* Ce qui lui eſt le plus nuiſible, 44. *& ſuiv.* Conſiſte dans l'action, 185. *& ſuiv.* Si les vertus ſociables ſont auſſi utiles au Public, qu'au particulier qui les poſſéde, 231. *& ſuiv.*

Vêtemens. (les) Ce qui a d'abord engagé les hommes à s'en ſervir; Tom. I. 165. Paſſent pour un ornement, *ibid. & ſuiv.* Du luxe à ce ſujet, 168. *& ſuiv.* Avantage qui en revient à la Societé, 172

Vice. (le) Comment il eſt avantageux, Tom. I. 34. Eſt néceſſaire à un Etat,

ibid. A quoi les hommes ont donné ce nom, Tom. II. 12. Où il porte le plus la tête levée, 60
Universités. (les) Leur zéle & leur reconnoissance pour leurs bienfaiteurs, Tom. II. 52. *& suiv.*
Voleurs. (les) En quoi l'on peut dire qu'ils font quelque chose pour le bien commun, Tom. I. 94. *& suiv.* Peine des voleurs de grand-chemin en Angleterre, 98. N. C. Causes différentes qui en multiplient le nombre, Tom. II. 65. *& suiv.*

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger.

TOME I.

Page 23 *ligne* 23. abandonnoient, *lisez* abandonnoit.
Pag. 106. *lig.* 26. son, *lis.* leur.
Pag. 139. *lig.* 28. qualité, *lis.* quantité.
Ibid. lig. 13. n'embarquent, *lis.* n'embarqueront.
Pag. 226. *lig.* 26. fait, *lis.* sçait.
Pag. 223. *lig.* 10. il donne, *lis.* je donne.
Pag. 336. *lig.* 2 étoit-il, *lis.* est-il.

TOME II.

Page 3. *ligne* 7. terminer, *lisez* déterminer.
Pag. 113. *lig.* 28. prendre, *lis.* prétendre.
Pag. 183. *lig.* 5. perte, *lis.* porte.
Pag. 241. *lig.* 24. verges, *lis.* vergues.

176- Encadrement [illegible]

171- [illegible]

287. a. (Finch Add.)
16